

CONQUETES
DU GRAND CHARLEMAGNE,
'ROI DE' FRANCE.



Chez DECKHEAR, Imprimeur, à MONTBÉLIARD. (Doubs.)

10R
232

CONQUÊTES
DU GRAND
CHARLEMAGNE,
ROI DE FRANCE.

10R
232

*AVEC les faits historiques des douze Pairs de France et du grand
Fierabras ; et le combat fait par lui contre le petit Olivier qui le
vainquit ; et des trois frères qui firent les neuf épées , dont
Fierabras en avait trois pour combattre contre ses ennemis ,
comme vous le verrez ci-après.*



MONTBÉLIARD,
DE L'IMPRIMERIE DE DECKHERR FRÈRES, PLACE DES HALLES.



Sainte Clotilde donne une pièce d'or à Aurélien, page 2.

CONQUÊTES DU GRAND CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE.

CHAPITRE I.

Comme le Roi Clovis épousa sainte Clotilde, fille du Roi de Bourgogne.

Pendant ce tems, il y avait un grand roi en Bourgogne, nommé Guldendus, lequel avait quatre fils qui étaient âgés. Le premier avait nom Agabondus, qui succéda au Royaume, et tua l'un de ses frères, nommé Childéric, qui avait deux filles, et fit noyer sa femme; et l'ancienne fille, qui avait nom Troesne, la fit annir de son pays, et l'envoya en habit dissimulé; l'autre avait nom Clotilde, et la retint avec lui. Durant ceci, le Roi Clovis qui croyait avec ses sujets aux idoles, envoyait très-souvent ses messagers en Bourgogne, qui voyant la grande prudence, beauté et discrétion de Clotilde, en firent récit au Roi Clovis, lequel étant bien informé de la grande beauté et sagesse d'icelle, fut curieux de transmettre des hérauts à Agabondus, oncle de Clotilde, pour l'avoir en mariage. En ce tems Clovis avait vers lui un subtil homme, nommé Aurélien, qui, par le commandement du Roi, vint où était cette

filles, et se mit en habit de pauvre et dissimulé, et laissa ses compagnons dans les bois avec ses bons habits; il vint pauvrement devant la maîtresse Eglise de ce lieu, le jour d'une bonne fête, et se mêla avec les pauvres pour recevoir l'aumône. Quand l'office fut fini, cette fille Clotilde, selon sa coutume, au sortir de l'Eglise, commença à donner l'aumône aux pauvres gens. Quand elle vint à Aurélien, elle lui donna une pièce d'or, lui, comme bien content, baisa la main de la Dame. Lorsqu'elle fut en sa chambre, elle commença à penser à ce pauvre qui lui avait baisé la main, et l'envoya quêrir par sa servante. Quand il le sut, il vint à elle, portant en sa main l'anneau du roi Clovis. Cette fille lui dit: Dis-moi pourquoi dissimules-tu? Aurélien lui répondit: Madame, sachez que je suis messager du roi Clovis de France; qui m'envoie vers vous, qui, informé de votre beauté et sagesse, vous veut avoir en mariage pour Reine, et lui presenta l'anneau du Roi Clovis qu'elle prit et le mit au trésor d'Agabondus, son oncle, et dit au messager qu'elle rendait salut au Roi, en disant qu'il n'était par licite à un Payen d'avoir pour femme une chrétienne.

ne. Toutefois il pria que de tout ceci elle ne dit mot, et qu'elle ne voulut faire sinon comme le Roi voulait.

Et sur ce point Aurélien le vint dénoncer au Roi; pourquoi le Roi Clovis, l'ansuivant, envoya son messenger Aurélien à Agabondus, oncle de Clotilde, pour l'avoir pour femme. Quand Agabondus sut l'intention du Roi Clovis, il répondit au messenger: Dis hardiment à ton Roi qu'il perd sa peine de vouloir avoir ma nièce pour femme; mais les Bourguignons, sages conseillers, redoutant fort la puissance du Roi Clovis, par conseil délibéré, cherchèrent les trésors d'Agabondus, leur Roi, et trouvèrent l'anneau du Roi Clovis que Clotilde y avait mis, et était écrit et portait son image. Ils conclurent à parfaire la volonté du Roi Clovis. Lors Agabondus, furieux et plein de colère, délivra Clotilde à Aurélien, qui la mena avec ses gens en grande joie au Roi Clovis, qui eut un plaisir de voir cette belle fille, et en grande solennité, par manière royale, l'épousa selon la loi.

CHAPITRE II.

Comme le Roi Clovis fut admonêté par Clotilde de croire en la foi catholique.

LA nuit des noces que le Roi et la Reine devaient dormir ensemble, Clotilde, embrasée de l'amour de Dieu par une grande connaissance de Notre-Seigneur Jésus, dit au Roi Clovis: Mon cher Seigneur, je te requiers qu'il te plaise de m'octroyer une demande avant que j'entre au lit avec toi. Le Roi lui dit: Demande ce que tu voudras, et je te l'accorderai. Lors Clotilde dit: premièrement je te demande que tu veuilles croire au

Dieu du Ciel, Père tout-puissant; qui fit le ciel et la terre, qui t'a créé; en Jésus-Christ, son fils, le Roi des Rois, qui, par sa passion, t'a racheté; et au Saint-Esprit, confirmateur et illuminateur de toutes bonnes opérations, procédant du Père et du Fils, devant dits; et en la sainte Trinité, une seule essence, à qui on doit honneur et toute créance; crois en cette sainte Eglise, et laisse les idoles faites des hommes, et pense à rétablir les Eglises que tu as fait brûler. Secondement, je te requiers que tu veuilles demander part et portion des biens de mon père et de ma mère à Agabondus, mon oncle, lesquels il fit mourir sans nulle occasion; mais j'en laisse la vengeance à Dieu. Quand elle eut dit, le Roi répondit: Tu m'as demandé un point, lequel m'est trop difficile à t'octroyer, que je doive oublier mes Dieux, par lesquels je gouverne, pour adorer ton seul Dieu, dont tu m'as parlé! Demande-moi autre chose, de bon cœur je le ferai. Clotilde répondit: Tant qu'il m'est possible de requérir, je te prie que tu veuilles adorer le Dieu du ciel, à qui seul on doit adoration. Le Roi ne fit aucune réponse, mais transmit Aurélien, son facteur, à Agabondus pour avoir les biens de la Reine Clotilde. Quand Aurélien eût fait ce message, Agabondus répondit au messenger qu'il aurait aussitôt son Royanme. Pour cette cause, Aurélien dit: Le Roi Clovis, mon maître, te demande par moi que tu lui fasses réponse sur ma demande, ou autrement il sera mécontent. Alors les Bourguignons tinrent conseil, et dirent à Agabondus, leur Roi: Sire, donnez à votre nièce de vos biens selon que la raison le veut; car il est de droit et connaissons qu'ainsi le devez faire; prenez grand plaisir d'avoir bonne alliance avec Clovis,

le Roi de France, et tous ses gens, afin qu'ils ne se jettent sur nous, car ce peuple est très-furieux. Sur ce point, Agabondus, étant contraint par le conseil des Bourguignons, donna une grande partie de son trésor à Aurélien, messenger du Roi Clovis. Sa femme Clotilde fut enceinte d'un fils qu'elle voulait faire baptiser, requérant au Roi qu'il le voulût, comme après est dit; mais il n'en voulait oïr parler. Quand ce fils fut baptisé, bientôt après il mourut, dont le Roi fut mécontent, et dit à la Reine: Si tu l'eusses dédié à mes Dieux, il eût vécu. La Reine répondit: Pour cette cause, je me suis en rien troublée en mon courage, je rends grâces à Dieu, mon Créateur, quand il m'a fait si digne, qu'il lui a plu de prendre en son royaume le premier fruit de mon ventre. L'année suivante elle eut de rechef un autre fils, nommé Lodovirus, qui, quand il fut baptisé, fut si fort malade, qu'on croyait qu'il dût mourir; et quand le Roi le vit ainsi languir, il fut mécontent, et dit à la Reine: Il ne sera autrement de celui-ci que de son autre frère; car contre mon vouloir tu le fais baptiser. Lors la Reine, pour la contrainte du Roi, pria Dieu dévotement pour la santé de son enfant, et bientôt il fut guéri.

CHAPITRE III.

Comme le Roi Clovis fut victorieux de ses ennemis, pourvu qu'il crût en Jésus-Christ.

APRÈS un tems, le Roi Clovis commença la guerre contre les Allemands, qui vainquirent les Français, tellement que plusieurs furent tués. Mais quand Aurélien vit la perte des gens du Roi, il re-

garda son Seigneur et lui dit: Je vous prie, croyez en Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, celui que Madame adore. Quand il ouït ainsi parler Aurélien, il leva les yeux vers le ciel, commença à pleurer, en disant: Jésus-Christ, vrai Dieu tout-puissant, auquel ma femme croit, et lequel, de tout son cœur, elle prêche être celui de qui survient toutes tribulations, et donne remède à celui qui a espérance en lui, je requiers ton aide, je crois en toi et en ton nom, et me ferai baptiser. J'ai demandé mes Dieux pour me secourir, et ils ne m'ont point aidé; ainsi ils n'ont donc point de puissance, et ne sont de nul confort, puisqu'ils ne peuvent secourir ceux qui les invoquent. Comme vrai Dieu, je te requiers comme je désire croire en toi, que je sois délivré de mes ennemis. Ces paroles finies, les Allemands, comme vaincus, commencèrent à fuir tellement, que le Roi fut tué; ceux qui demeurèrent se rendirent à Clovis et furent ses sujets. Après cette victoire, obtenue par la puissance de Dieu, il vint en France, et raconta à la Reine, sa femme, comme par invocation divine, il avait obtenu victoire contre ses ennemis.

CHAPITRE IV.

Comme le Roi fut baptisé par saint Remy, et miraculeusement fut apportée la sainte Ampoule par un Ange, dont les Rois de France sont oints en leur sacre à Reims.

APRÈS que la Reine eut oï que le Roi était converti à la foi chrétienne, pour la victoire qu'il avait eue, elle en eut fort grande joie. Pourquoi elle demanda à saint Remy, qui était pour lors Archevêque de

Reims, qu'il vint pour prêcher le Roi, et le conduire à la foi chrétienne. Quand il fut venu, et qu'il eut instruit le Roi, il commença à admonester le peuple de France de croire en la loi de Notre-Sauveur Jésus-Christ, dont le peuple ne fut pas contredisant, et en connaissant la grande erreur qui était aux idoles, ils commencèrent à croire en lui, et dirent: Nous délaissions les idoles pour adorer le Roi immortel que la Reine adore et prêche, et de ce faire nous sommes bien contents. Incontinent cette chose fut dénoncée à saint Remy, dont il fut grandement joyeux, et vint à eux diligemment comme le bon Pasteur, lequel prend grande peine de garder ses brebis; car son avènement et ses remontrances furent cause d'un grand bien, et firent renaître tout le peuple par le saint baptême, sans lequel nul ne peut entrer en paradis. Parquoi le Roi, illuminé de sa grâce, fit venir S. Remy. Lorsque S. Remy fut venu, et qu'il eut conféré avec le Roi sur le salut, il fit ordonner le lieu pour baptiser; puis après fit peindre quelques histoires sur certains points de notre religion; fit fonder des Eglises. Tout ceci fait, le Roi reçut le saint baptême, auquel S. Remy commença à dire: Sire, il est tems de révoquer les Dieux auxquels autrefois vous avez donné créance, qui sont pleins de vanité et de damnation, et devez croire humblement en un seul Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, en une seule et pure essence, qui a créé le ciel et la terre, à qui seul on doit croire; et en Jésus-Christ, son Fils, qui voulut prendre humanité pour réparer la débilité de notre premier père Adam, et qui fut conçu au ventre de la sainte Vierge Marie, par l'œuvre du Saint-Esprit, qui fut après mis en croix, souffrit

une mort douloureuse pour nous racheter, fut enseveli et ressuscité, puis il monta à la droite de Dieu son Père, lequel viendra une fois juger les vivans et les morts; il faut croire aussi en la sainte Eglise Catholique, notre Mère, et à son ordonnance. Lorsque S. Remy eut assez informé et enseigné le Roi et le peuple de créance, il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; après ce, quand il vint à les oindre, selon la coutume, du saint chrême, sans que nul l'approchât, incontinent, par plaisir de Dieu, tout étant en ce passage d'un moment et subitement, du ciel va descendre une colombe resplendissante, laquelle portait en son bec la sainte Ampoule, et laissa présente, laquelle était le Saint Chrême, dont le Roi Clovis fut le premier oint par S. Remy, qui est en dépôt à Reims, et du Saint Chrême qui est dedans, sont oints les Rois de France seulement une fois en consécration. Quand le Roi fut baptisé, ses sœurs, et bien trois mille personnes de son exercice le furent aussi; et par la suite les Français le furent en grande joie, et exaltation de gloire et honneur.

CHAPITRE V.

Comme Pépin fut élu Roi de France par sa prudence, après que la lignée du Roi Clovis fut éteinte.

Dans les chapitres précédens il fait mention du Roi Clovis, premier Roi chrétien, dont la lignée succéda, de loir en loir, jusqu'au vingt-quatrième Roi, qui fut le Roi Pépin. Le vingt-troisième nommé Childéric, était dévot; il se rendit religieux pour mener une vie solitaire, et régna alors Pépin, auquel tous les Rois

de France en lignée ont succédé, et spécialement son fils, dont voici l'histoire. Dans un livre, nommé *le Miroir historique*, est écrit que Pépin, prince, envoya ses messagers au Pape Zacharie, pour savoir lequel valait mieux d'être Roi, ou être dit Roi; de celui qui se donne de la peine pour jouir de la paix et union, ou de celui qui s'adonne à la nonchalance et à la paresse, et qui se contente du nom de Roi.

Quand le Pape ouït demande, il manda à Pépin que celui qui gouverne par raison, se doit appeler Roi. Après cette réponse, les Français, par conseil, considérant que Childéric, leur Roi, était enclin au monastère et à la vie solitaire, quoiqu'on ne doit inférer contre ceux qui vivent solitairement et selon Dieu, il n'appartient pas à un Roi d'être solitaire; car tel est le royaume. Aussi Salomon dit que là où le Prince est négligent, le peuple ne sait que faire; bénite est la terre à qui le Prince est noble. Tout ceci étant bien considéré pour la conservation du peuple, malgré les mécréans qui étaient pour lors, ils élurent Roi de France ce noble Pépin. Et dès lors le lignage de Clovis ne régna plus sur les Français, et fut consacré le Roi Pépin par Boniface et par l'autorité apostolique, par S. Etienne avec ses deux fils, Charlemagne et Carloman, et ordonnèrent que les Rois de France se succéderaient de ligne en ligne plus prochaine; et donna, ledit Pape grande malédiction à tous les opposans aux choses dessus dites; c'est pourquoi, dans la suite, Pépin fit la guerre aux Anglais. Et, selon la coutume de l'Eglise Romaine, il ordonna les services des Eglises Gallicanes et Françaises, avec plusieurs autres matières merveilleuses, dont l'honneur fut attribué à bon droit par victoire; il fut ense-

veli et inhumé en l'Eglise de S. Denis en France, et laissa ses deux fils qu'il avait eus de la Reine Berthe, fille du grand Herculien; c'est pourquoi quelque temps après on élut Empereur de Rome le noble et vaillant Charlemagne, qui avait déjà régné deux ans avec Carloman, son frère: Pépin, leur père, ne régna que dix-huit ans.

CHAPITRE VI.

Comme le Roi Charles, ayant fait des constitutions avec le Pape Adrien, fut élu Empereur de Rome.

Charlemagne, autrement dit Charles-le-Grand, qui, par la grandeur de son corps, sa puissance et ses opérations vertueuses, s'est acquis le nom de grand, comme j'ai dit, après la mort de son frère, fut élu Roi de France peu de tems après que le Pape Adrien régnait, et qu'il faisait grande diligence pour fortifier la foi chrétienne, extirpant les hérésies, et constituant des images pour la décoration des Eglises, et plusieurs autres labeurs méritoires devant Dieu.

Adrien, Pape, bien informé que Charles était une ferme colonne de la foi, et protecteur des saintes Eglises Catholiques, il lui manda de venir à Rome; il se mit en chemin, et arrivé à Pavie, il y mit le siège, séjourna un peu, et puis en partit en petite compagnie pour arriver à Rome, où il fut reçu très-affectueusement, et visita plusieurs lieux; à son retour il prit Paul et en fit à son plaisir. Puis il retourna à Rome avec le Pape Adrien, et appelèrent plusieurs évêques et abbés jusqu'au nombre de cent cinquante-trois, et firent plusieurs constitutions pour les Eglises. En ce Synode, pour la

grande piété de Charles, le Pape et tous les assistants lui donnèrent pouvoir d'ordonner des évêques et archevêques en toutes Provinces; ce qu'il fit. Il anéantissait et confisquait les biens des rebelles qui le contredisaient.

Le Roi Charles, et ses deux fils, Pépin et Louis, et les douze Pairs de France s'étaient tous promis fidélité réciproque, et de mourir tous pour le zèle de la foi chrétienne. En ce tems furent plusieurs guerres, tant durant la vie du Roi Pépin, père de Charlemagne, comme après que le royaume de Lombardie fut détruit et délivré de ces mécréans; ce qui ne se fit pas sans grand travail, en France et en Lombardie, à cause du pays dangereux. Quand tout fut bien terminé, et que toute l'Italie fut réduite sous le tribut du royaume de France, il alla à Rome rendre l'hommage à Dieu dévotement pour la prospérité de ses armes contre les ennemis de la foi; là, avec le Pape Adrien, il fit beaucoup de constitutions qui, par droit d'équité, se devaient conserver: et après qu'il se trouva à Rome ainsi victorieux, son fils Pépin fut ordonné et consacré Roi des Italiens, et son fils Louis, Roi d'Aquitaine; après cela, les Romains qui, d'ancienneté, firent de grands emportemens, après avoir mis à mort l'Empereur; et Constantin, son fils, n'étant pas au gré des Sénateurs et des autres Romains, ils le chassèrent. Connaissant la valeur de Charles, du consentement d'un chacun, il fut élu Empereur de Rome, et fut couronné par le pape Léon, et tous, d'une même voix, lui donnèrent louanges, et l'appelaient César-Auguste par une similitude de valeur, en contemplant le plaisir qu'il leur avait fait en Italie.

CHAPITRE VII.

De la corpulence du très-noble Roi Charles, et de sa manière de vivre.

Après que le Roi Charlemagne fut élu Empereur des Romains, il fit plusieurs œuvres merveilleuses, et régna Empereur treize ans; il fit bâtir plusieurs villes et cités, et en reconstruisit d'autres, et plusieurs autres choses qu'on ne peut raconter, à cause de la proximité de ses œuvres merveilleuses. Toutefois, pour savoir quel homme il était, ses œuvres le démontrèrent. Turpin, Archevêque de Reims, qui régnait pour lors, et qui était souvent en la compagnie de Charles, dit qu'il était bien formé de corps, ayant le regard fier et gracieux, sa taille était de huit pieds à la mesure des siens, qu'étaient longs à merveille, et manifestait des épaules et des reins sans avoir le ventre que bien proportionné, ses bras et ses cuisses étaient bien amples, il était subtil, très-sage et actif, la face longue, et portait barbe, et était résolu en grande force, d'un pied de long il avait le nez et au bout rotundité: beau rencontre portait cet homme, car il avait la face d'un pied de large, avait les yeux comme un lion furieux, le regard étincelant comme une escarboucle, les sourcils comme une demi-maille. Sitôt qu'il regardait quelqu'un par colère, on avait peur de lui; la ceinture dont il était ceint, avait huit pieds de longueur. Quand il prenait son repas, il mangeait peu de pain; mais pour sa pitance, il mangeait en un repas la quatrième partie d'un mouton, ou deux gelines, ou une oie, ou un jambon, ou un paon, ou une grue, ou un lièvre tout entier; il était sobre de vin, et met-

taient peu d'eau dedans. Il était si fort, qu'il fendait d'un coup d'épée, depuis le haut de la tête jusqu'en bas, un Chevalier armé sur son cheval; et s'il tenait quatre fers de cheval venant de la force, sans s'efforcer beaucoup, il les étendait et les mettait en pièces d'une seule main; il prenait un Chevalier tout armé, étant haut jusqu'à l'endroit de la tête, le tenait légèrement. Il avait en lui trois choses honorables. Premièrement, il était fort généreux, et à l'exemple de l'Empereur Titus, fils de Vespasien, qui était si prodigue, qu'il lui était impossible souvent de donner ce qu'il promettait. Il disait que nul ne devait partir de devant un prince, sans quelque chose obtenir. Secondement, Charles était si sûr au jugement, que personne ne le pouvait reprendre; il était pieux et miséricordieux aux chrétiens, selon la qualité des personnes et à l'occasion du délit. Et troisièmement, en paroles il était bien avisé, et quand il parlait, il pensait fort à ce qu'il disait, et quand on lui parlait, il pensait bien pour comprendre l'intention du parlant.

CHAPITRE VIII.

A qui Charlemagne et ses enfans étaient dédiés.

Berthe, mère du Roi Charlemagne, pleine de science et prospérité, de vie et honneur, vieillit et finit ses jours: elle ordonna les livres pour exercer les sept arts libéraux que le Roi Charlemagne prenait peine d'étudier. Dans l'enfance il faisait apprendre ses fils et ses filles en la créance, les faisait étudier les sept arts libéraux, et quand ses fils furent en âge pour monter à cheval en la manière française, il leur faisait porter les armes et

CHAPITRE IX.

De l'étude du Roi Charles, de sa manière de vivre, et de ses faits charitables.

Après que Charles fut instruit en grammairie et autres sciences morales, spéculatives, toujours il continua en icelles, lisant les bons livres composés sur la loi chrétienne, apostolique et romaine, pour être protecteur des chrétiens, défenseur de l'Eglise Catholique, qu'il visitait le matin, l'après-midi, la nuit très-souvent, selon les bonnes fêtes. Il ne manquait point à faire son devoir aux sacrifices et

oblations introduits sur le fait, à donner, pour l'amour de Dieu, pour subvenir aux pauvres, et ses dons étaient considérables; car il n'assistait pas que ceux de son pays, mais encore d'autres d'outre mer; il faisait passer de l'or, de l'argent et des vivres, selon la nécessité du lieu, comme on fait en Egypte, à Jérusalem, et autres pays, comme celui qui disait l'or et l'argent ne sont point à moi. Le haut de la tête avait en totondité, les cheveux avait en révérence, et avait belle face joyeuse, la voix claire et de grande force, et ne mangeait à son souper que de quatre mets, sinon de la venaison rôtie, que sur toute autre chose il aimait et mangeait à l'heure du souper: il avait un livre pour lire chroniques, ou autres choses contemplatives, comme celui qui veut aussi bien repaître l'ame, qui est spirituelle, de viande spirituelle, pour se maintenir en union de grâces envers son créateur, comme de réfectionner le corps pour conserver la vie: entre ses livres, il se délectait des livres de S. Augustin, et spécialement de celui qui se dit: *De civitate Dei*; et ne buvait point trop souvent, car à souper il ne buvait que trois fois en été; il mangeait après un peu de fruit, et buvait une fois seulement; puis tout nu se reposait, dormait au lit deux ou trois heures; et la nuit rompait quatre ou cinq fois son sommeil, et allait parmi sa chambre, et ainsi le noble Empereur Charles persévérait en félicité royale. Il envoyait parmi son empire ses Conseillers pour visiter ses provinces d'icelles, pour justice et raison à chacun selon les lois des lieux, et fit commandement de les observer et garder sous peine établie; il envoya aussi partout le monde pour savoir le gouvernement de toutes choses, c'est-à-dire, pour connaître les faits merveilleux

qui se faisaient par le monde, et pour apprendre la vie des Saints et Saintes, desquels on fait fêtes; et enfin un livre pour en faire mémoire éternelle, et chacun mettait en écrit selon qu'il fallait. En telle manière, que selon l'écrit, pour lors se trouvèrent plus de trois cents fêtes deux fois l'an.

En faisant ces œuvres spirituelles, il était aimé de chacun. En ce tems, Aaron, roi de Perse, pour la magnificence de Charles, lui envoya un éléphant merveilleux pour un don singulier, et plusieurs autres choses précieuses. Charles, pour sa sainteté et noblesse, était en telle renommée d'honneur et de vertu, pour lors entre les autres, que le Roi Aaron, de Perse, transmit au noble Empereur Charles les corps de S. Cyprien, S. Séparatus, et le chef de saint Pantaléon.

CHAPITRE X.

Comme le Patriarche de Jérusalem manda à Charles de lui donner du secours, après avoir été rejeté des Turcs.

ON dit que, lorsque Charles fut Empereur de Rome, le Patriarche de Jérusalem se voyant si pressé des Payens qui lui faisaient la guerre, et pouvant à peine se sauver, ne sachant plus que faire, pensa au Roi Charles. Pour bénédiction il lui envoya la clef du saint sépulcre de Jésus, au lieu du Calvaire de la cité, et envoya aussi l'étendard de la foi comme la colonne de la chrétienté et défenseur de la sainte Eglise. Le Patriarche vint à Constantinople, vers l'Empereur Constantin, et son fils Léon amena avec lui Jean de Naples, Prêtre, et un nommé David, Archiprêtre, que Constantin envoya à

Charles avec deux autres qui étaient Hébreux, l'un nommé Isaac, et l'autre Samuel, et leur donna une lettre écrite de sa main pour donner au Roi Charles; Constantin avait écrit qu'il lui était avis qu'il voyait devant soi une jeune femme qui se tenait droite, doucement me toucha en disant: Constantin, quand tu as su l'affaire des Payens qui tiennent la Terre-Sainte, par grande affection, tu as prié Dieu pour avoir aide; voici ce que tu feras. Tâche d'avoir Charles-le-Grand, Roi des Gaulois, lequel est protecteur de la chrétienté, et défenseur de la sainte Eglise; puis me montra cette Dame un Chevalier armé de tout son corps et d'épée, qui avait son écu rouge, son épée avait la poignée couleur de pourpre, et tenait une lance de fer, et souvent jetait flamme de feu. C'est pourquoi l'Empereur Constantin, qui avait sept fois chassé les Payens de la ville de Jérusalem, envoya ses messagers à Charles qui était à Paris. Quand ils eurent présenté leurs lettres, et qu'il les eût lues, il pleura en contemplant le saint Sépulcre ainsi détenu par les mécréans. Après cela, il manda l'Archevêque Turpin, et lui fit publiquement prêcher ces nouvelles; qui, étant ouies, chacun y voulait aller.

CHAPITRE XI.

Comme le Roi Charles, avec grande compagnie, alla conquérir la Terre-Sainte.

Quand le Roi fut de retour, il fit faire un édit et publier partout son Royaume, enjoignant que tout homme, en état de porter les armes, fut prêt d'aller avec lui contre les Payens, et que celui qui ne le pourrait pas, payerait une somme d'ar-

gent pour soulager ceux qui iraient. Jamais en si peu de tems on ne rallia tant de monde, plein de l'espérance de remporter la victoire sous la conduite de Charlemagne.

Quand ils eurent beaucoup cheminé, ils se trouvèrent devant un bois qu'on ne pouvait passer en un jour, parquoi lui et son armée entrèrent dans ce bois qui était plein de bêtes sauvages, comme lions, tigres, et autres bêtes. Quand ils furent en ce bois, la nuit survint, et comme on ne put découvrir d'habitation, Charles fit arrêter pour y dormir; et quand ils furent reposés, le Roi, se confiant en l'aide de Dieu, avant de dormir, commença à dire le Pseaume; mais au verset, *Deduc me in semitam mandatorum tuorum; quia ipsum volui*, il vint un oiseau près de son oreille, qui, en la présence de tout, lui dit: Ton oraison est exaucée; ce qui surprit tous ceux qui étaient présents; malgré cela, le Roi continua jusqu'à *Educ custodit animam meam*. Et comme il lisait, l'oiseau commença à crier plus fort: Oh! Français, que dis-tu? oh! Français, que dis-tu?

Après, le Roi et la compagnie suivirent cet oiseau, et il les conduisit jusqu'au sentier qu'ils avaient perdu le jour devant. Certains Pèlerins, qui passèrent depuis en cette contrée, dirent que ces oiseaux sont venus ainsi faisant; mais quand Charles et sa puissance furent près de leurs ennemis, ils furent perturbés, et les Seigneurs chrétiens réjouis de sa venue, car sans cesse il ne s'arrêta point qu'il n'eût recouvert le pays des chrétiens, et expulsé tous les payens. Il retourna en grand honneur, et chemin faisant, il demanda à l'Empereur de Constantinople licence aux autres patriarches et archevêques; et le lendemain, pour l'honneur du Roi Charles, il

ordonna plusieurs fêtes de diverses manières et couleurs, et grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses furent à l'abandon, pour le récompenser du grand bien et plaisir qu'il avait fait en leur pays. Mais quand Charles sut tout le fait, il prit conseil avec ses gens pour savoir ce qu'il devait faire; s'il devait recevoir ces dons précieux et riches, ou retourner en France sans rien prendre; et lui ayant conseillé de tout refuser, puisqu'il n'avait rien fait sinon pour Dieu. Charles, content de cette réponse, commanda, sous peine bien grande, que nul ne prit rien desdits joyaux.

CHAPITRE XII.

Des Reliques que l'Empereur Charles apporta de Constantinople et de la Terre-Sainte, et des miracles qui y furent faits.

Quand l'Empereur de Constantinople et le Patriarche de Jérusalem surent que Charles ne prendrait rien des biens susdits, ils le prièrent fort de recevoir quelque chose d'eux; se voyant ainsi contraint, il les supplia de lui donner quelque chose des reliques de Notre-Seigneur, de sa passion pour l'amour de Dieu: il fut commandé de jeûner par trois jours, afin d'être plus enclin à la dévotion pour visiter les saintes reliques; et on avait choisi douze Grecs qui devaient traiter des reliques. Au troisième jour, Charles se confessa à l'Archevêque Ebron, par grande contrition, puis ils commencèrent à chanter les Litanies avec quelques Pseaumes; là se trouva le prélat de Naples, nommé Daniel, qui ouvrit les coffres où était la couronne de Notre-Seigneur, de laquelle sortit une grande odeur. Lors Charles se

mit à genoux, et pria Notre-Seigneur que, pour la gloire de son nom, il renouvelât les miracles de sa sainte passion et résurrection, et aussitôt qu'il eût prié, la couronne commença à fleurir, et de ses fleurs vint une odeur très-délicieuse, que chacun pensait que ses vêtements fussent venus du ciel.

Lors Daniel prit un couteau pour trancher ladite couronne, et en la tranchant elle fleurissait toujours de plus en plus, et en jetait l'odeur, et de ses fleurs, Charles les mit à part en répositoire, et en un autre coffre avait pour mettre les épines de ladite couronne; il pleurait si abondamment, que quand il devait donner des fleurs à l'Archevêque, Ebron les eut en sa main, et miraculeusement se tinrent à part pendant deux heures, et quand il voulut donner en garde les épines à Ebron, il vit en l'air le coffre plein d'odeur qui se tenait tout seul, puis en rejetant ses fleurs, elles furent bientôt couvertes de manne. Ainsi sont-elles à Saint-Denis en France, et l'on dit que ce fut cette manne que Dieu envoya au désert de son peuple. Pour lors furent faites œuvres miraculeuses, car tous les malades qui étaient présents furent guéris de toutes maladies par l'odeur de ces fleurs, et le peuple qui entra dans l'Eglise par grande violence, cria: Aujourd'hui est un jour de salut et de résurrection; car par l'odeur de ces fleurs, toute la cité est remplie de grâces; car trois cents en furent sains et guéris: entre les autres il y avait un malade de vingt-quatre ans et trois jours, qui était aveugle, sourd et muet; mais pendant qu'on tira l'épine de la couronne de Notre-Seigneur, il recouvra la vue, et quand on lui posa, il recouvra la parole. Après cet édit, Daniel prit un clou dont Notre-Seigneur Jésus-Christ avait été percé en sa

passion, et en grande révérence le mit en un beau reliquaire d'albâtre, en le prenant fut guéri. Un jeune enfant, qui était de même impotent, étant en l'Eglise, dit qu'étant en extase, fut guéri; puis conta comme, outre les choses dessus dites, on donna à Charles un morceau de la croix, le suaire où Notre-Seigneur fut enveloppé, une des chemises de Notre-Dame, et le bras de saint Simon. En passant devant un château, il y avait un enfant mort depuis peu, Charles le toucha des reliques qu'il portait, et ressuscita. Quand il vint à Aix en Allemagne, il avait fait faire son palais beau et riche, avec une dévotionne chapelle en l'honneur de Notre-Dame, où il fut enseveli. Depuis encore furent guéris, avengles et muets sans nombre, douze démoniaques, huit ladres, seize paralytiques, quatorze boiteux, trente noyés ressuscités, cinquante-deux bossus, des caducs soixante-cinq, plusieurs gouteux de l'endroit, du voisinage, et autres. Il ordonna que tous les ans, au mois de Juin, on viendrait en la cité d'Aix pour visiter les reliques un jour de jeûne des quatre-temps; au mois de Juin se fit cette constitution, le Pape et l'Archevêque Turpin, Archevêque d'Alexandrie, Evêque, Thérôphise d'Antioche, plusieurs autres Evêques et Abbés, par qui la chose fut parfaite en grande solennité.

CHAPITRE XIII.

Comme en un lieu nommé Normandie, Charles se rendit, suivant la guerre, contre les Payens.

J'ai parlé, au commencement de ce livre, superficiellement du premier Roi de France baptisé, descendant, selon mon propos, jusqu'au Roi Charles, duquel

l'on ne saurait bonnement raconter la vaillance et celle de ses Barons, qui se disaient Pairs de France, dont je parlerai à leur endroit, selon que j'en saurai. Pour ce que j'ai dit ci-dessus, je l'ai puisé dans un livre nommé *Mirair historial*, dans les Chroniques anciennes, et l'ai seulement traduit du latin en français. La matière suivante est du roman fait de l'ancienne façon, sans grande ordonnance, que l'on m'a engagé à mettre en prose, par chapitres ordonnés. Ce livre se dit Fierabras, à cause qu'icelui était merveilleux. Il fut combattu et vaincu par Olivier, et ensuite il se fit chrétien, et fut baptisé et Saint. Il traite en effet de cette bataille et des reliques qui furent apportées, qui avaient été prises à Rome, et étaient en la puissance de l'Amiral, père dudit Fierabras. C'est pourquoi, dans les chapitres suivans, je n'entends pas seulement réduire la rime ancienne en prose, et diviser la matière, parce qu'il ne me sera pas possible de le faire sans ajouter quelque chose à ce livre, que je trouve pareillement réduit. Ce livre est appliqué à l'honneur d'Olivier, quoiqu'il s'y trouve plusieurs autres matières; car j'entends que chacun des principaux de l'Empereur Charles, appelés communément les douze ou treize pairs de France, qui étaient capitaines de l'exercice, étaient forts et vaillans; il y en avait plus de treize, selon que je trouve.

Premièrement étaient Roland, comte de Cenonta, fils de Milan et de Dame Berthe, sœur du Roi Charlemagne; Olivier, fils de Regnier, comte de Gênes, qui était au lit à l'exercice de Charlemagne; Richard, duc de Normandie; Guérin, duc de Lorraine; Géoïtroi, Seigneur Bourdelois; Hoël, comte de Nantes; Oger le danois, d'Asie; Lambert, prin-

ce de Bruxelles; Thierry, d'Ardaïne; Basin le genevois; Gui, de Bourgogne; Geoffroy, de Frise; le traître Ganelon, qui fit la trahison de Roncevaux; Salomon, duc de Bourgogne; Riolt, du Mans; Alory et Guillaume, d'Estoc; Naimés, de Bavière; et plusieurs autres qui étaient sujets à Charlemagne, quoique tous ceux que j'ai nommés ne fussent pas toujours avec lui, ils étaient toujours prêts à faire son commandement, et aussi la plupart étaient avec lui continuellement.

CHAPITRE XIV.

De Fierabras, et comme il vint exciter l'armée du Roi Charlemagne.

L'Amiral Baland, d'Espagne, était fort puissant de corps, et avait un fils nommé Fierabras, le plus grand géant qui fut jamais; car en grosseur et grandeur de corps, et en force il n'avait pas son pareil, et était Roi d'Alexandrie. Il tenait sous lui fort grand pays, et commandait tout Babylone, jusqu'à la mer rouge; il était Seigneur de Russie et de Calaigne; sous lui était Jérusalem, et détenait le saint Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et par sa puissance entra une fois à Rome, où il fit beaucoup de mal; c'est pourquoi il se faisait appeler le grand Fierabras d'Alexandrie, qui, après plusieurs batailles faites en Aquitaine, entre les Payens et l'exercice du Roi Charles, il vint chevauchant pour trouver quelque chrétien pour batailler contre lui, et vint jusqu'au camp du Roi Charles tout armé pour batailler, et était mécontent de ce qu'il ne trouvait personne pour combattre. Il vit les armes de l'Empereur Charles, qui étaient l'aigle d'or reluisant; il jura son Dieu Mahomet et sa puissance, qu'il ne

partirait pas qu'il n'eût combattu qu'un chrétien; et voyant qu'il ne paraissait personne, il cria: O Roi de Paris! couard et sans hardiesse, envoie joûter contre moi quelques-uns de tes barons les plus forts et les plus hardis, comme Roland, Olivier, Thierry, Richard, duc de Normandie, ou Oger le danois, et je te jure, par mon Dieu Mahomet, que je n'en serai point confus; jusqu'à cinq ou six qu'ils ne soient par moi soutenus; et si tu me refuses, je te promets qu'avant qu'il ne soit nuit, tu seras par moi déconfi, et je te couperai la tête, comme méchant et sans aucune promesse, et emmènerai avec moi Roland, Olivier, malheureux et chétifs; car outrageusement, comme mauvais vieillards, cesse de venir en ce pays, dont tu auras causé de brièvement partir. Ceci dit, Fierabras s'en alla à l'ombre d'un arbre, se désarma, et attacha son écu à l'arbre. Etant ainsi à son aise, il cria tout haut: O Charlemagne! roi de Paris, où es-tu maintenant? qui t'ai aujourd'hui appelé sans plus grande dilata-tion; envoie aujourd'hui joûter Olivier contre moi, ou Roland le valeureux, ton neveu, ou Oger que j'ai tant ouï louer, ou Richard; si l'un d'eux n'ose venir seul qu'ils viennent deux ou trois, même quatre des plus hardis et des plus vaillans de ton armée; bien armés, et si ce n'est pas assez de quatre, qu'ils viennent jusqu'à six, je ne les refuserai point, et ne m'en pense retourner qu'ils ne soient confus et détruits par moi; car sois sûr qu'on ne me reprochera jamais d'avoir fui devant un Français vivant. J'ai déjà mis à mort de ma main dix Rois très-puissans, qui n'ont pu résister contre moi.

CHAPITRE XV.

Comme Richard de Normandie, dit à Charles quel homme était Fierabras.

Si tôt que Fierabras eut dit la parole, le Roi, qui avait bien ouï, fut émerveillé de son langage, et demanda à Richard de Normandie, qui était donc ce Turc qui avait ainsi crié; car je lui ai entendu dire qu'il ne refuserait point jusqu'à six des plus valeureux chevaliers de mon armée. Sire, dit le duc de Normandie, cet homme est fort riche, et un des plus forts qui soient; il est Sarasin, et est si fier, qu'il ne prise, ni Roi, ni comte, ni autre personne du monde. Quand le Roi l'entendit, il commença à branler la tête, et jurait Saint-Denis, qu'il ne boirait ni ne mangerait, que l'un des pairs de France n'eût joûté avec lui, et demanda le nom de ce Payen. Sire, dit le duc de Normandie, il se nomme Fierabras, et est fort redouté; il a fait bien du mal, a tué plusieurs chrétiens, et volé plusieurs Eglises; c'est lui qui déroba la couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et plusieurs autres reliques que vous avez reconvertes avec peine; il tient aussi à Jérusalem le Saint Sépulcre. Je suis bien courroucé de ce que tu me dis, dit l'Empereur; mais je n'aurai point de joie, et mes vœux ne seront pas accomplis, qu'il ne soit vaincu. De ce mot les Français furent fort émus, et il n'y en eut aucun qui se présentât pour y aller. Quand Charlemagne vit que personne ne s'offrait d'aller combattre le géant Fierabras, il dit à Roland: Mon cher neveu, je te prie de te disposer à aller assaillir ce Turc, et faire ton devoir.

CHAPITRE XVI.

De la réponse faite par Roland à l'Empereur, son oncle, trop subite et trop prompte, et ce qui s'en suit.

Quand l'Empereur eut ainsi parlé gracieusement à son neveu, le comte Roland lui répondit follement, en disant: Mon oncle, ne m'en parlez plus, car j'aimerais mieux que vous fussiez confus, que de prendre armes ni chevaux pour joûter comme vous le dites; car le dernier jour que nous fûmes sur les Payens, nous avons souffert beaucoup de coups mortels, dont mon compaguon Olivier est quasi mort; car si nous ne l'eussions pas secouru, il eût été tué. Je sais comme le soir j'étais affaibli et las du combat de ce jour; mais, par l'âme de mon père, ce fut mal fait de vous, et on connaîtra comme les vieillards se porteront bien, car il n'y a homme en ma compagnie, qui jamais de moi soit aimé, s'il ne joûte fortement contre ce Payen. Quand Roland eut ainsi parlé, Charles, fort indigné contre lui, de courroux lui donna un coup au travers du visage, et l'atteignit tellement sur le nez, que le sang sortait en abondance. Alors, Roland, par fureur, mit la main à son épée, et il eût frappé son oncle, s'il ne se fut reculé. Charles, voyant l'intention de Roland, fut étonné, et dit: Qui eût cru que Roland, mon neveu, m'eût voulu frapper? et lui dit: Qui est le plus prochain en langage vers moi, et qui plus est me dût secourir que nul autre? Cela dit, il manda les Français et leur dit: Dépêchez-vous, et le prenez, car je ne mangerai point qu'il ne soit livré à mort. Quand les Français entendirent la parole du Roi pour devoir accomplir son commandement, tous se

regardèrent l'un l'autre, afin de savoir qui mettrait le premier la main sur lui. Quand Roland vit le fait, il se tira à part, et tenant l'épée à la main, cria à haute voix : Si vous êtes sages, restez tranquilles, car s'il y a un homme qui bouge pour venir vers moi, je lui fendrai la tête en deux ; aussi il n'y eut personne assez hardi pour s'en approcher, et ils étaient mécontents de leur débat. Lors Oger vint à Roland, et lui dit : Il me semble que vous avez grand tort d'avoir fâché votre oncle que vous devez, entre tous autres, aimer, défendre et supporter. Roland, refroidi de sa colère, lui répondit : Je vous promets que pour bien de fait, j'ai déterminé un grand courage dont je suis mécontent.

CHAPITRE XVII.

Comme Charles et Roland sont repris par l'auteur.

SUR le débat de l'Empereur Charlemagne et de Roland son neveu, je veux un peu m'arrêter. O Roi Charles ! qui avez été instruit dès l'enfance à toutes les bonnes mœurs digne de rémunération ; vous qui savez la coutume des Anciens et la mutabilité des hommes gens ; vous qui disiez le soir que les anciens chevaliers s'étaient mieux portés à la guerre du jour que les jeunes, sachant que le brave Olivier était fort fâché par sa vaillance, tellement qu'il était au lit, ainsi que Roland avait fait de si brillans exploits, et s'il a parlé follement, vous devez bien pardonner un premier mouvement dont on n'est pas maître : témoin du proverbe qui dit : *Vindictam differt donec pertranseat furor*. On doit différer la vengeance jusqu'à ce que la fougue de la colère soit passée. Et vous n'eussiez frappé Roland, comme

vous avez fait, quoiqu'il eût vraiment mal parlé, et qu'il a, sans prudence, tiré son épée contre vous. L'ecclésiastique, au deuxième chapitre, dit : *Ni agas orbis injuriâ*. Quand on reçoit injure, il n'est pas bon de faire ce qu'on pourrait bien faire. C'est ainsi qu'on agit quand une personne a bien fait son devoir, et qu'il est blâmé de celui duquel il doit être honoré et récompensé ; aussi est-il plus mécontent, car son fait est réputé pour rien ; et ainsi fut de Roland qui pensait plutôt être loué pour le plus grand devoir qu'il avait fait ; et l'Empereur dit que les anciens avaient mieux fait que les jeunes. Mais je veux tourner à toi, o Roland ! qui as été si noble : d'où te vient cette audace de parler contre ton oncle qui a toujours si bien fait, que ses œuvres sont dignes d'être remémorées à celui qui était Empereur et Roi de France ? n'était-il pas raisonnable que tu dusses endurer de lui, non pas lui de toi ? s'il t'a frappé de son gant par manière de correction, devais-tu tirer ton épée contre lui ? Tu avais oublié l'obéissance qu'Isaac eût pour son père ; tu n'avais pas avisé ce que dit l'apôtre : *Juvenes, servate amicos admodum qui timorem*. Vous autres jeunes, gardez et révérez votre courage et la fureur d'icelui, sans mettre à exécution. Si l'Empereur, par ébattement, avait loué les anciens, il ne disait pas pour cela que tu n'eusses pas fait ton devoir. S. Paul dit en l'épître, qu'on ne doit regarder celui qui est le plus ancien que toi ; mais le doit entretenir et le regarder comme son père ; mais il est bon à penser la chose avant que de la dire, et volontiers il n'en viendra que bien.

CHAPITRE XVIII.

Comme Olivier fut délivré d'aller combattre Fierabras, nonobstant qu'il fut fâché.

Bien courroucé était le Roi Charles de Roland, et dit à ses pairs : Seigneurs, je suis en grand pensement de mon neveu qui m'a voulu faire injure, en qui j'avais beaucoup plus de confiance qu'en nul autre ; je ne sais lequel je dois le plus aimer, ou haïr ; car personne ne s'est présenté à joûter contre ce Payen qui m'a demandé. Devant lui vint Naimés de Bavière, qui dit : Sire, tout ira bien ; un autre ira joûter contre le Sarasin : mais toutefois le Roi Charles était chagrin, car nul n'y voulait aller. Les nouvelles de Charles et de Roland furent incontinent portées au noble Olivier qui était malade, et sut comme était venu Fierabras, et que personne ne s'était présenté pour joûter contre lui. Lors tout rempli de courage, se leva du lit, étendit les bras pour sentir s'il pouvait porter les armes, et ce faisant, les plaies s'ouvrirent, et il en sortit du sang ; néanmoins pour l'amour du Roi il fit lier ses plaies le mieux qu'il pût, et dit à Guérin, son écuyer, qu'il apportât ses armes, car il voulait aller joûter contre ce Payen. Olivier, dit Guérin, pour l'honneur de Dieu, prenez pitié de votre personne, car il me semble que volontairement vous voulez vous faire mourir. Olivier lui répondit : Obéis-moi ; nul ne doit tarder à chercher son honneur et avancement au nom de Notre-Seigneur, et je ne me puis trop employer à servir mon prince et singulier seigneur, puisque je vois que nul des Français s'avance. Le proverbe dit : Que dans le besoin on connaît un ami. Or, apportez

Charlemag.

moi mes armes ; et sans plus différer on les lui apporta. Il se fit armer par Guérin, qui lui chaussa ses chausses et mit son hauberon, héaume, harnois nécessaire. Etant bien fourni, il prit son épée, nommée haute-claire, qu'il aimait ; après cela, Guérin lui amena son meilleur cheval, nommé Ferrant-d'Espagne. Quand il fut devant lui tout sellé et bridé, il sauta dessus sans mettre le pied en l'étrier, puis prit son écu, et mit en sa main un épéon bien aigu que Guérin, son écuyer, lui donna, qui était attaché à dix cloux de fin or, puis pigna des éperons si rudement son cheval, que du saut qu'il fit, le cheval plôya dessous lui, et faisait beau voir Olivier à cheval, et ceux qui étaient là présents faisaient prières à Jésus-Christ qu'il l'eût en sa garde ; car en ce jour il devait batailler contre le plus fort et le plus fier Payen qui jamais naquit de mère, et ne vivait en ce monde son pareil ; c'était Fierabras, Roi d'Alexandrie, fils de l'Amiral Baland d'Espagne, dont tous verront au plaisir de Dieu sa détermination. Après qu'il fut ainsi à cheval, il fit sur son corps le signe de la croix, au nom de Jésus-Christ, et se recommandant au vouloir de Dieu, pour qu'il lui fût, pendant ce jour, en aide, selon sa bonne intention, et de tous fut bien reconnu qu'il avait le cœur au ventre pour faire un bon exploit. Après cela, Olivier chevaucha droit aux lices du Roi Charlemagne, avec lequel était le duc Naimés, Guillaume d'Estoc, Girard de Montdidier, Oger le Danois, et plusieurs autres Barons. Roland, qui était fort douloureux des paroles qu'il avait dites au Roi, son oncle, y était aussi ; car volontiers il eût fait la bataille, si ce n'eût point été la dispute qu'il avait eue avec le roi, quand il en avait requis. Quand Olivier fut venu devant Charlemagne, il mit bas son héa-

me et regarda le Roi qu'il salua, et lui dit : Noble et puissant Empereur, mon singulier Seigneur, voulez-vous m'écouter ? vous savez que depuis trois ans je suis à votre service, je n'en ai eu de vous aucun gage ; je vous supplie maintenant que je sois en votre grâce. Lors le Roi répondit : Olivier, très-noble comte, je vous jure en ma foi que je le ferai de très-bon cœur ; et aussitôt que nous serons en France ou en Bourgogne, château et cité que vous voudrez avoir, et autre chose es moi possible, ne vous sera contredit. Sire, dit Olivier, je suis à vous demander cela ? moi, je veux vous donner bataille contre ce Payen démesuré, et dès cette heure je vous octroie tous mes biens et services. Quand les Français entendirent parler Olivier, ils furent étonnés de sa tristesse, et le regardaient l'un et l'autre en disant : Qu'a trouvé Olivier, qui est malade à mort, et il veut batailler ? Alors répondit Charles : Olivier, as-tu perdu le sens ; car tu connais que d'un fer aigu tu es blessé mortellement ? et tu veux combattre un grand ennemi ; je t'ordonne de t'en retourner et de te reposer tout à ton gré, car ne crois pas que je t'y laisse aller, vu que tu n'es pas en santé de ton corps. Lors se levèrent Ganelon et Adrien, traîtres, lesquels firent la trahison, comme il en sera fait mention en son lieu, Ganelon dit : Sire, vous avez ordonné en France que ce que deux de nous ordonner sera ; ainsi, nous jugeons et ordonnons qu'Olivier aille faire bataille. Et le Roi, palissant de colère, lui dit : Ganelon, tu es traître ; mais puisqu'ainsi est, il fera bataille, et certainement il en mourra ; mais je jure, par ma loyauté, que s'il est pris ou mis à mort, je te détruirai, ainsi que tout ton lignage. Sire, dit Ganelon, Dieu m'en garde ; et puis tout bas, puisses-tu périr, Olivier,

et avoir la tête coupée. Quand l'Empereur vit qu'il ne pouvait empêcher Olivier d'aller combattre Fierabras, il lui dit : Je prie Dieu que tu puisses retourner à joie, et prit son gant et le jeta à Olivier qui le remercia.

CHAPITRE XIX.

Comme Olivier fut détournée, par son père Regnier, d'aller combattre le géant, le priant de n'y point aller, mais cependant il y fut obligé.

Quand Olivier eut congé pour aller combattre, son père, Regnier de Gênes, par compassion se mit aux pieds du Roi, et dit : Sire, je vous prie merci, prenez pitié de mon fils et de moi ; je vous dis de moi, car vous voulez m'affliger, quand je vois que mon enfant court à la mort, vu sa grande blessure ; je vous dis aussi que vous ayez pitié de son plaisir présomptueux, et de son corps blessé dangereusement ; vous ne pouvez pas douter qu'il n'ait perdu son sang, et hors d'état de combattre ; mais Regnier y perdait sa peine, car le Roi lui avait donné son gant en signe de licence. Regnier demanda encore que son fils ne combattît point Fierabras ; mais Charles lui répondit : Vous savez bien que je ne me puis contredire, car en signe de licence je lui ai jeté mon gant devant les pieds, dont Olivier fut content, et dit à haute voix, devant tous les barons : Sire, un don me soit par vous donné que je vous requiers, c'est que si je me suis mépris, pardonnez-moi. Quand les Français l'ouïrent, ils pleurèrent tous ; et en partant, son étendard levé, le Roi le bénit en faisant le signe de la croix, et le recommanda en la garde du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

CHAPITRE XX.

Comme Olivier dit à Fierabras combien il faisait peu de cas de lui.

Vous devez savoir qu'Olivier se mit en chemin, et ne s'arrêta jusqu'à ce qu'il fut vers Fierabras, qui, tout désarmé, était couché à l'ombre ; et quand Olivier eut raisonné avec lui, il tourna la tête contre, et ne le daigna par regarder, tant il le méprisait. Lors Olivier lui dit : Réveille-toi, tu m'as aujourd'hui tant appelé, que je suis venu ; je te prie que tu me dises ton nom. Par Mahomet, à qui je dois tout honneur, je suis le plus riche qui soit au monde, et Fierabras d'Alexandrie me fais nommer ; je suis celui qui fit perdre et détruire Rome, votre cité, fit tuer l'apôtre et plusieurs autres, et qui emporta toutes les reliques que je trouvai, dont prenez grande peine à reconquérir ; en outre, je tiens Jérusalem, cette belle cité, et le sépulcre où votre Dieu fut mis. Alors Olivier lui répondit : Je t'ai bien voulu écouter parler : s'il est vrai comme tu l'as dit, apprends que tu te peux dire dolent et malheureux réputer. Or ça, dépêche-toi de t'armer, voilà les Français qui nous regardent, ou si tu ne t'armes, je te frapperai rudement. Quand Fierabras ouït qu'il parlait si hardiment, il se prit à rire, et lui dit : Je suis étonné d'où te vient cette présomption de parler si hardiment ; mais je ne partirai pas d'ici que je ne sache qui tu es, et quand tu m'auras dit ton nom et de quel lignage tu es, tu me verras armer. Olivier répondit : Payen, avant qu'il soit nuit, l'Empereur Charles, mon redoutable Seigneur, te demande par moi que, pour la conservation de ton corps et le salut de ton âme, tu laisses la créance de

ton Dieu Mahomet et autres Idoles qui ne sont qu'abus et déceptions, n'ayant ni sens ni raison : c'est pourquoi détermine-toi à consentir ; et pense ensuite à croire en Dieu tout-puissant, la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes en une pure essence, et d'une volonté, qui a fait le ciel et la terre et ce qui y habite, qui, pour notre salut, a voulu naître de la Vierge Marie ; et quand tu auras cette créance, moyennant le sacrement de baptême qui a été établi à cet effet, tu pourras parvenir à la gloire perdurable ; et si tu ne fais comme je te conseille, je suis ici pour te combattre, et de deux choses il t'en convient faire une. Premièrement, que tu t'en ailles de cette terre comme un pauvre souffrereux, sans aucune chose emporter, ou il te faut venir combattre contre moi pour exercer ton corps et soutenir ta fausse loi. Alors Fierabras dit au noble Olivier : Qui que tu sois, tu es fort content d'avoir intention de vouloir contre moi batailler, car si tu me vois debout sans être armé, tu seras bien hardi, si tu ne trembles ; mais par le Dieu en qui tu crois, dis-moi quel est ce Charlemagne que j'ai tant ouï priser et redouter en maints pays ; et dis-moi en outre des nouvelles de Roland, Olivier, Oger et Richard de Montdidier, car je voudrais bien combattre avec eux. Olivier lui dit : Crois que l'Empereur Charles est si grand maître, qu'il n'y a homme qui se puisse comparer à lui, tant pour la valeur de sa personne, de ses mœurs, que de sa puissance et de ses richesses innumérables. À l'égard de son neveu Roland et Olivier, ne sont pas moindres que lui, ainsi que les autres Français ; mais ces paroles n'ont point ici de lieu ; dépêche-toi de t'armer, car si tu ne t'avances, je te frapperai de ma bonne épée.

Fierabras leva la tête en disant : Par Mahom, si je ne pensais me déshonorer en te combattant, je te couperais la tête. Je te prie, arme-toi, dit Olivier, avant que le jour soit passé, tu connaîtras qui je suis, car j'espère te plonger mon épée dans le ventre. Lors Fierabras, sans s'épouvanter, reposa sa tête sur son écu, en disant à Olivier : Je te prie de me dire ton nom et ton lignage. Je me nomme Guérin, dit Olivier, je suis du Périgord, fils d'un homme appelé Josué; je vins il n'y a pas long-tems en France, où je suis ainsi adoubé par le Roi Charles, et suis ordonné pour défendre son droit contre toi; c'est pourquoi, arme-toi, monte à cheval, car je suis prêt à combatre, si tu es assez vaillant et assez hardi de m'attendre. Fierabras ne voulait consentir à la bataille, car il lui semblait que c'était peu de chose d'Olivier, pour joûter contre lui, et lui dit : Guérin, je te demande pourquoi ne sont pas venus vers moi Roland et Olivier, ou Girard et Oger qui sont d'une grande renommée, comme j'ai ouï parler? Parce qu'ils ne tiennent compte de toi, dit Olivier, et te méprisent : mais je suis venu à toi comme celui qui n'a point pris garde à leurs intentions; mais je te jure que si tu ne t'armes, je te frapperai mortellement de ce dard que je tiens en ma main. Guérin, dit Fierabras, je te veux bien dire que depuis que je suis adoubé, je ne joûterai sinon à comte ou à homme de haute naissance; tu es de trop basse condition pour me battre avec toi; ce me serait un trop grand déshonneur, si je te mettais à mort; mais en faveur de ton grand courage, je veux bien que tu m'échappes, et je me laisserai tomber à terre, et tu prendras mon cheval et mon écu, et tu t'en iras au roi Charles, et lui diras que tu m'as vaincu; si je fais ceci pour toi, ce

sera grande amitié, et devras pour le présent être content. Olivier perdit patience, et dit : Tu ne parles qu'en présomptueux, car j'ai résolu qu'avant qu'il soit vèpres, je te ferais voler la tête de dessus les épaules; je ne suis lièvre, ni bête sauvage, pour m'épouvanter, et tu sais bien le proverbe qui dit : Qu'il est tems de parler, et tems de se taire, et de l'un et de l'autre peut en être réputé fou. Or te dépêche de t'armer, ou autrement je te ferai mourir. Alors Fierabras lui dit : Je ne te demande, sinon que tu me transmettes Roland ou Olivier, ou l'un des autres; et si deux ne sont pas assez hardis, qu'ils viennent trois ou quatre, car par moi ils ne seront refusés. En disant ces paroles, les plaies d'Olivier qui étaient fort dangereuses, vinrent à se r'ouvrir à force de chevaucher, et tellement que Fierabras vit sortir du sang du gentil Olivier : il lui demanda d'où lui venait le sang qui coulait dessus la terre. Olivier lui répondit qu'il n'était point malade; mais que son cheval était dur à l'éperon, ce qui l'avait ainsi ensanglanté. Mais Fierabras prit garde que ce n'était point du cheval; il lui dit : Guérin, vous avez menti; car vous êtes blessé au corps, et je le connais au sang qui vous a déjà surmonté le genou; mais voici ce que je ferai. Il y a deux barils pendus à la selle de mon cheval, qui sont pleins de mon baume que j'ai conquis en la cité de Jérusalem, c'est le même dont ton Dieu fut embaumé, le jour qu'il fut descendu de la croix; bois-en, et je te promets qu'incontinent tu seras guéri et tu pourras mieux te défendre. Olivier répondit qu'il n'en ferait rien, et qu'il parlait d'une grande folie; et alors Fierabras, tout courroucé, lui répondit qu'il pourrait bien s'en repentir.

CHAPITRE XXI.

Comme, après plusieurs disputes, Olivier aida Fierabras à s'armer, et des neuf épées merveilleuses, et comme le noble Olivier se nomma à Fierabras par son nom.

Quand Fierabras eut demeuré longuement couché, soudain il se leva et dit : Guérin, je te prie de me dire de quelle force sont les preux et nobles chevaliers Roland et Olivier, que les Payens redoutent tant, et de quelle grandeur. Olivier répondit : Regarde bien ma grandeur et semblance, et tu verras quel homme est Olivier; car il n'est pas plus grand que je suis; Roland est un peu moindre de corps, mais de courage il est hardi combattant, et il n'y a pas son pareil au monde, car il ne combat avec personne qu'il ne soit vainqueur.

Par la foi que je dois à Apollon et Trévagant, dit Fierabras, tu me dis chose dont je suis étonné; car s'ils étaient quatre tels que tu me dis, je ne les voudrais refuser, et je ne quitterais qu'ils ne fussent tués de mon épée tranchante. Olivier perdait patience aux paroles de Fierabras : il le voulait frapper, mais Fierabras lui dit : Tu ne veux prendre pitié de ta personne; mais si je me lève et monte à cheval, Charles, ton Roi, et tous tes dieux n'empêcheront pas que tu ne sois tué; car seulement si tu me vois devant toi à pied, tu seras bien hardi et courageux, si de peur tu ne trembles. Olivier répondit : Tu te vantes trop long-tems de faire des choses que tu ne verras de ta vie; il vaut mieux mesurer tes discours, autrement tu pourrais t'en repentir. Fierabras fut fort fâché; il se leva donc debout, et

par commune estimation avait de longueur quinze pieds; et s'il eut voulu se faire baptiser et croire en Jésus-Christ, jamais ne fut un homme chrétien de sa valeur. Etant ainsi à pied, il avait honte qu'il n'avait quelques vaillans hommes pour joûter contre lui, il dit à Olivier : J'ai grande pitié de toi; pour le grand courage que je te connais, je suis content de te faire beau parti, c'est que tu retournes et m'envoies Roland, ou Olivier, ou Oger, ou Girard de Mondidier, et sache que je ne bougerai de cette place que je ne l'ai vaincu. Olivier ne pouvait plus attendre, et si ce n'eût été pour son honneur, il l'eût frappé plusieurs fois ainsi tout désarmé : et quand Fierabras vit l'effort du noble Olivier, il le pria de l'aider à s'armer. Olivier lui demanda : Me dois-je fier à toi? Aide-moi hardiment, dit Fierabras; car je te jure, par Mahomet, qu'en ma vie je ne serai traître à personne vivante. Sur sa parole, Olivier se hâta de l'armer, et prit premièrement un cuir de Cappadoce et le vent, puis mit son hauberon d'acier bien couché et poli, après son heaume affiché et garni de pierres précieuses richement, et l'attacha sûrement. Mais bien considéré la façon de ce Payen et de ce Chrétien, ce fut grande courtoisie et loyauté entr'eux, vu qu'ils étaient assemblés pour faire guerre mortelle; ils se rendaient service singulier. D'abord le Payen prend pitié de détruire Olivier; car à le voir il n'était pas son pareil; et quand il vit son sang couler, il voulut lui donner du baume précieux. De même quand Olivier le trouva tout désarmé, il l'eût tué sans peine s'il eut voulu; puis à la fin fut loyal. Quand il l'arma pour batailler contre lui, n'était-ce pas une grande loyauté entre deux hommes qui étaient de foi et de religion contraires? je crois que Dieu serait bien content s'il y

avait telle confiance entre nous, chrétiens, et si pleins de noblesse naturelle. Mais pour finir en un mot, quand Fierabras fut bien armé, il remercia fort Olivier, qui ceignit son épée nommée florence, et en l'arçon de la selle en avait deux autres, l'une nommée graban, et l'autre baptême, qui étaient faites tellement qu'il n'était harnois qui les put rompre ni gâter. Je vais vous dire, selon ce que je trouve en écrit, la manière comme elles furent faites, et par qui. Trois frères furent d'un père engendrés, l'un nommé Galand, le second Magnifians, et le troisième Ainsias. Ces trois frères firent neuf épées, chacun trois. Ainsias, le troisième, fit l'épée nommée baptême, qui avait le pommeau d'or bien peint, et fit aussi florence et graban que Fierabras avait; Magnifians, l'autre frère, fit l'épée nommée durandal, que Roland eut; l'autre épée nommée sauvagine, et la tierce courtain, qu'Oger le Danois eut; Galand, l'autre frère, fit flamberge, haute-claire et joyeuse, que Charlemagne avait par grande spécialité. Tels étaient les ouvriers de ces neuf épées. Alors Fierabras monta à cheval, mit auprès de lui ses deux barils pleins de baume pendus à son cou, son pesant écu avec bande de fer et d'acier par merveilleuse force, et au milieu dudit écu le Dieu Mahomet était peint; et après qu'il se fut recommandé à lui, il prit son épée aigu et mortellement enfermé. Grande merveille fut de la corpulence de ce Sarrasin qui était sur son cheval, nommé Ferrand-d'Espagne, qui était valeureux; car quand il arriva que son maître fut en bataille, il mettait bas son adversaire, et faisait plus grande guerre, sans comparaison, que son maître. O Guérin très-glorieux! je t'admonète pour la courtoisie que tu m'as faite aujourd'hui de t'en retourner. Tu es

bien fou, dit Olivier; je n'en ferai rien, au risque d'être démembré; tu n'es pas capable de me faire peur; car, à l'aide de Jésus, je te rendrai aujourd'hui mort ou vif à Charlemagne, empereur. Quand Olivier eut parlé à Fierabras, il fut étonné de cet homme qu'il ne pouvait épouvanter, et qui voulait batailler contre lui; il lui dit: Tu es chrétien, et tu as grande foi aux mystères qui sont par vous ordonnés; mais je te conjure, par le sang où tu as été lavé, par la foi que tu dois à la croix où ton Dieu fut pendu, et par la loyauté que tu dois à Charles, à Roland et aux autres Pairs de France, que tu me dises la vérité de ton nom et de ton lignage. Olivier lui répondit: Certes, Payen, celui qui t'a dit de parler à moi tellement, t'a bien appris, car plus hautement ne puis me conjurer, par quoi sache que je suis Olivier, fils de Regnier, comte de Gênes, le plus spécial compagnon de Roland, et suis l'un des douze Pairs. En vérité, dit Fierabras, j'ai bien pensé que tu étais un autre que tu m'avais dit, vu ton ardent courage, et que je ne t'ai pu faire peur sur le fait de la bataille. Et comment, Sire Olivier, vous êtes blessé au corps, grand déshonneur me serait si j'avais bataille avec vous, et on dirait que je me serais pris à un homme mort; c'est pourquoi retirez-vous, nous avons assez fait pour le présent; et, pour tout l'or du monde, je ne bataillerai pas contre vous. Si, dit Olivier, certes ni moi, car, par ma tête, quand nous serons ensemble, vous n'aurez pas lieu de vous moquer de moi. Avant toutes choses, je l'exhorte à croire en Dieu tout-puissant, qui t'a fait et formé, à qui toutes choses doivent honneur, créance singulière; car celui qui n'y croit est malheureux. Laisse Mahomet et tous tes dieux pleins d'abus et

de déceptions; dispose-toi pour te faire baptiser; et pour grand ami tu auras Charles, et pour compagnon spécial Roland le valeureux; et outre cela, en jour de ma vie ne cesserai point de t'accommoder. Fierabras lui répondit: Tu es bien fou, car jamais ne croirai en votre Dieu, ni abandonnerai Mahomet; mais aujourd'hui si tu es ami de Roland, comme tu dis, jamais il ne te déplaira.

CHAPITRE XXII.

Comme Olivier et Fierabras commentèrent le combat; la prière de Charlemagne en faveur d'Olivier, et autres matières.

Fierabras et Olivier étaient loin l'un de l'autre, quand Fierabras, avant que de laisser courir son cheval, dit à Olivier: Ami, bois de mes barils, je te prie, et par la vertu du baume qui est dedans, aussitôt tu seras guéri, et alors tu pourras mieux te défendre contre moi. A Dieu ne plaise, dit Olivier, que par ce breuvage soit conquis par moi, mais à bataille franche, et harnois fourbi; cela dit, ils laissèrent aller leurs chevaux d'un si grand courage pour joûter à outrance, comme vous verrez ci-après, car jamais bataille ne fut si âpre comme alors.

Les Français qui étaient en leur logis avaient grande peur pour Olivier, et surtout Charles, qui, en pleurant, va dire. O bon Jésus! je te requiers d'avoir pitié de ce chevalier; fais que je le revois vif et en santé, et vint en sa chapelle le visage couvert de son manteau, et s'inclinant contre la croix, il embrassa dévotement le crucifix, en disant: Mon Dieu, veuillez aider à Olivier, pour l'exaltation de la foi chrétienne, qui est en grand danger.

Pendant cette prière, Fierabras et Olivier se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les fers des lances furent ployés, et entrèrent dedans, dont le feu sortit de toutes parts, et les bois des lances tronçonnés et fendus s'envolèrent en l'air. Les brides des chevaux leur sortirent des mains; tous deux furent bien étourdis, et eurent les yeux si troublés qu'ils ne savaient où ils étaient; et quand ils furent rassés, Fierabras tira florence son épée, et Olivier haute-claire, puis vint sur Fierabras, et au haut de son héaume lui donna si grand coup, qu'il fit voler à terre les pierres précieuses dont il était orné; le coup, descendant en bas, lui entama l'épaule, mais le cuir de Cappadoce le sauva, et fut frappé si rudement, qu'il eut pieds dehors les étriers, et son cheval lui échappa, et peu s'en fallut qu'il ne versât, dont les Français dirent tous: Sainte Vierge Marie, quel coup a donné Olivier à ce Payen. C'est là, dit Roland, un merveilleux assaut. Or plût à Dieu, gentil compagnon, que je fusse maintenant sur son écu, car de moi ou du Payen bientôt la fin. Alors Charles lui dit: Ah! glouton, couard, il n'est plus tems de parler ainsi, car en premier lieu tu ne voulais pas y aller, ce que je te reprocherai souvent. Roland ne répondit rien, sinon qu'il dit, faites-en à votre volonté. Fierabras, tout rempli de colère pour le coup qu'il avait reçu de son épée, courut sur Olivier, et lui donna tellement de son héaume, qu'il lui fit tourner la tête de son haubert, lui démailla plus de cinq cents mailles, blessa son cheval, lui coupa l'éperon du pied et une partie de la cuisse, d'où le sang coula abondamment, l'épée de Fierabras fut toute ensanglantée, et ce coup effraya tellement Olivier, que si ce n'eût été la selle du cheval, il fut tombé par terre, car

il versa en arrière, et son cheval commença fort à clocher. Quand il fut retourné, il dit tout haut : O Dieu ! le mauvais coup que j'ai reçu ; Vierge Marie, mère de Jésus, prenez pitié de moi, car trop fièrement tranche l'épée de ce Payen ; donnez-moi la grâce que je le puisse avoir ; leva son épée et en fit le signe de la croix sur lui : puis Fierabras dit : Par Mahomet, à ce coup je t'ai fait peur, et tu peux bien sentir de quoi je sais jouer, et ne suis point étonné si tu te recommandes à ton Dieu ; mais je suis mécontent de ce que je t'ai trop blessé de ce coup ; toutefois sois sûr que jamais soleil tu ne verras muer, car tu changes déjà de couleur. Or je suis content que tu t'en ailles, et ce sera le meilleur, avant que tu ne connaisses ma plus grande force ; je t'avertis d'une chose, c'est que ma force redouble quand je vois couler mon sang. Je connais que Charles ne t'aime guère quand il t'envoie à moi ; s'il t'eût couché dans un lit blanc, tu y fusses beaucoup mieux que d'être venu batailler contre moi. Quand Olivier l'ouït, rempli d'un fervent courage, commença à lever la tête, et dit : Mon courage se ranime ; garde-toi bien, je te défie, nous avons trop plaidé. Lors ils coururent l'un sur l'autre si merveilleusement et se frappèrent tellement sur leurs héraumes, que doubles crochets, pierres précieuses, orfèvreries et fleurs furent coupés et volèrent par terre, et leurs épées faisaient si grand bruit sur leurs harnois, que le feu en sortait. Tandis que ceci se faisait, Charles était en grande méditation, connaissant que la querelle d'Olivier était juste, et que Dieu le devait préserver ; et quand il pensa qu'Olivier pouvait mourir, comme impatient d'une parfaite foi, il dit : O Dieu ! pour lequel nous prenons tant de peines, veuillez garder Olivier, qu'il soit

ni mort ni pris. Hélas ! Sire, dit le duc Naimès, laissez ces paroles, et priez Dieu pour Olivier, qu'il lui soit aide. Ces deux champions continuaient toujours à se frapper, tellement que l'épée de Fierabras se rompit et le cercle de son héraume, et le fit tomber sur son visage ; son cheval fut mort, s'il n'eût sauté outre ; et fut blessé Olivier au corps, principalement à la poitrine, et avait déjà perdu tant de sang qu'il en était bien affaibli, ce qui n'était pas étonnant, vu qu'il avait résisté à l'homme le plus terrible qui fût jamais.

CHAPITRE XXIII.

Comme Olivier fit sa prière à Dieu, lorsqu'il se sentit blessé.

ALors Olivier étant en mélancolie des plaies qu'il avait au corps, pour son réconfort dit ainsi : O glorieux Dieu, cause et commencement de ce qui est dessus et dessous du firmament, par votre seul plaisir formâtes notre premier père Adam ; et pour sa compagnie lui donnâtes Eve, d'où descendent tous les hommes ; tous fruits leur abandonnâtes, excepté un, duquel Eve, moyennant le serpent, mangea et en fit manger à Adam, c'est pourquoi ils perdirent le paradis, et la séduction des démons en fit damner plusieurs ; touché de pitié de la perdition du monde, vous vîntes prendre chair humaine au ventre de la Vierge Marie, par l'Annonciation de l'Ange Gabriel, et êtes né comme il vous plut : peu après les trois rois vous vinrent adorer et faire obéissance, d'or, de myrrhe et d'encens vous firent des présents ; et puis Hérode vous croyant faire mourir, fit tuer maints petits enfans qui sont en paradis ; quand vous fûtes en âge pour vous déterminer, vous



Olivier et Fierabras combattant avec ardeur, page 25.

allâtes par le monde en prêchant vos amis ; et peu après les Juifs , par envie , vous pendirent en croix , sur laquelle expirant , Longin , le chevalier , vous perça le côté à l'instigation des Juifs ; et quand il crut en vous et qu'il eut lavé ses yeux de votre précieux sang , il vit clair et vous cria merci , et il fut sauvé ; par vos amis vous fûtes mis au sépulcre ; le troisième jour ressuscitâtes et reprîtes vie , descendîtes aux enfers , mîtes dehors Adam , Eve et tous ceux qui étaient dignes du paradis ; au jour de votre ascension vous montâtes aux cieux devant vos apôtres . Ainsi , mon Dieu , comme ceci est vrai et crois fermement , fortifiez-moi contre ce mécréant , que je puisse le vaincre tellement qu'il soit sauvé . Son oraison finie , il ceignit son épée au nom de Dieu et de la sainte Trinité , puis piqua son cheval sur l'espérance de Dieu . Fierabras lui dit en riant ; Olivier , je te prie de me dire qu'elle est l'oraison que tu as dite , volontiers je l'ai écoutée . Plût à Dieu , dit Olivier , que vous fussiez en telle grâce , que vous crusiez aussi fermement que je crois , car je vous jure que je vous aimerais autant que j'aime Roland . Fierabras répondit : Par Mahom et Tarvagant , tu parles de grand folie .

CHAPITRE XXIV.

Comme , après grande bataille , Olivier conquiert le baume et en but à son aise , et ce qu'il en fit , et comme il se trouva à terre quand son cheval fut tué .

Lors Fierabras fut très-courroucé des paroles d'Olivier , et tout en colère lui dit : Garde-toi de moi , car je te défie : viens à moi , dit Olivier , et à Dieu me recom-

mande ; lors se rencontrèrent tellement , qu'on voyait le feu sortir de leurs harnois ; leurs chevaux pliaient sous eux , et la terre trembla de ce bruit . Fierabras prit son épée et en frappa Olivier , dont il fut navré en la poitrine , sous la mamelle , et de ce coup lui tournèrent les yeux , et s'écria : Dieu et la Vierge Marie , qu'ils lui garantissent son âme . Alors Fierabras , par grande courtoisie , lui dit : Olivier , descends sûrement et prends du baume à ton aise , et quand tu seras guéri , tu pourras mieux te défendre , et recouvreras de nouvelles forces ; mais Olivier ne l'eut fait pour rien , eût-il dû mourir , car des armes loyales le voulait avoir : promptement vinrent l'un contre l'autre , et se frappèrent tellement , que Fierabras fut navré dangereusement ; car l'épée d'Olivier lui entra dans la cuisse bien un demi-pied de profondeur , et l'herbe fut arrosée du sang qui en sortit ; quand il fut ainsi navré , il but du baume et fut bientôt guéri , dont Olivier fut marri . Les Français qui voyaient ceci , firent à Dieu grandes prières pour la conservation d'Olivier , et spécialement Charles , qui , entr'autre chose , le tenait . Quand Olivier vit le Payen ainsi guéri , se confiant à l'aide de Dieu , vint à lui et le frappa sur son heaume si rudement , que le coup descendit sur la cordelette à laquelle les deux barils étaient attachés ; le cheval de Fierabras eut peur de ce coup , et fit , par le vouloir de Dieu , une longue course , dont le brave Olivier , avant que le Payen y prit garde , s'inclina contre terre et leva les barils , en but à son aise , et fut guéri aussitôt . Jugez que Fierabras était plus navré que lui et ne pouvait plus mal venir . Olivier , étant près d'une rivière , prit les deux barils et les jeta dedans , lesquels furent bientôt enfoncés .

Quand Fierabras vit que ses deux barils

étaient perdus , peu s'en fallut qu'il n'en perdit le sens ; et par reproche dit à Olivier : O faux chrétien ! tu m'as perdu mes barils qui me valaient mieux que tout l'or de la chrétienté ; mais je te promets qu'avant qu'il soit vèpres , ils te seront chers vendus ; car je ne cesserai jusqu'à ce que tu ayes le chef coupé . Il vint contre lui ; mais Olivier qui ne le redoutait plus tant , l'attendit . Toutefois Fierabras frappa Olivier si âprement , que son heaume en fut démaillé , mais ne fut point blessé ; car le coup descendit si impétueusement , qu'il trancha le col du cheval d'Olivier , ce qui le fit tomber à terre ; mais le grand miracle fut que le cheval de Fierabras fit semblant de courir sur lui , comme à l'ordinaire , mais s'arrêta court , contre sa coutume .

Malgré ce grand bouleversement , Olivier ne perdit point ses sens , se releva fermement , et se porta contre Fierabras en lui lançant un coup de lance qui lui fit sortir beaucoup de sang ; mais aussitôt les lanciers qui étaient à sa suite , marchèrent en avant , pour venger l'honneur de leur vaillant chevalier .

CHAPITRE XXV.

Comme Olivier et Fierabras bataillèrent à pied , et la prière que fit Charlemagne pour Olivier .

Quand les Français virent Olivier à pied , ils en furent fâchés , et voulaient s'armer pour le secourir ; mais Charles n'y voulut consentir , pour maintenir son honneur . Il fit sa prière à Dieu qu'il fût en aide à Olivier qui était dépourvu de son cheval .

Quand Olivier se vit à pied , il en fut bien dolent , et dit à Fierabras : O Roi

d'Alexandrie ! envers moi t'es vaillamment porté ; aujourd'hui tu t'es vanté que si cinq chevaliers venaient , tu les voudrais attendre et les vaincre ; et tu sais que celui qui tue le cheval ne doit avoir part à l'héritage . Je ne sais si tu as dit la vérité , dit Fierabras ; mais je ne t'ai pas fait content : toutefois pour que tu le sois , je te donnerai mon cheval qui ne m'a jamais si surpris qu'en voyant qu'il ne t'ait pas étranglé , quand tu étais à terre ; car il n'en a pas manqué un de ceux que j'ai mis à terre . Olivier répondit avec un air grave : Je ne prendrai ton cheval que je ne l'aye conquis . Lors Fierabras fut si noble , que pour la vaillance d'Olivier , il lui dit : Pour la noblesse que je connais en toi , je veux faire ce que jamais je ne fis et n'aurais fait pour personne . Il descendit de cheval et voulut bien combattre à pied ; mais Fierabras était plus grand d'un pied qu'Olivier . Ils joûterent alors à pied l'un contre l'autre si fort , que peu s'en fallut qu'ils ne demeurassent sur-le-champ pâmes , à cause du travail qu'ils avaient fait . Ainsi continua cette bataille qui ne pouvait prendre fin entr'eux . Plusieurs paroles et reproches se disaient l'un à l'autre . Mais Charles voyant ce , eut pitié d'Olivier ; et le comte Regnier , son père , dolent de son fils , vint à Charles , et dit : O Empereur ! en l'honneur de Dieu , prends pitié de mon fils qui est presque mort ; au moins fais prière à Jésus qu'il lui soit aide , de ce que je le puisse revoir en santé : et alors Charles fit ainsi son oraison :

Mon Créateur , qui êtes né , pour notre salut , de la Vierge Marie , et de votre naissance tout le monde fut illuminé , qui allâtes par le monde , y fûtes plus de trente-deux ans , et fîtes au commencement Adam et Eve , d'où nous sortons , qui furent en paradis terrestre , lieu délectable ,

et leur furent par vous tous fruits abandonnés, excepté le fruit de vie qu'Adam mangea par désobéissance; pour le punir, l'en avez chassé; et, pour le racheter et nous aussi, vous voulûtes être crucifié, après que, par Judas, vous fûtes vendu trente deniers, et un jour de vendredi vous fûtes crucifié et couronné d'une piquante couronne, puis Longin, qui était aveugle vous frappa au côté; puis ayant mis de votre précieux sang sur ses yeux, il vit clair; puis descendîtes aux enfers et mîtes hors vos amis; enfin devant tous les Apôtres montâtes aux cieux, laissâtes votre lieutenant S. Pierre en terre, et ordonnâtes le baptême pour nous régénérer et faire bons chrétiens pour notre salut. Sire, comme tout ceci est vrai, et je le crois fermement, secourez aujourd'hui Olivier, qu'il ne soit ni mort, ni pris, ni vaincu. Ceci dit dévotement, il lui apparut un ange qui lui dit: O noble Empereur! sache que je suis envoyé de Dieu, et ne crains rien pour Olivier. car il gagnera la bataille, et il vaincra le Sarrasin; puis l'ange disparut. Charles, par glorieuse méditation, remercia Dieu.

Toutefois après plusieurs batailles entre Fierabras et Olivier, et beaucoup de menaces, Fierabras de fureur voulut frapper Olivier, qui, voyant venir le coup, le para, et frappa deux fois rudement sur Fierabras, ce qui l'indigna contre Olivier ni le fut aussi, tellement que tous deux furent très-actifs, et ne voulurent jamais quitter, que l'un ou l'autre fut détruit ou vaincu. Pour cette fois Olivier fut si fort affaibli, que la main de laquelle il tenait l'épée, lui vint toute endormie et enflée, pour la peine qu'il avait de frapper sur son ennemi; son épée vola plus d'une toise de loin, dont il fut ému; ce n'était pas merveille, mais courageux. Il courut à

son épée, et mit sur sa tête son écu pour le garder; néanmoins le Payen le frappa deux fois si fort, qu'il mit l'écu en pièces et cassa son haubert, dont il se trouva étourdi. Et à cette fois il redouta fort le Payen, et n'osa prendre son épée. Aussi tôt les Français, qui virent ainsi Olivier désarmé, délibérèrent de courir au Sarrasin pour secourir Olivier; mais Charlemagne ne le voulut pas, disant que Dieu était assez puissant pour le maintenir en son droit; et s'il ne s'y fut pas opposé, plus de quatorze mille hommes étaient tous prêts pour y aller. Le Payen voyant cela, ne fit que rire, et dit à Olivier: J'ai obtenu de toi un peu de mon intention; mais pourquoi n'oses-tu prendre ton épée? Je connais que tu es assez vaincu, car tu ne saurais te baisser; mais je veux te faire une proposition: quitte la loi que tu tiens et ton baptême, et aussi ton Dieu en qui tu crois, pour lequel tu as pris tant de peine; et crois en mon Dieu Mahomet, plein de bonté, et je te laisserai vivre; outre cela, je suis content de te donner ma sœur pour femme, à qui tu seras richement marié; c'est Floripes, l'une des plus belles personnes qu'on puisse voir; puis nous subjuguons la France, et de l'un des royaumes je te ferai couronner Roi. Payen, dit Olivier, tu parles d'une grande folie; car à Dieu ne plaise que j'aie intention d'abandonner le Dieu qui m'a créé, ni les saints sacrements qui ont été établis pour mon salut, pour croire en Mahomet et autres dieux qui n'ont aucune vertu. Fierabras lui dit: Par Mahomet, tu es toujours obstiné; pour peine ni tourment on ne te peut résoudre; et d'une chose te peux vanter, que personne ne m'a jamais tant coûté à vaincre que toi; or prends ton épée sûrement, car sans armes tu ne peux valoir qu'une femme. Olivier dit:

Tu me démontres service et bonté; mais la valeur de dix mille marcs d'or ne me le ferait pas faire pour mourir, car si par ta courtoisie j'avais mon épée, et qu'il arrivât que tu fusses en ma puissance, et dussai-je mourir, autre chose n'en auras. Lors Fierabras dit: Tu es trop courroucé, sois certain que tu vas périr.

CHAPITRE XXVI.

Comme en ce combat Fierabras fut vaincu par Olivier, quand il eut recouvert une des neuf épées de Fierabras.

Quand Fierabras eut ouï qu'Olivier n'était découragé, et de fait si fier, grandes merveilles se donna, car il n'avait voulu prendre son épée, mais la voulait conquérir; c'est pourquoi le Payen s'en vint contre lui tenant fortement son épée. Lors ce ne fut pas merveille. Olivier eut peur d'attendre son coup, étant dépourvu de son glaive, et son écu rompu; mais comme il plut à Dieu, il regarda à côté de lui, et le cheval de Fierabras, dont à l'arçon de la selle étaient les deux autres épées dont j'ai parlé, il courut vers le cheval, et prit une desdites épées, nommée baptême, qui avait le taillant fort large; puis vint contre le Payen, et mit devant lui le reste de son écu. Lorsqu'il fut près de lui, il lui dit: O Roi d'Alexandrie! il est maintenant tems d'agir, car je suis pourvu de votre épée, qui vous rendra mécontent; gardez-vous de moi, car je vous défie. Fierabras l'entendant ainsi parler, changea de couleur, et dit: O baptême! ma bonne épée; puis regardant Olivier, dit: Par Mahomet, je te connais d'une grande fierté; si tu veux, prends ton épée, et me laisse la mienne;

nous serons comme nous avons commencé. Par mon chef, dit Olivier, ce sera malgré moi, car avant j'éprouverai ton épée; garde-toi de moi, nous avons assez parlé. En disant ces paroles, Olivier, comme un lion affamé, vint contre Fierabras, et frappa le premier son adversaire; mais il ne put atteindre sur la tête, qu'il ne rencontra l'écu du Payen qu'il rompit tellement, que la moitié tomba à ses pieds, et Fierabras redouta fort ce coup, car l'épée entra près d'un pied en terre. Alors Olivier bénit celui qui l'avait forgée; et après plusieurs menaces rigoureuses, ils furent en partie découverts de leurs heaumes. Quand Olivier vit ce Payen, il dit: O Dieu du Paradis! Créateur du ciel et de la terre, que ce Payen est bien fait et plein de beauté! Plût à Dieu que Charles l'eût en son pouvoir, et qu'il se voulût faire baptiser; Roland et moi serions ses compagnons. Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, que ce Payen croye aujourd'hui en la foi chrétienne, car il pourrait bien l'agrandir. Fierabras lui dit: Olivier, laisse ces paroles, dis-moi si tu ne veux plus batailler, ou si tu veux recommencer. Oui, dit Olivier; garde-toi de moi, je te défie. Ils coururent l'un sur l'autre, mais Olivier frappa de telle force en son écu, qu'il le mit en pièces; c'est pourquoi Fierabras lui dit qu'il l'avait mis à bout, tellement qu'il n'avait plus guère à vivre en ce monde. Olivier ne dit mot, mais il vint furieusement avec son épée contre ce Payen, qui, voyant venir ce coup, jeta son écu contre Olivier; c'est pourquoi il fut écartelé, et tous deux furent si étourdis, que de douleur leurs yeux furent troublés, et firent faillir le seu de leurs épées et écus, et en se frappant ainsi, Fierabras dit à Olivier: Or il est l'heure

que jamais tu n'auras aide de ton Dieu, en qui tu crois, que tantôt tu ne sois mort, puisque tu te vois vaincu. Et Olivier lui répondit : Jésus est bien puissant, et te le fera voir en ce jour ; car tu connaîtras tantôt que Mahomet et Tervagant ne te pourront aider ; ainsi il faut que tu meures. Ils vinrent l'un sur l'autre, et Olivier fut frappé sur son heaume bien près de sa chair, et de telle force, qu'il trancha tout ce qu'il atteignit, et dit à Olivier : Je te jure, mon Dieu, que je t'ai si bien atteint, que jamais tu ne verras Charles ni Roland, sois-en sûr. Olivier lui répondit : O Fierabras d'Alexandrie ! sois assuré aussi qu'avant que je te quitte, tu seras mort ou vaincu ; Dieu m'accordera ce que j'ai si souvent désiré. Alors ils se frappèrent si merveilleusement l'un et l'autre, que leurs corps transmirent d'angoisse et peine. Fierabras frappa Olivier sur son heaume si rudement, que jusqu'à la chair mit tout bas, et si Dieu ne l'eût aidé, il était mort ; pourquoi Olivier vint contre le Payen, qui leva son écu tant qu'il fut découvert dessous les bras. Olivier prit garde au fait, et le frappa tellement, qu'il lui mit l'épée dans le flanc bien profond, et fut si navré, que peu s'en fallut que ses boyaux ne tombassent à terre ; car Olivier employa toute sa force pour finir leur bataille, qui avait été longue.

CHAPITRE XXVII.

Comme Fierabras fut vaincu, crut en Dieu ; comme Olivier le porta, et comme il fut assailli et tourmenté des Sarrasins.

Après que le Payen fut navré mortellement, et voyant qu'il ne pouvait plus résister contre Olivier, par la vertu de Dieu,

il fut illuminé tellement, qu'il eut connaissance de l'erreur des Payens ; les yeux vers le ciel, il commença à prier la sainte Trinité, et puis regarda Olivier, en disant : O vaillant chevalier Olivier ! en l'honneur de Dieu, en qui tu crois, auquel je consens et crie merci, je requiers que je ne meure pas sans être baptisé et rendu au Roi Charlemagne, qui est tant redouté, car je croirai en la foi chrétienne, et rendrai les saintes reliques pour lesquelles vous prenez tant de peine : et je jure que si par ta faute je meure Sarrasin, tu seras coupable de ma damnation : je perds mon sang, et me verras mourir devant tes yeux, pourquoi aies pitié de moi.

Lors Olivier eut telle compassion de lui, qu'il pleura tendrement, le coucha à l'ombre sous un arbre, et lui banda ses plaies pour qu'il ne perdît tout son sang. Le Payen le pria de l'emporter ; car lui seul ne s'en pouvait aller. Mais Olivier considérant qu'il était fort pesant, lui dit que c'était à lui chose impossible ; et Fierabras s'efforça pour venir près de lui, en disant : O noble chevalier Olivier ! mène moi à Charles avant que je meure, car je suis près de ma fin, tout mon sang se perd ; prends ce cheval, monte dessus et viens près de moi, et si je puis traverser devant toi sur l'arçon de la selle, tu me pourras mener ; voilà mon épée, mets-la à ton côté, et tu en auras quatre que l'on ne saurait payer, et te dépêche ; car ce matin j'ai laissé tous mes gens en ce bois-ci-près ; ils sont au nombre de cinquante mille hommes. Quand Olivier l'entendit, il n'eut aucun effroi, et lui dit : Sire, puisqu'il vous plaît, j'en suis content. Il le mit en travers sur son cheval, comme il avait dit, et se mit en chemin plein de douleur. Ses sujets sortirent aussitôt du bois, entre lesquels étaient un fier Payen,

nommé Brulant de Mommière, Sortribrant de Conimbre, le Roi Mantrible et cinquante mille autres. Olivier voyant cette troupe, commença à piquer de l'éperon son cheval ; mais il était si chargé, qu'il ne pouvait aller aussi fort que les ennemis qui venaient après lui. Quand les Français virent venir les Payens en si grand nombre, ils sarent promptement armés, et entr'autres Roland, Girard de Montdidier, Guillaume d'Estoc, Naimés de Bavière, Oger le Danois, Richard de Normandie, Gui de Bourgogne, et Regnier de Gênes, père d'Olivier, ne furent pas des derniers. Olivier regarda à Valpré, et vit venir devant les autres Brulant de Mommière, qui était monté sur un cheval qui courait comme un levrier et faisait grand bruit ; car il semblait que ce fut une foudre, et tenait en sa main un grand dard de fin acier pointu, qui était envenimé du sang de crapaud, et était dangereux.... Quand Olivier le vit, il fut étonné, et dit à Fierabras : Sire, il faut que vous descendiez, car je ne puis vous conduire, ce qui me fâche ; car je connais que je suis poursuivi, vous le voyez ; et s'il me peut atteindre, je serai mis à mort, et jamais Charles ne me verra, ce qui le rendra dolent.

Lors Fierabras dit tout haut : O noble Olivier ! me voulez-vous laisser ? Vous m'avez conquis ; à vous me suis rendu ; ce ne serait pas noblesse à vous si vous n'abandonniez. Hélas ! pauvre infortuné que je suis, si je meurs Payen, que deviendrai-je ? Vierge Marie, mère de Dieu, prenez pitié de moi ; indigne que je suis d'avoir recours à vous ; puis dit à Olivier : Noble comte, je suis conquis par toi, et promets que je me serais baptiser, si tu me laisses, je ne te prise guère, encore vois-je que tu n'es frappé ni vaincu. Oli-

vier répondit : Fierabras, tu parles en chevalier ; mais je promets à Dieu que je ne te laisserai, et combattrai pour te défendre au péril de ma vie, tu peux t'y fier. Lors il prit son haubert, s'arma le mieux qu'il pût, et mit sur sa tête un chapeau de fin acier, puis tira son épée haute-claire, et vint à Brulant, qui, avec son faux dard, atteignit Olivier à la poitrine, et lui donna tel coup, que ledit dard se rompit en pièces. Olivier, dit Fierabras, vous avez assez fait pour moi, car vous êtes navré ; descendez-moi et me mettez hors du chemin, pour que je ne sois soulé des Sarrasins. Olivier en eut compassion ; il le mit à l'ombre d'un pin, loin de la voie. Mais quand il voulut s'en fuir, il se trouva environné de bien dix mille Sarrasins. Il dit : Hélas ! doux Jésus, mon créateur, tu sais mon intention, je te demande que tu me donnes grâce que je ne meure point pour le présent, jusqu'à ce que, pour l'exaltation de la foi, je puisse avec Roland, mon compagnon, combattre ; puis se mit en chemin, et le premier qu'il rencontra ce fut le fils du plus grand du pays, et lui donna tel coup, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine et tomba mort. Olivier laissa courir son cheval et se mêla parmi les Payens, et d'abord frappa Clovis qu'il navra jusqu'au cœur, dont il mourut. Lors vinrent sur Olivier, Maradas, Turgis, Surham de Cordimentes, et le Roi Magaris, qui crièrent : Par Mahomet, de nous n'échapperas ; François, garde-toi bien, car par nous tu mourras ; en ce disant, Olivier était parmi eux, qui se défendait vaillamment ; et lors frappèrent tous sur lui, dont ce fut merveille qu'il ne fut déchappellé et vaincu ; mais à force de traits, son cheval tomba dessous lui ; et étant à terre par force se leva, mit devant lui l'écu qu'il avait conquis, puis

prit son épée haute-claire, en laquelle il se fiait; celui qu'il atteignit tomba mort à terre: on le lit point en ce livre que jamais homme, déjà navré comme il était, fit si belle défense.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Olivier fut pris, et ne put être délivré par les Français.

Olivier se trouva seul à pied entre les Sarrasins; il fit grande résistance, mais il ne fut pas possible d'échapper; car à glaives, épées et dards de fer le pressèrent tant, que son écu fut percé en plusieurs endroits, et son haubert faussé de quatre faux dards; après ce, lui entamèrent mortellement le corps, parquoi lui fut force de tomber par terre, puis le prirent et lui bandèrent tellement les yeux, qu'il ne voyait ni ne savait où il était; ils le montèrent sur un cheval, et le lièrent bien étroitement; et quand Olivier fut ainsi dépourvu de toute force et clarté, de toute espérance de confort, il fut bien dolent. O Charlemagne! disait-il, empereur de valeur, où es-tu? et ne sais-tu rien de moi? Noble Roland, es-tu endormi? suis-je sourd, que je ne te peux ouïr, Ainsi en faisant ces plaintes, le roi Maradas dit: François, ce que tu dis est inutile, car je ne mangerai que tu ne sois pendu. Ainsi que les Sarrasins emmenaient Olivier, lequel était en la garde de quatre faux tyrans, vinrent le Roi Charlemagne, Roland et tous les autres pairs; mais ce fut bien tard pour Olivier, et à grands cris requièrent Dieu et les Saints du paradis, et puis Roland frappa Corsuys en la poitrine, Girard vint contre Turgis. Oger, Richard et Goy de Bourgogne faisaient tel carnage des Sarrasins, qu'ils ne pouvaient

tenir devant eux; mais ceux qui conduisaient Olivier allaient toujours outre. A cette bataille furent tués Guillaume d'Estoe et Gauthier, valeureux chevaliers, et plusieurs autres de commun; ils mirent par terre Girard de Montdidier et Geoffroy l'Angevin, puis les lièrent à un cheval, et chevauchèrent hâtivement.

Quand Charles les vit emmener, peu s'en fallut qu'il ne perdît le sens, et cria sauve-garde, secours, barons, ô chevaliers, que vous êtes tardifs! s'ils emmènent ce comte, que nous en reviendra-t-il? Quand les Français virent Charles si ému, ils frappèrent des éperons et vinrent les attendre au bas d'une montagne. Roland se trouva des premiers, tenant son épée en main pour se venger, et celui qu'il atteignait était sûr d'être mis à mort, car il était si courroucé de ce qu'on emmenait Olivier, qu'il attendit Laxaptris, lequel il fendit jusqu'au milieu du corps, et en ce lieu fit grand portement; mais à cause de la multitude des Payens, ils ne purent passer outre pour secourir les Barons prisonniers; ils les repoussèrent plus de cinq lieues sans pouvoir pénétrer jusqu'à eux, dont plusieurs chevaliers étaient fatigués; nonobstant Roland jura que jamais ne retournerait jusqu'à ce que les barons ne fussent délivrés des ennemis; mais il ne le put faire, car la nuit survint, et il ne savait où aller. Charles voyant cela, ne sait plus que dire ni faire; car il doutait que les Payens n'eussent fait arrière-garde pour les enclorre, et par force leur fallut abandonner le champ, et en très-grande mélancolie et courroux s'en retournèrent tous.

CHAPITRE XXIX.

Comme Fierabras fut trouvé par Charlemagne, et comme il fut baptisé, puis guéri de ses plaies.

Quand Charlemagne vit qu'il ne pouvait l'avoir Olivier ni les autres prisonniers, il lui fut bien force de retourner avec ses gens, car la nuit survint. Et en retournant, trouvèrent Fierabras sous un arbre, lequel languissait; et le Roi dit: Malheureux Payen, je te dois bien haïr; car par toi sont mes hommes prisonniers: tu m'as ôté Olivier, celui que j'aimais tant, et qui prenait plaisir à soutenir mon honneur; enfin par toi, au lieu de joie, je n'ai que douleur. Et quand Fierabras l'entendit, il jeta un grand soupir, et dit: O noble et puissant Empereur! en l'honneur de Dieu, je te prie merci; pardonne-moi; il est vrai qu'Olivier m'a conquis, et lui ai promis que je me ferais chrétien. Je laisse tous mes dieux et n'en fais plus de cas, et me rends à Jésus, créateur, et demande à être baptisé. J'exalterai la sainte foi catholique; je rendrai le saint sépulcre et les reliques pour lesquelles vous prenez tant de peine; et je fais serment à Dieu en qui je crois, que je suis plus dolent de la perte d'Olivier que je ne le suis de mon corps navré mortellement; et s'il plaît à Dieu, nous le recouvrerons; parquoi faites que je sois chrétien, car autrement il vous serait reproché.

Quand ils le virent ainsi membré, ils lui firent faire des habits convenables à sa taille; car quand il fut désarmé, il leur parut l'un des plus beaux hommes que jamais fût vu. Et quand il fut dévêtu ses plaies saignèrent, et il tomba pâmé; mais Roland le retint. Incontinent les fons fu Charlemag.

rent apprêtés; puis on manda l'Archevêque Turpin et le duc Naimés, qui étaient joyeux de ce que ce Payen devait se faire chrétien. Après que le baptême fut apprêté, les parrain et marraine lui mirent un autre nom, et le nommèrent Florent, mais tant qu'il vécut, se nomma Fierabras; et là fut mis en son lit honorablement, et à la fin de ses jours fut saint, fit plusieurs miracles, et s'appela saint Florent.

Le Roi Charles le fit visiter par ses médecins, et visitèrent ses plaies, parquoi ils furent assurés de le guérir en peu de tems. En faisant la visitation de l'Empereur qui était présent, il dit à Fierabras, Si devant toi on voyait Olivier et les autres prisonniers, nous serions bien contents; car Charles était bien marri de la perte de ses barons.

CHAPITRE XXX.

Comme Olivier et ses compagnons furent présentés à l'amiral Baland.

Après que les Sarrasins eurent les barons de France prisonniers, ils coururent jusqu'à ce qu'ils furent en une cité, nommée Aigremoire, et à l'entrée de ladite cité sonnèrent trompettes. Quand l'amiral les vit venir, il s'en vint droit à eux, se mit près de Brulant, et lui dit: Mon ami, contez-moi des nouvelles, comment vont vos affaires? N'avez-vous point pris cet Empereur Charlemagne, qui se fait tant redouter? et les douze pairs de France sont-ils défaits? Oh! Sire amiral, dit Brulant, les nouvelles que je vous apporte sont moindres que vous ne dites, car nous avons été tué par le roi et sa puissance. Votre fils a été vaincu par un de ses barons; et s'est fait chrétien. Il a été

vaincu en loyale bataille, sans trahison. Quand l'amiral l'entendit, il tomba pâmé de la grande douleur qu'il eut de son fils; et quand il fut revenu à lui, il cria à haute voix: Malheureux que je suis, que dois-je devenir? Fierabras, mon cher fils, où êtes-vous allé, et comment s'êtes-vous pris? La mauvaise nouvelle qu'on me rapporte de vous est de vous être fait chrétien, dont je serai dolent toute ma vie. J'aimerais mieux que vous eussiez été démembré et mis à mort: alors il retomba à terre en s'écriant: Brulant de Mommiere, qu'est devenu Corsuble, mon neveu, Bruchard, Targie de Parmélie, et mon fils Fierabras, conducteur de tout? S'il est vrai qu'il soit perdu, je ferai sauter la cervelle à Mahomet, le Dieu qui m'a promis tant de biens, et à qui je m'étais rendu. Ce disant, comme tout enragé, se tourmenta grièvement sur la terre. Et quand l'amiral fut un peu refroidi de son mal, il demanda qui était le chevalier qui avait vaincu Fierabras. Brulant répondit: Sire amiral, votre fils a été conquis par ce damoiseau, en lui montrant Olivier qui était bien membru et formé, lequel eut entre les autres les yeux bandés. Or tût, dit l'amiral, dépêchez-vous de me l'amener; jamais je ne boirai ni ne mangerai qu'il ne soit démembré. Quand les Français entendirent qu'on voulait faire mourir Olivier, qui était tout leur confort, ils se prirent à pleurer. Olivier, qui les entendit, les reconforta en disant en sa langue, que les Sarrasins ne comprenaient point: Mes frères, vous savez notre nécessité; si l'amiral Baland sait que nous sommes des Pais de France, notre vie est terminée, car il ne prendrait aucune pitié de nous; c'est pourquoi je vous prie de dire tout comme moi. Après que l'amiral lui eut commandé de venir devant

lui, les Payens le désarmèrent et lui débârent les mains et débârent les yeux, dont il était moult-grevé et dangereusement navré. L'Amiral d'un ton furieux lui dit: François, garde-toi de ne me pas dire la vérité. Comment te nommes-tu? ne me le cèle pas, j'aime que l'on soit véridique. Olivier lui dit: Sire, je me nomme Engines, fils d'un pauvre vassal d'un bas lignage; je partis une fois de la cour de Lorraine et vins à la cour de Charlemagne, lequel me donna armes; et après que je fus adoublé, et aussi mes compagnons que vous voyez devant vous qui sont pauvres chevaliers aventuriers, avons pris peine à bien servir notre Roi, afin que par notre service nous puissions être avancés. O Mahomet, dit l'amiral, or suis-je bien trompé, car je croyais avoir cinq des plus vaillans chevaliers du Royaume de France par le moyen de mes barons. Il appela Barsabas son chambellan, et lui dit: Prenez-moi ces Français, faites-les-moi dépouiller, et les attachez à ce pilier très-fortement, et puis faites-moi apporter ces dards de fer bien échauffés, et rangez ces Français pour les faire tirer à mon plaisir. Alors Brulant se leva, et dit: Sire Amiral, je vous prie que pour le présent vous ne leur fassiez point de mal, car ce ne serait pas bien fait. Vous voyez qu'il est trop tard pour faire justice, et en pourriez bien être blâmé, vu que votre Seigneurie et vos barons ne sont point ici présens; parquoi je vous prie que vous tardiez jusqu'à demain, ce qui sera beaucoup mieux; d'ailleurs je sais qu'ils ont mérité la mort; d'autre part si Charles nous voulait rendre Monseigneur. Pour l'amour de vous, dit l'Amiral, j'en suis content. Il manda Brutamont, qui était garde de la prison, et lui ordonna de mettre les Français en lieu de sûreté jus-



L'amiral apprend la mort de son fils et tombe pâmé, page 35.

qu'au lendemain, pour en faire à sa propre volonté.

CHAPITRE XXXI.

De la prison où les Français furent visités par la belle Florippes, fille de l'Amiral, et de sa grande beauté.

MAIS après que l'Amiral eut dit que les Français fussent mis en prison, Brutamont, le chartier, vint descendre Olivier et tous ses compagnons en une prison qui était si étroite, qu'on n'y voyait clarté, en laquelle étaient serpens, crapauds et autres bêtes venimeuses; et il y passait un ruisseau d'eau de la mer, qui avait son entrée sans conduit, parquoi elle ne pouvait y entrer que lorsque la marée montait; et avant que le maître de la prison s'en allât, il leur banda les yeux, et ferma les pertuis de dessus eux, et puis l'eau vint si fort, que les Français en eurent jusqu'aux épaules, dont les plaies d'Olivier commencèrent à s'ouvrir; et comme l'eau était salée, la douleur lui fut très-sensible; il eut en cette occasion grand besoin de médecins pour panser ses plaies qui s'étaient ouvertes; car quand il se sentit baigné en cette eau, il tomba tout pâle, et fut mort à cette heure, si ce n'eût été Girard de Montdidier qui le soutint; mais vous ne pourriez croire comment ils ne furent pas noyés, voyant que l'eau croissait toujours de plus en plus. Vous devez savoir qu'en cette prison il y avait deux piliers de quinze pieds, sur lesquels ils montèrent Olivier à grande force; et quand il fut assis, de grandes angoisses commença à dire: O Regnier! mon père, vous ne connaissez pas sans doute ma situation; hélas! jamais vous ne me verrez. Girard dit à Olivier: Ne vous dé-

conforte plus, car à tel chevalier ne convient de se plaindre: plutôt nous réjouir en Dieu, à qui il plaît maintenant que nous soyons en cet état; mais je promets à Dieu que si nous avions chacun notre épée, qu'avant que nul de nous fût descendu d'ici par Sarrasins, j'y en mettrais plus de trois cents. Les Français, comme nous venons de dire, étaient sur les piliers de marbre. Florippes, fille de l'Amiral, et sœur de Fierabras, les écoutait, et eut grande compassion des plaintes que faisait Olivier. Cette fille était jeune et bien faite, blanche comme un lys, ses cheveux reluisans comme or fin, la face terminée un peu en longueur, les yeux rians, clairs et étincelans comme deux étoiles; elle était habillée d'une robe de pourpre qui était merveilleusement riche, et peinte d'étoiles de fin or, laquelle avait telle vertu, que celle qu'elle avait ne pouvait être empoisonnée d'herbe ni de venin. Florippes était si belle avec ses habillemens, que si une personne eût jeûné trois ou quatre jours, la voyant, était rassasiée, elle portait un manteau qui avait été fait en l'île de Colcos, où Jason prit la toison d'or, comme on a trouvé par écrit en la destruction de Troie, lequel manteau était fait d'une face, et avait si grande odeur, que c'était merveille. Parquoi, de la beauté de cette demoiselle, chacun en était bien ravi. Elle avait, comme j'ai dit ci-devant, ouï parler les Français en prison, et spécialement Olivier, duquel elle eut grande pitié. Elle sortit de sa chambre avec douze pucelles, ses sujettes, et entra dans la ville commune, où étaient les Payens fort désolés de Fierabras qui étaient pris, et avec plusieurs autres grands Seigneurs; alors elle fit un grand cri et soupira de douleur, ce qui renouvela le deuil. Et quand elle eut cessé de pleurer,

elle demanda à Brutamont, qui sont ceux que j'ai ouï parler en la prison, qui se plaignent si fort? Madame, dit le geolier, ce sont des Français, gens de Charles, Roi de France, lesquels jamais ne cessèrent de détruire notre loi, mettre à mort nos gens, vitupérer notre croyance et amochiller nos Dieux; ce sont eux qui ont aidé à tuer Fierabras, votre frère, entre lesquels il y en a un de grande valeur, qui est un des hommes le mieux fait qu'on ait jamais vu. Il est si puissant, qu'il a vraiment lui seul et loyalement conquis Fierabras. Florippes eut incontinent envie de le voir, et dit à Brutamont: Je veux leur parler, viens-moi ouvrir la prison; je suis curieuse de les voir. Madame, vous me pardonnerez, il ne se peut faire pour la malpropreté du lieu; d'autre part, votre père m'a défendu de ne les laisser parler à personne. Je me souviens que très-souvent on peut être trahi par les femmes. Quand Florippes l'entendit, elle lui dit d'un ton de colère: O mauvais glouton! me dois-tu faire ce refus? je te promets que je l'en ferai payer; et incontinent manda son chambellan, lequel lui donna un bâton, et fit ouvrir la prison; Brutamont voulut s'y opposer, ce que voyant elle lui donna un si grand coup au visage, qu'elle lui fit sortir les deux yeux de la tête, et après elle le fit mourir, puis le jeta dans la prison sans qu'aucun Payen ne le vit, dont les Français qui étaient dedans, furent fort étonnés quand ils l'oyèrent tomber. Puis après, Florippes fit allumer une grande torche de cire, et se fit ouvrir la porte, et mit devant elle la lumière pour voir les prisonniers; et étant auprès d'un pilier, elle s'écria: O Seigneurs! répondez-moi, qui êtes-vous et comment vous nommez-vous? ne me le

céléz pas. Olivier lui dit: Madame, nous sommes de France, appartenons à Charlemagne, et avons été amenés à l'Amiral, qui nous a fait mettre en ce lieu; il vaudrait beaucoup mieux qu'il nous eût fait mourir que de nous tenir en cette affreuse prison. Florippes, nonobstant qu'elle ne fût pas chrétienne, avait le cœur très-noble, et leur dit: Je vous promets que je vous mettrai dehors sûrement, pourvu que vous me promettiez et juriez de faire ce que je vous dirai. Madame, dit Olivier, je vous assure que vous nous trouverez tout à l'effet comme à la parole; et soyez sûre que jamais nous ne vous ferons défaut tant que nous serons vivans, pourvu toutefois que nous soyons fournis d'armes; je ferai telle tuerie des Sarrasins, qu'il en sera long-temps parlé. Vassal, lui dit Florippes, vous pourriez bien trop vous vanter; encore êtes-vous téans, bien loin d'être dehors, et vous menacez ceux qui sont en liberté; il vaudrait bien mieux se taire que de parler. Girard de Montdidier dit à la Dame: Mademoiselle, je vous dirai un mot, celui qui est en captivité chante volontiers pour oublier son mal. La noble Florippes regarda Girard le gracieux, qui avait excusé Olivier de ce qu'il parlait trop hardiment; mais ce ne fut pas grande merveille, car de joie qu'Olivier eut quand elle lui dit qu'il serait mis en liberté, il pensa être hors de sa volonté. Alors Florippes dit à Girard: En vérité, Sire, vous savez bien louer et excuser votre compagnon.

CHAPITRE XXXII.

Comme les Français furent élargis par le moyen de la belle Florippes, et de la beauté de sa demeure.

ET quand Florippes eut parlé à son

plaisir aux barons, elle appela son chambellan, et lui fit apporter des cordes et un bâton lié à travers, qu'ils descendirent; et quand les Français l'aperçurent, ils montèrent dessus. Olivier y monta le premier, et lors la Dame et son chambellan le tirèrent dehors; puis ils montèrent légèrement les autres, et les menèrent par une vieille porte secrète, en la chambre de Florippes, dont l'entrée était ouverte; et au-dessus de la porte étaient représentés avec art les cieus, les étoiles, le soleil, la lune, les saisons d'été et d'hiver, bois, montagnes, oiseaux, et autres amiraux de toutes espèces: et, selon l'histoire, ce fut le fils de Mathu-Salem qui l'avait fait faire. Il avait sur un rocher, environné de la mer, un prétoir fort beau, où jamais fleurs ni fruits ne manquaient. Et là, de toutes maladies (excepté celle de la mort) on trouvait guérison. Au même endroit croit la main de gloire. C'était dans cette galerie où étaient Florippes, ses Dames, et plusieurs autres pucelles, et la maîtresse qui se nommait Maragon, laquelle dit à Florippes: Je crois connaître ces Français; car ce bel écuyer que vous voyez, c'est Olivier, fils du duc Regnier de Gênes, et frère d'une demoiselle parfaitement belle; c'est lui qui a vaincu votre frère Fierabras; et celui-ci est Girard de Montdidier; cet autre est Guillaume d'Estoc; et ce camus, qui est par delà, est Geoffroy l'Angevin; mais je veux que Mahomet me punisse si je bois ou mange avant que j'en aye averti votre père, Monseigneur l'Amiral. A ces mots, tous les sens de Florippes lui frémirent, et retint un peu sa colère; mais feignant de lui dire un mot en secret, elle l'appela près d'une fenêtre, puis elle lui donna un si grand coup, qu'elle la mit à terre; elle manda son valet, qui aussitôt vint à elle

et la jetèrent en la mer; puis Florippes dit: Or allez vieille dépitense, vous avez votre récompense. Je suis bien assurée maintenant que vous ne trahirez jamais les Français. Les barons eurent une grande joie de ceci. Aussitôt Florippes vint aux Français, et les baisa doucement: alors elle aperçut Olivier qui était tout ensanglanté, elle vit bien qu'il était blessé, et lui dit: Sire Olivier, ne vous doutez, car je vous rendrai bientôt en bonne santé, elle s'en vint à la main de gloire, et en prit un peu; et quand Olivier en eut usé, il fut parfaitement guéri. Les barons étant en cette chambre, ils furent assis à table et bien pourvus de vivres et de viandes délicieuses, dont ils avaient grand besoin, à cause de la faim qu'ils avaient endurée; et au départir, chacun fut couvert d'un manteau de pailles d'or et bien brodé; puis Florippes leur dit: Seigneurs, vous savez comme je vous ai mis hors de prison, vous êtes ici en sûreté; mais si d'aventure quelqu'un nous avait ouï, nous serions tous mal venus; et ne suis en autre doute, Olivier est ici présent, qui a vaincu mon frère Fierabras, auquel naturellement je devais faire opprobre et répréhension. Je vous connais bien, n'en soyez point émus; vous savez que vous m'avez promis que mon secret serait bien scellé entre vous tous. Ils promirent tous de faire sa volonté. Et après Florippes leur dit: Seigneurs, je vous dirai qu'il y a un noble chevalier en France, que j'ai long-tems aimé; il se nomme Guy de Bourgogne, qui est le plus beau chevalier qu'on puisse voir, et est parent du Roi Charlemagne et de Roland le puissant. Une fois que j'étais à Rome, je le vis, et dès cette heure je lui donnai mon cœur. Quand mon père alla détruire ladite cité de Rome, Lucifard de Branda, qui était redouté de

tous les Payens, fut mis à terre par ledit Guy de Bourgogne, ce qui me plut beaucoup: je pris tant de plaisir à sa vaillance, que depuis ce jour je l'ai toujours dans mon cœur; et si je ne l'ai pas pour mari, jamais je ne me marierai; et, pour l'amour de lui, je veux me faire baptiser, et croire au Dieu des chrétiens. A ces paroles les Français furent fort joyeux, et rendirent grâces à Dieu de la volonté de cette pucelle; et Girard lui dit: Madame, je vous jure que si nous étions maintenant armés, et que nous fussions en la salle des Payens, nous en ferions une grande destruction; mais Florippes lui sage, et leur dit: Nobles Seigneurs, pensons à nos affaires; puisque vous êtes en sûreté, prenez un peu de repos. Vous voyez ici six pucelles de grande noblesse: que chacun de vous prenne la sienne pour mieux déduire le tems, et je vous regarderai, si c'est votre bon plaisir, car pour moi je n'ai que faire d'homme qui vive, que du très-noble chevalier Guy de Bourgogne, à qui j'ai donné mon cœur.

Tout bien considéré, on voit en ce chapitre une grande entreprise, premièrement quand Florippes, qui était payenne, désira de parler aux Français; elle dépeint bien la volonté des femmes pour savoir des nouvelles en ce qui concerne l'œuvre; ce qu'elle fit contre les maîtres et gardes de la prison, et comme ils furent élargis: on approuva beaucoup cette action, car c'eût été grand dommage si ces barons fussent demeurés en prison; mais la foi des personnes fait un grand allègement de tourment; car les Saints du paradis l'ont obtenu, ainsi que plusieurs victoires, par leur foi, la miséricorde de Dieu leur est prochaine. La cause pour laquelle ils furent délivrés de prison était venue de loin; c'était de Rome,

pour Guy de Bourgogne qu'elle aimait; parquoi il est aisé de comprendre par quel moyen les chevaliers furent élargis.

CHAPITRE XXXIII.

Comme Charlemagne manda à l'Amiral Baland, et du refus que firent les sept Pairs de porter ses nouvelles.

LE bon duc de Gênes, père d'Olivier, qui ne pouvait dormir, boire, ni manger, pour la douleur qu'il avait de son fils, et quand il ne put plus l'endurer, il s'en vint au noble et puissant Roi Charlemagne, et lui dit: Très-cher Sire Empereur, par le Saint amour de Dieu, il vous plaise prendre pitié de moi; vous savez ma douleur; je dois perdre mon bon et loyal fils Olivier, pour lequel je suis ennuyé; que si je n'ai autres nouvelles certaines, je mourrai de chagrin devant deux jours, ou il me sera force de me mettre en chemin pour y aller. Quand Charlemagne l'entendit parler, il fut ému de compassion pour la mélancolie du duc Regnier, et parla à Roland, en lui disant: Beau neveu émendez-moi, demain matin il vous faut aller en Aigremore, dire à l'Amiral Baland qu'il vous rende la couronne de Jésus-Christ, et les autres reliques pour lesquelles j'ai pris tant de peines; vous lui demanderez aussi mes barons qu'il tient prisonniers; et s'il vous contredit, dites-lui que je le ferai traîner vilainement, puis après pendre par son cou. Quand il eut dit cela, Roland répondit: Sire et bel oncle, prenez pitié de moi, car je suis sûr que si j'y vais, jamais je ne reviendrai. Le duc Naimes, qui était là, dit: Sire Empereur, regardez ce que vous ellez faire; Roland est votre neveu; vous savez de quelle valeur il est;

s'il va où vous dites, jamais il ne reviendra. Charles répondit : Je vous jure, Sire Naïmes, que vous irez avec lui, et porterez mes lettres à l'Amiral. Ceci dit : Basin le Genevois vint devant l'Empereur, et dit : Comment, Sire, voulez-vous perdre vos chevaliers ? certes, s'ils y vont, jamais un seul ne reviendra. Charles jura les yeux de sa tête, que Basin irait avec les autres, et qu'ainsi ils seraient trois. Thierry, duc d'Ardenne, dit comme les autres ; parquoi il fut ordonné pour y aller. Oger le Danois dit de même, qu'on n'y devait point aller, et il fut condamné, ainsi que les autres, pour y aller. Richard de Normandie vint à l'empereur, et dit : Sire, je suis étonné que vous n'ayez pitié de vos chevaliers, de les vouloir ainsi faire mourir, car je sais bien qu'ils seront perdus s'ils y vont. Par le Dieu en qui je crois, dit Charles, vous irez avec les autres, et porterez mes lettres à Baland que je hais tant. Ensuite il regarda Guy de Bourgogne, et lui dit : Venez à moi, vous êtes mon parent, et je vous aime ; vous serez le septième pour faire mon message à l'Amiral d'Espagne, et lui direz qu'il se dispose pour se faire baptiser, et qu'il tienne de moi son royaume et ses villes ; aussi qu'il me rende les reliques dont je prends grande peine, et s'il vous contredit, dites-lui que je le ferai pendre et étrangler vilainement. Hélas ! dit Guy de Bourgogne, Empereur très-cher, je connais à cette fois que vous voulez me perdre ; si j'y vais jamais je n'en reviendrai, j'en suis sûr ; et sur ce, la nuit survint et ils furent souper. Le matin au lever du soleil, les sept barons nommés, vinrent devant Charles, et Naïmes de Bavière lui dit : Noble Empereur, nous sommes ici pour obéir à votre commandement ; nous vous prions de nous donner

congé pour partir ; s'il y a quelques personnes ici présentes qui nous aient méfait, nous leur pardonnons, de même si nous avons offensé Dieu et quelqu'un, qu'il nous soit pardonné. A ces paroles les Français, qui étaient présents, commencèrent à pleurer de pitié, et Charles dit aux barons : Mes Princes et très-chers bien-aimés de Dieu, je vous recommande aux mérites de la sainte passion, et qu'il vous conduise en votre voyage ; puis se mirent en chemin.

CHAPITRE XXXIV.

Comme l'Amiral transmet 15 Rois Sarrasins à Charles pour r'avoir Fierabras, lesquels furent rencontrés des 7 Pairs, et mis à mort.

ALors l'Amiral Baland était en Aigremore fort dolent, et avait mandé quinze Rois Sarrasins pour avoir conseil, lesquels quand ils furent venus, Maradas, le plus fier des quinze, parla le premier, et dit à Baland : Sire Amiral, pourquoi sommes-nous mandés par toi ? Alors Baland leur répondit : Seigneurs, je vous dirai la vérité : Charles de France me requiert de grandes folies ; il veut que je lui sois sujet et que je tiennne mes terres et pays de lui ; mais je ne ferai pas ceci, car pour son meilleur qu'il prenne plaisir à dormir et reposer, ou à aller visiter les églises, et manger ce qu'il peut avoir. Toutefois je suis d'avis qu'alliez à lui en Normandie ou en son logis, et lui direz que je lui mande qu'il croie en Mahomet, notre Dieu, sans délai, et il sera sage ; de plus, qu'il me rende mon fils Fierabras, pour lequel je suis chagrin, en outre, je veux qu'il tiennne de moi la France et toute la région ; et s'il ne fait ma volonté, je l'irai visiter

avec cent mille hommes armés. Si d'aventure vous rencontriez en votre chemin quelques chrétiens, coupez-leur la tête. Quand l'Amiral eut ce dit, Maradas répondit : Sire Amiral, je connais que vous nous voulez faire mourir, car les Français sont fiers et vaillans ; si nous faisons ce que vous avez proposé, ce sera cause de notre fin. Il reprit : ne croyez pas que je dise ceci pour n'y pas aller, car j'ai tel courage, que si d'aventure je me mêle parmi ces chrétiens, j'en mettrai dix à mort avant que je sois fatigué ; et si je ne fais pas ce que j'ai dit, je veux qu'on me fasse couper la tête. Ses compagnons dirent que chacun d'eux en ferait autant que lui ; parquoi, sans plus tarder, ils montèrent à cheval, armés de grosses lances, et se mirent en chemin ; ils ne s'arrêtèrent qu'au pont de Mantrible, et le passèrent le plutôt qu'ils purent. Les Français, cidevant dit, apperçurent les Sarrasins venir à eux ; ils se dirent : les voyez-vous venir à grande puissance ? voyons ce que nous ferons. Roland dit : Seigneurs, ne vous épouvantez pas ; regardez, ils ne sont ni vingt ni trente ; allons droit à eux ; tous furent du même avis, et piquèrent droit aux payens. Alors Maradas, qui était fier, puissant et bien armé, porta la parole aux Français, disant : Vous êtes tous maudits chrétiens. Le duc Naïmes répondit : Vassal, qui que tu sois, tu parles bien vilainement ; sache que nous sommes gens de Charlemagne, et que nous allons de sa part faire un message à Baland l'Amiral. Maradas lui dit : Vous êtes en danger. Voulez-vous vous défendre ou faire autrement ? Naïmes répondit : Nous voulons nous défendre à l'aide de Jésus, notre créateur. Maradas lui demanda, lequel de vous oserait joindre contre moi ? Je suis tout prêt, dit Naï-

mes. Maradas lui dit : Tu es bien présomptueux, car s'il y en avait dix comme toi, de mon épée je les voudrais confondre sans beaucoup me fatiguer, et porter leurs têtes à l'Amiral. Envoie-moi pour joindre quelqu'habile chevalier, car tu es trop chétif pour te prendre à moi. Puis il dit à ses compagnons : Attendez-moi, et que personne ne bouge, car seul je veux les conquérir, puis les présenterai à Baland l'Amiral. Quand Roland l'eut écouté, il pensa parler le sens, et dit à Maradas : Tu as parlé comme un insensé ; car pense qu'avant vèpres tu sauras ce que nous savons faire ; garde-toi de moi, je te défie. En ce disant, il piqua son cheval des éperons ; ils se rencontrèrent si rudement, et à grande force d'épieux quarrés et aigus, que peu s'en fallut, qu'ils ne tombassent tous deux morts. De ce coup furent ferrus si àprement, que leurs héraumes et hauberts furent cassés. Roland, tout furieux, tira durandal, et en frappa Maradas sur son héraume avec tant de force, qu'il le divisa, puis intrépidement lui porta un coup sur la tête nue et la lui fendit jusqu'au dessous de la cervelle, et tomba mort. Quand les autres virent le Roi Maradas mort, et que Roland voulait emporter sa tête, ils se regardèrent l'un l'autre comme tous perdus ; ils conclurent de se venger des Français, et coururent sur Roland pour le mettre à mort ; mais il se défendit trop vaillamment. Et sur ce l'une des parties vint sur l'autre, et se tinrent ferme en bataille, et particulièrement les Français qui tuèrent tous les Rois Payens, excepté un qui se sauva quand il vit les autres morts. Il s'en vint dénoncer à l'Amiral comme ils avaient été détruits par les Français. Quand l'Amiral le vit venir seul, il lui dit : Sire, vous êtes bien ha-

tif de retourner. Dites-moi donc ce que vous avez fait. Lors il lui dit : Sire Amiral, par Mahomet, il va très-mal ; car outre le pont de Mantrible, nous avons trouvé sept gloutons qui sont enragés, et se disent hommes de Charles, qui viennent de sa part vous faire un message, puis sont courus sur nous, et ont tous mis à mort, sinon moi qui suis échappé à grande peine pour vous le venir annoncer. Quand l'Amiral l'entendit, peu s'en fallut qu'il ne mourût ; mais il fut bien dolent pour la mère de ces Rois.

CHAPITRE XXXV.

Du merveilleux pont de Mantrible, du tribut qu'il fallait donner pour y passer, et comme, par de belles paroles, les Français passèrent outre

ET quand les Français, comme j'ai dit, eurent mis les Sarrasins à mort, ils furent très-fatigués, puis furent se reposer dans un pré près de là. Peu après, Naimès dit : barons, je conseille que nous retournions au Roi Charles, et lui dirons ce qu'avons fait ; je crois qu'il sera bien content. Alors Roland répondit : Comment, Sire Naimès, vous parlez de retourner ; n'en parlez plus, car tant qu'il plaira à Dieu que je tiens Durandal en main, je ne retournerai que je n'aie parlé à Baland, quoi qu'il en soit, nous ferons chose dont chacun parlera, nous prendrons chacun une de ces têtes et les présenterons à l'Amiral. Naimès lui répondit : Sire Roland, il me semble que vous soyez hors du sens, car si ceci se faisait nous serions tous tués. Thierry et les autres furent de l'opinion de Roland, et prirent chacun une tête et se mirent en chemin. Le duc Naimès fut le premier qui aperçut le pont de Mantri-

ble, dont vous ouïrez merveilles ; il dit à ses compagnons : Seigneurs, entendez, delà le pont est Aigremoire, où nous devons trouver l'Amiral. Oger, dit-il, nous faut passer ce pont qui est fort dangereux ; il y a plusieurs arches de marbre fort spacieuses qui sont fondées à plomb et ciment ; sur ledit pont sont grosses tours et beaux piliers richement ornés, et les murs sont de grande force, car au plus bas on y peut mettre dix toises de largeur du pont ; il est aisé de le comprendre, car vingt personnes peuvent aller bras à bras ; et pour lever et abaisser ce pont sont dix grosses chaînes de fer, et au haut il y a un aigle d'or si reluisant, qu'il semble que ce soit un feu allumé, on le voit d'une lieue ; la rivière qui passe dessous se nomme Flagot, et a plus de quinze pieds de profondeur ; elle est si rapide, qu'il semble que ce soit un trait d'arc qui passe, tellement qu'il n'est pas possible à un navire d'y voguer ; de plus, le passage de ce pont est gardé par un géant, nommé Galafre, homme terrible, tenant une hache d'acier pour consommer celui qui lera outre sa volonté, et aussi est de nécessité que, qui voudra parler à l'Amiral, convient passer à lui. Seigneur, dit Roland, ne doutez rien de passer le pont, car je vous jure tant qu'il plaira à Dieu me conserver la vie, et que je pourrai tenir durandal en main, je ne priserai Payen la valeur d'un denier, quel qu'il soit, et, par le Dieu qui fut mis en croix, je frapperai le portier s'il se met devant moi, quoi qu'il en arrive. Le duc Naimès le reprit, et dit : Sire Roland, vous ne parlez pas sagement ; il n'est pas bon de donner un coup pour en avoir plusieurs de l'Amiral, et il convient passer par lui ; mais laissez-moi faire, car au plaisir de Dieu, je dirai tant de mensonges, que nous passerons outre sans

anger. Quand les Français furent sur le pont, le portier vint au-devant d'eux avec cent gardes bien armés. Le duc Naimès se présenta le premier, comme le plus âgé des autres, ayant ses cheveux mêlés. Le portier passa outre, et prit Naimès par la main, lui disant : répondez-moi. Où voulez-vous aller ? Naimès répondit : Je vous dirai la vérité ; nous sommes au noble empereur Charlemagne, et allons à Aigremoire faire un message à l'Amiral Baland : mais il a certainement bien purgé son pays de canailles ; car dernièrement nous rencontrâmes quinze brigands qui nous voulaient ôter nos chevaux et la vie. Toutefois nous les avons si bien accueillis, qu'en voici les têtes, et les lui montra. Quand le portier ouït et vit ce, il faillit perdre le sens, et dit au duc Naimès : Vassal, écoutez-moi ; c'est qu'il vous faut payer le passage du pont devant toutes choses. Le duc Naimès lui dit : Demandez ce qu'il vous faut, et nous vous contenterons. Par Mahomet, dit le portier, ce n'est pas de choses qu'il faut. Premièrement, trente couples de chiens, avec cent pucelles, puis cent faucons mues, après il faut cent palfrois en bon point, et pour chaque pied de cheval un marc d'or, ensuite quatre sommiers chargés d'or et d'argent ; par ainsi voilà ce qu'il vous faut, ou autrement vous convient laisser vos têtes. Le duc Naimès ne fut point étonné, nonobstant qu'il voyait bien qu'il ne lui était pas possible de payer ce tribut, néanmoins il dit au portier : Sire, avant qu'il soit midi, vous serez satisfait ; car après nous vient un équipage de plus de cent mille, tant en pucelles que harnois, faucons, chiens, hauberts, héaumes et bons écus ; il y a quantité d'autres richesses ; vous prendrez ce qu'il vous plaira. Alors le portier pensait qu'il

dit vérité, et les laissa. Roland, qui l'avait ouï, ne put se tenir de rire, et dit : En vérité, Naimès, vous avez bien pensé, par vos supercheries nous avons passé ce pont, et Roland allait derrière les autres ; lorsqu'ils furent un peu avant sur le pont, il rencontra un Turc ; en le voyant il dit en soi-même : Ah ! Dieu du paradis, aide-moi à faire choses que tu sois honoré à l'avenir. Et sans dire mot, descend de son cheval, prend ce Turc et le jette en la rivière. Le duc Naimès regarda derrière lui, et vit tomber ce Turc en l'eau, dont il fut très-courroucé, et dit : Sire Dieu, je crois que Roland a perdu l'esprit, car il n'a point de patience ; et si Dieu ne nous aide, il nous fera mourir, car il est si fier de courage, qu'il ne regarde ni le tems ni le lieu pour gouverner ; mais il pourrait bien s'y trouver trompé.

CHAPITRE XXXVI.

Comme les barons de France vinrent faire leur message à l'Amiral Baland.

OR quand les Barons, dessus nommés, eurent passé le pont et qu'ils furent près d'Aigremoire, où Baland se tenait, ils entrèrent en la ville en belle ordonnance ; ils virent par les rues des faucons et autres oiseaux de proie. Ils rencontrèrent un Sarrasin à qui ils demandèrent où se tenait le grand amiral Baland, et il leur montra qu'il était assis à l'ombre dessous un arbre. Quand ils furent tous à terre, le noble duc Naimès dit : Messeigneurs, je porterai la lettre et parlerai le premier. Roland se présenta, et dit qu'il voulait porter la première parole : le duc Naimès lui dit : Taisez-vous, vous êtes à demi forcé et sans tempérance. Si Dieu ne

nous fait la grâce, vous serez cause de notre mort; et sur ces propos ils entrèrent devant l'Amiral sans faire aucune révérence, et le duc Naïmes commença à parler, et voici comment: Le créateur de tout le monde à qui l'on doit fermée créance, honneur, salut et révérence; et que Dieu garde le noble et puissant Empereur Charlemagne, Roland, Oger et tous les autres pairs de France; et que la croix confonde l'amiral depuis le chef jusques aux pieds. Devant hier, delà le pont de Mantrible, nous trouvâmes quinze gloutons Sarrasins, lesquels voulaient nous ôter nos chapeaux et nous tuer. mais Dieu merci, nous emportons les têtes, et jamais ne retournerons. Quand Baland entendit ce langage, à peu qu'il n'enrageât. Dans ce moment vint le Roi qui échappa et duquel j'ai parlé, qui dit à l'Amiral: Très-cher Sire, pensez de vous venger; voilà ces gloutons desquels je vous ai parlé, qui ont fait mourir les Rois vos amis. L'Amiral dit: Laissez les têtes pour le présent; puis dit à Naïmes qu'il fit son message. Le duc Naïmes lui répondit que volontiers le ferait, et commença ainsi. Le noble Roi de France, tant redouté, te mande par nous que tu lui rendes la couronne dont notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ fut couronné, puis ces chevaliers que tu tiens prisonniers seulement; et si tu ne le fais, Charlemagne te fera pendre par ton cou à un gibet, et étrangler sans miséricorde. Premièrement t'em mènera en liasse, comme on fait à un vieux mâtin enchaîné, et ne trouvera boue ni fange qui ne te terrasse dedans. Lors l'Amiral, rempli d'une intention beaucoup outragense, dit au duc Naïmes: Vous m'avez grandement outragé, néanmoins je vous ai ouï parler volontiers: allez vous asseoir auprès de ce paillard;

tu as parlé pour les autres que je ne veux pas écouter. Mais que Mahomet, en qui je suis totalement dévoué, te maudisse, et me punisse, si jamais je mange ni bois que premièrement je ne vous fasse voler la tête de dessus les épaules. Le duc Naïmes lui dit: s'il plaît à Dieu le créateur, et à sa Mère, vous avez mal songé. Après parla Richard de Normandie, et dit: Entends-moi l'Amiral; Charles, le Roi à la barbe fleurie, te mande par moi que tu me transmettes les reliques que tu as en ta possession, et rendes les nobles barons et chevaliers que tu tiens sans raison prisonniers; et si tu ne fais comme je t'ai dit, Charles te fera pendre et étrangler par ton cou à un gibet, et n'aura merci de toi. Lors l'Amiral le crut bien connaître, et il lui dit de cette sorte: Mahomet, mon Dieu en qui je crois, te maudisse; tu ressembles bien à Richard de Normandie, qui m'a tué mon oncle Corsuble. Or, plutôt à Mahomet, à qui je promets que jamais ne mangerai, que tu ne sois mort, va t'asseoir avec ton compagnon jusqu'à ce que j'aie ouï les autres qui n'ont point encore parlé. Aussitôt Basin le Genevois se leva et dit: Baland l'Amiral, Charles, le noble Roi, et des humains le plus redouté, te mande que tu lui rendes les reliques desquelles on t'a parlé ci-devant, ou autrement il te fera pendre et étrangler comme un larron prouvé. Quand il eut dit cela il s'en alla asseoir avec les autres. Puis se leva Thierry, duc d'Ardenne, qui feignit chère et belle manière. L'Amiral lui voyant le regard si hideux, en fut étonné, et croyait que ce fut un diable. Lors Thierry dit: Ecoute-moi, Amiral, Charles, le noble Empereur de grand renom, te mande que tu lui renvoies ses barons francs et quittes, lesquels tu possèdes; et en cas de refus, il te fera

démembrer et pendre par le cou. L'Amiral répondit: Vassal, je te prie de me dire la vérité. Quel homme est-ce que Charlemagne, et quelles sont ses mœurs? Alors Thierry dit: Je te déclare, Amiral, que Charles est sage, courtois et débonnaire, et sois sûr que s'il était ici à son exercice, il te donnerait sur le visage; d'autre part, de tes dieux ne tient compte non plus que d'un chien mort ou d'une pomme pourrie. Il dit à Thierry: Mon ami, par la foi que tu dois à ta vie, dis-moi la vérité. Si j'étais à ta volonté et sujétion, comme tu es en la mienne, que ferais-tu? ne me le cèle pas. Par ma foi, dit Thierry, je ne mentirai point, je te ferais pendre par ton cou et étrangler avant qu'il fût nuit. Vassal, dit l'Amiral, tu as mal parlé; car, par Mahomet mon Dieu, je te traiterai comme tu m'aurais traité: va t'asseoir avec tes compagnons. Puis Oger le Danois vint devant l'Amiral, et lui dit: Amiral, voici ce que Charlemagne exige de toi; que tu lui rendes les reliques que tu as emportées; et, si tu ne le fais, il te fera couper par morceaux. Lors l'Amiral le fit asseoir avec les autres. Après vint Roland le courageux devant l'amiral, qui, sans le saluer, lui dit: Malheureux Sarrasin, attention à moi. Charles, le noble et redouté Roi et Empereur, te mande par moi que tu croyes en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en la Vierge sa mère, que tu te fasses baptiser, que tu rendes les reliques dont tu es indigne de la possession, et que les barons que tu tiens prisonniers, lui soient rendus sains et en bon état; et si tu vas au contraire, Charles te fera écorcher tout vif. L'Amiral lui dit: Vous avez blessé mon amour-propre; mais je jure par mes Dieux Mahomet et Tervagan, que je ne me conche-rai point que vous ne soyez pendus et

étranglés. Alors Roland répondit: Payen, si tu attendais jusques-là pour te reposer, tu anrais grand sommeil. Alors vint Guy de Bourgogne devant l'Amiral, et lui dit: Charles, le noble et invincible Empereur, te mande de lui obéir, et que tu lui restitues les reliques et les barons; crois-moi, fais-le et tu seras sage: commence par croire en Jésus-Christ, Dieu de toute éternité; et si tu veux suivre mon conseil, tu obtiendras ses bonnes grâces; voici comment: ôte ta robe et tes souliers, et porte une selle de cheval sur ton corps, et en cet état présente-toi humblement devant Charles, et lui crie merci, et demande pardon à Dieu tout-puissant de tes erreurs; si tu ne fais ainsi, il te fera mourir honteusement. Alors l'Amiral fut plus outré que devant; il demanda conseil à Brulant et à Sortibrant pour savoir ce qu'il ferait des messagers. Ils lui répondirent: Il faut les démembrer et mettre à mort, ensuite nous irons en Normandie; et si nous pouvons prendre Charles, nous le ferons mourir; puis prendrez possession du Royaume de France. Par Mahomet, dit Baland, c'est bien dit; or soit fait ainsi qu'avez décidé.

CHAPITRE XXXVII.

Comme, par le moyen de Florippes, les Français furent sauvés, et comme les reliques leur furent montrées par elle.

Lorsque Florippes eut entendu le débat ci-devant dit, elle entra dans la salle, et salua son père. Elle demanda, qui sont ces chevaliers ici assis à part? L'Amiral répondit: Ma fille, ils sont natifs de France; ils m'ont dit des paroles de grande importance, pleines de reproches

et de vilainies, m'ayant grandement offensé plus que je ne saurais vous dire; donnez-moi conseil de ce que je dois faire d'eux. La dame dit: Si j'étais en votre place, je leur ferais à tous couper la tête, et aussi leur ferais ôter les membres pour les faire brûler en un feu hors de la cité, car ils l'ont bien mérité. Ma fille, dit Baland, vous avez bien parlé, et ainsi sera fait; allez à la prison, et amenez les autres. Mon père, dit-elle, il est temps de dîner, car si vous vouliez faire justice avant, vous ne pourriez manger qu'il ne soit midi. Cette fille ne cherchait autre chose, sinon de témoigner à l'Amiral, son père, qu'elle pensait comme lui, pour mettre tous les prisonniers français ensemble; elle lui dit: Donnez-moi ces déloyaux Français, je les ferai bien garder, et après votre dîner vous en ferez justice, et seront vos gens assemblés. L'Amiral y consentit, et donna les prisonniers en garde à sa fille.

Toutefois Sortibran, qui connaissait la mutabilité des femmes et leur instance, dit à Baland: Sire amiral, ce n'est chose convenable que sur ce fait de vous fier à femme, à cause de leur mutabilité; vous en avez ouï dire beaucoup d'exemples, et comment plusieurs ont été trahis par elles. Florippes fut mal-contente des paroles de Sortibran, et dit: Malheureux que tu es, si je ne craignais d'être déshonorée de me prendre à toi, je te donnerais tel coup sur le visage, que je te ferais mâcher le sang. Après toutes ces paroles, dont l'Amiral fut mal-content, la Dame fit venir les Français en sa chambre; mais en y allant, le duc Naimés regarda attentivement la Dame, et dit: Hélas! Dieu du ciel, heureux celui qui aurait les bonnes grâces et l'amour d'une si rare beauté. Cela déplût à Roland, et dit à Naimés: Quels cents mille diables vous font parler

d'amour; ce n'est pas là l'heure de penser à telle chose. Le Duc Naimés dit: Sire Roland, ne vous en déplaise, car j'en suis amoureux. Et la dame leur dit qu'ils n'étaient pas là pour plaider leur cause l'un contre l'autre. Et aussitôt que les douze pairs furent entrés en la chambre, la Dame fit bien fermer les portes; puis Roland et Olivier se firent connaître, et s'embrassèrent tendrement les uns les autres. Roland dit à Olivier: Hélas! mon cher compagnon, comment vous va depuis que je ne vous ai vu? Très-bien, dit Olivier; ils s'informèrent de leurs faits depuis leur absence, ainsi que des autres Seigneurs, qui par le moyen de Florippes, se trouvèrent réunis. Vous pouvez penser ce qui se trouva entre ses pairs, car ils ne savaient rien de l'autre, jusqu'à ce que, comme je viens de dire, Florippes qui leur fut d'un grand secours, ainsi qu'à la chrétienté, puisque, par elle, et moyennant discrétion des capitaines de la foi chrétienne, ils travaillèrent à détruire les mécréans, qui étaient leurs ennemis mortels; mais cette grande science d'obéir à la volonté des femmes, quand, par effet, elle mit son attente à une chose que son cœur directement tira, et ne regarda point la fin de son intention, seulement qu'elle la puisse terminer; peu importait à Florippes, pourvu seulement qu'elle pût avoir nouvelles de Guy de Bourgogne, auquel elle avait donné son cœur, et était bien contente de se faire chrétienne pour l'amour de lui.

Florippes, voyant les barons ensemble, leur dit: Seigneurs, je veux que vous me promettiez foi et loyauté que vous m'aidez en ce que je vous dirai. Très-volontiers, répondit le duc Naimés; aussi vous nous assurez que nous sommes ici en sûreté. Elle leur promit, et eux pro-

testèrent fidélité. Ceci fait la dame vint au duc Naimés pour savoir qui il était, et lui demanda son nom. Le Duc Naimés lui dit: Madame, on m'appelle Naimés de Bavière, conseiller de l'Empereur. Hélas! dit la dame, pour vous votre Roi est bien dolent. Après elle vint à Richard, lui demanda son nom. Il lui dit: Madame, je suis Richard de Normandie. La dame dit: Mahomet te punisse; tu as mis à mort mon oncle Gersuble; mais en considération de tes compagnons, tu n'auras autre danger. Ensuite Florippes vint à Roland et lui demanda, quel est ton nom? Je suis, dit Roland, fils de Milon, et neveu de Charles, fils de sa propre sœur. A ces mots, la dame lui cria merci en se jettant à ses pieds, et Roland doucement la releva; puis elle dit: Vous qui m'avez promis, je vous dirai mon intention. Il est vrai que j'aime un chevalier de France sur tous ceux du monde, qui se nomme Guy de Bourgogne, duquel je désire bien savoir des nouvelles. Roland lui répondit: Cela est très-facile car entre vous et lui il n'y a pas quatre pieds de distance: mesurez-les, Seigneur, dit Florippes, que je le connaisse, car il fait tout mon plaisir.

Alors Roland dit: Sire Guy de Bourgogne, allez à la pucelle, et lui faites accueil. Guy de Bourgogne dit: A Dieu ne plaise que je prenne femme qu'elle ne me soit donnée par Charles. Quand elle l'entendit, le sang lui frémit, et jura son Dieu Mahomet, que s'il contredisait à la prendre, elle les ferait tous mourir. Roland exhorta Guy à faire comme elle voudrait; et sur cela il s'avança aux conditions suivantes. Elle dit: Le Dieu des chrétiens soit loué; car j'ai devant mes yeux le plus grand désir que jamais fut en mon cœur; pour lui je croirai en Jésus-Christ et me ferai baptiser; puis s'approcha de lui pour lui té-

moigner son amour; elle n'osa cependant le baiser sur la bouche, mais seulement aux joues et au menton, parce qu'elle était Payenne. Alors Florippes, joyeuse et par grand amour, s'en vint avec une petite boîte, qu'elle ouvrit devant tous les barons; elle étendit un beau drap de soie, et déploya les reliques dont j'ai parlé ci-devant; d'abord leur montra la couronne dont Jésus-Christ fut couronné à sa passion, et les clous avec lesquels il fut attaché à la croix; puis dit à Roland: Voilà le trésor que vous désirez tant. Quand les Français eurent respectueusement vu les saintes reliques, elles furent ployées et remises comme auparavant.

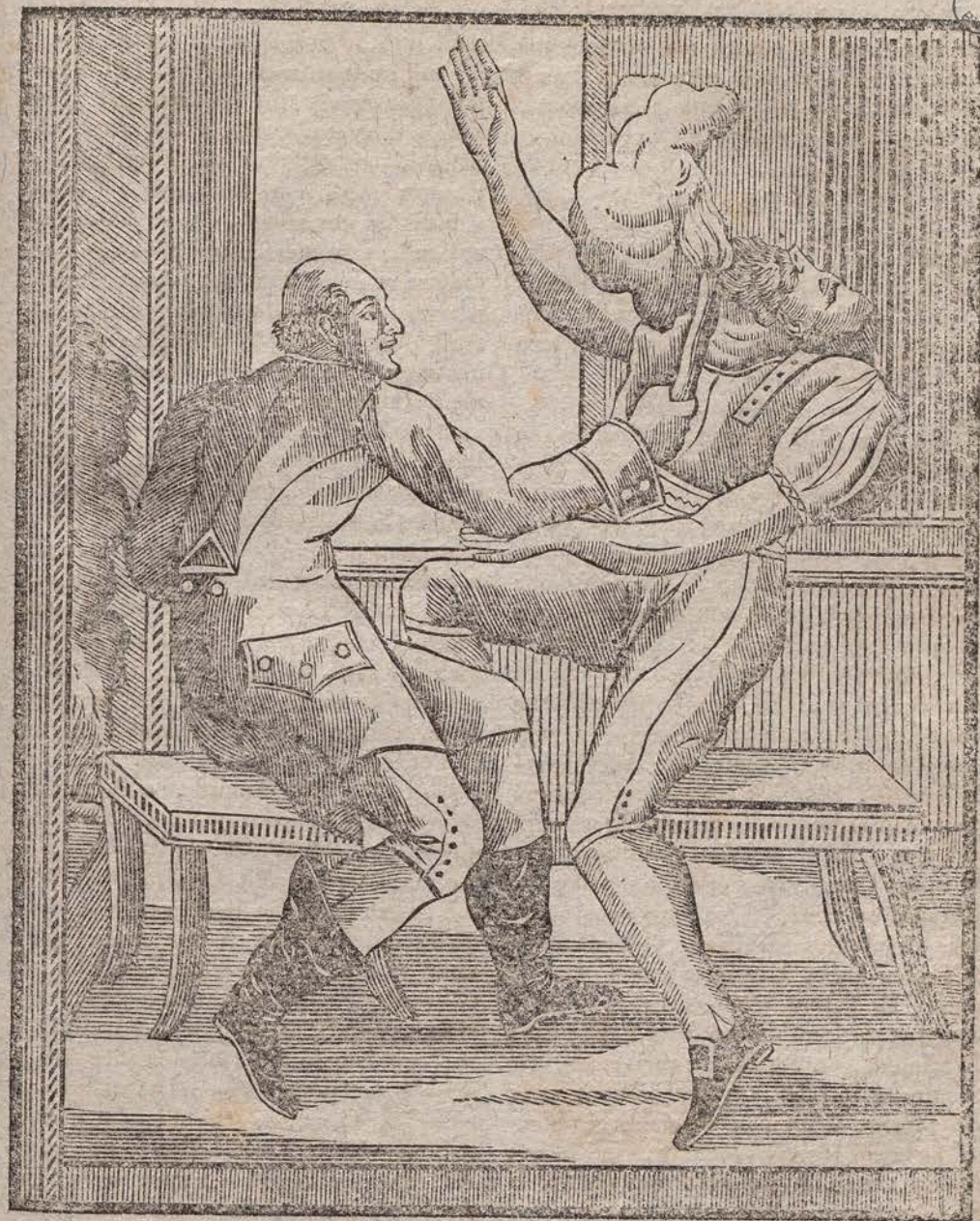
CHAPITRE XXXVIII.

Comme Lucafart, neveu de l'amiral, entra violemment en la Chambre de Florippes, et comme il fut tué par le bon duc Naimés.

Baland l'Amiral étant courroucé et assis à table, vint un Payen fier et orgueilleux, intime ami de l'Amiral, il se nommait Lucafart de Brandas, qui dit: Sire Amiral, est-il vrai ce que j'ai ouï dire que Fierabras votre fils, le meilleur chevalier du monde, est pris et arrêté par les Français? L'Amiral lui conta qu'un Français l'avait conquis, lequel Mahomet maudit; Brulant de Mommière, et le Roi de Surie firent si grande défense, qu'ils amenèrent cinq hommes de Charles qui sont en prison; puis nous en avons sept autres qui sont venus en message de la part dudit Charles, lesquels m'ont grandement blâmé, et méprisent fort notre loi et nos dieux: Florippes ma fille les a en garde. Sire, dit Lucafart, vous avez fait folie;

car les femmes sont bien variables, toutesfois pour conduire le fait plus sûrement, s'il vous plaît, j'irai vers eux pour savoir qui ils sont; allez, dit l'Amiral. Lors avec grande fierté vint à la chambre de la dame où les Français étaient, et donna si brusquement du pied contre la porte, qu'il fit voler les gonds et serrure par terre. Quand Florippes le vit, elle fut toute éperdue, aussitôt courut pour en avvertir Roland, lui disant: Noble chevalier, je suis mal-contente de la violence et injure qu'on me fait; c'est lui qu'on me destine pour mari contre ma volonté; je vous prie de me venger de cette insulte. N'en doutez point, dit Roland, avant qu'il parte d'ici il connaîtra qu'il a mal fait, et vous promets que jamais n'achètera serrure du prix de celle qu'il a rompue devant vous. Lucasart entra, et regarda les Français tous armés, sans qu'il se doutât rien d'eux, vint premièrement au duc Naimès, qui était désarmé et la tête nue, lequel, sans autre formalité, le prit par la barbe, et le tira si rudement, que peu s'en fallut qu'il ne le fit tomber, puis lui dit: Vieillard, d'où es-tu, ne me le cèle pas? Le duc Naimès répondit: Je suis de Bavière, et à Charlemagne et de son conseil, aussi les barons que vous voyez sont tous princes et grands Seigneurs, et sommes pour faire message à l'Amiral, de la part du très-redouté Empereur Charlemagne, et pour cause que nous n'avons parlé à son intention, il nous a retenus prisonniers; toutesfois ôtez la main de dessus moi, car vous m'avez assez tenu, et soyez sûr que je ne vous dirai pas encore mon intention. Je suis content, dit le Payen, ta faute te soit pardonnée; mais je voudrais bien savoir de quels jeux savent jouer les Français, et ce qu'ils font en votre Royaume, dis-le moi? En vérité, dit le duc, quand

le Roi va dîner, les uns vont s'ébattre, les autres montent à cheval pour jouer à jeux plaisans, le matin chacun va entendre la messe, ils sont charitables envers les pauvres de Jésus-Christ; lorsqu'ils viennent en bataille, ils sont fiers, hardis, et ne sont pas facilement vaincus; voilà ce qu'on fait en France et au pays des chrétiens. Lucasart commença à dire, par Mahomet, vieillard, vous parlez follement, car ce n'est rien de votre fait, les Français sont de nulle valeur s'ils ne savent le gros charbon souffler. En vérité, dit le duc Naimès, jamais je n'ai ouï parler de cela. Le Payen lui répondit qu'il allait lui en apprendre la manière, et approcha le duc près du feu, en allant outre, Roland lui fit signe de faire, bon portement; puis Lucasart prit un tison le plus gros qui était au feu, et le souffla si âprement, que le feu en vola abondamment; puis dit à Naimès de souffler. Le duc Naimès prit son tison, et connut bien que le Payen se voulait moquer de lui; alors il s'approcha de lui et souffla si fort, que la flamme vint au visage du Payen, et lui brûla toute la barbe. Quand le Payen vit le fait, il en fut très-courroucé: mais le duc Naimès, avec le même tison, le frappa tellement, qu'il lui rompit le cou, et lui fit voler les yeux de la tête; puis lui dit: Faux Sarrasin, tu croyais m'amuser par tes paroles; mais Dieu t'a puni. Par ma foi, dit Roland, vous savez bien jouer; béni soit le bras qui a donné le coup. Seigneur, dit Naimès, je lui ai fait connaître sa folle entreprise; vous avez vu comme il se moquait de moi. Alors Florippes s'en vint auprès de Naimès, qui lui dit: Certes, vous êtes digne d'être honoré; Lucasart n'a plus garde de se jouer à vous; il est près du feu bien tranquille, et je crois



Comme Lucasart fut tué par le duc Naimès, page 49.

qu'il n'aura jamais envie de m'épouser ; car par force et contre ma volonté me voulait avoir ; et mon père m'eût donné à lui ; mais j'aurais mieux aimé mourir de vile mort , que d'y jamais consentir.

CHAPITRE XXXIX.

Comme , par le conseil de Florippes , les Français délogèrent du palais de l'Amiral ; de la bataille , et comme , par enchantement , une ceinture fut prise à sa fille.

Florippes alors fut sage , et fit attention que Lucifart qui était mort , était bien aimé de l'Amiral ; elle dit aux barons : Seigneurs , vous devez savoir , et c'est la vérité , que mon père aime plus cet homme que personne vivante ; il l'attend pour venir manger , et ne sera content jusqu'à ce qu'il soit retourné ; et s'il connaît le fait , vous serez assaillis , et tout l'or du monde ne vous rachèterait pas qu'il ne vous fasse tous mourir ; parquoi je vous conseille de vous armer ; prenez vos habillemens , héaumes et écus argentés qui sont bien redoutés des autres. Je ne veux pas que vous demeuriez céans ainsi enfermés. Quand vous serez au palais où l'Amiral se tient , faites que vous soyez maîtres absolus du lieu , et vous serez très-bien logés. Quand la Dame eut ainsi parlé , ils furent contents ; mirent leurs armes et sortirent deux à deux , marchant hardiment comme lions ; en sorte que tous ceux qui les voyaient étaient saisis de frayeur. Alors ils commencèrent à assaillir le palais et tous les Payens qui étaient dedans : aussitôt Roland , qui était à la tête des barons , leur cria à haute voix : Compagnons , que chacun se montre tel qu'il est , lesquels ne faillirent pas. Roland

frappa un Payen mortellement ; Olivier mit à mort le Roi cadore ; il n'y eut que celui qui ne montra sa valeur. Le souper , qui était servi , fut renversé par terre ; coupes d'or et d'argent volèrent en l'air ; Sarrasins terrassés et taillés en pièces , d'autres jetés par les fenêtres , qui furent trouvés les uns morts , les autres épaules et jambes rompues ; l'Amiral courut à une fenêtre et sauta dans les fossés ; dans ce moment Roland le crut frapper , mais il atteignit le marbre de la fenêtre par telle manière , que son épée entra dedans d'un pied. Compagnon , dit Olivier , l'Amiral vous est-il échappé ? Oui certes , dit Roland , dont je suis bien fâché. Toutefois ils firent telle vaillance , qu'ils s'emparèrent de la maîtresse tour du palais , puis fermèrent les portes et furent en sûreté ; mais ils ne pouvaient avoir à boire ni à manger. Or l'Amiral était aux fossés tout éperdu , et qui ne l'en eut tiré , jamais n'en fut sorti. Il commença à crier à ses gens qu'ils vinssent à lui pour le retirer de là. Brulant de Mommière et Sortibrant de Conimbre le mirent dehors , puis Sortibrant dit : Sire Amiral , croyez-moi , une autre fois tenez-vous toujours à la queue d'un chien. Ah ! je vous prie , ne me décriez plus , dit l'Amiral , car je le suis assez ; mais je m'en vengerai avant qu'il soit deux mois : faites sonner l'assaut pour assaillir la tour. Sortibrant dit : Il est juste que votre volonté soit faite ; mais la nuit s'approche , et mon avis serait d'attendre à demain que votre exercice sera assemblé , et pour lors on travaillera avec plus d'assurance. L'Amiral en fut parfaitement content , et dit d'un ton plaintif : Eh ! Lucifart , jamais ne me verra ; j'ai perdu ma joie ; maudits Français , vous me l'avez ôtée ; mais , par Mahomet , demain je mettrai le siège devant la tour , et

ne le leverai point , telle chose qui puisse arriver , qu'elle ne soit prise , et les murailles mises par terre ; et je ferai traîner les Français par mes chevaux , puis je ferai brûler Florippes en place publique ; car je sais bien qu'ils seront obligés de se rendre , parce qu'ils n'ont pas des vivres pour quatre jours ; d'autre part ils ne peuvent avoir nul secours , attendu que nous tenons le pont de Mantrible , et qu'il n'y a point d'autre passage. Charles ne sait encore aucunes nouvelles d'eux , s'ils sont morts , vifs ou en sujétion ; et sur ce , conclurent et se retirèrent jusqu'au lendemain matin. Alors l'amiral manda tous ses sujets , et délibéra de tenir le siège pendant sept ans , s'il le fallait. Lors virent tant de Payens en cette contrée , que leur camp tenait quatre lieues d'espace ; vous pouvez penser le danger où étaient les Français qui n'étaient que douze , et n'avaient espérance d'aucun secours. Toutefois les Sarrasins firent leur devoir pour entrer céans ; mais ils ne purent en venir à bout. L'amiral appela donc l'enchanteur Marpin , et lui dit : Par la barbe que je porte , si tu peux enlever la ceinture , que Florippes porte , je te donnerai une bonne récompense , et tu seras de mes amis ; car si je la pouvais avoir , je suis sûr que les Français seraient bientôt morts , et ne me pourraient gréver. Cette ceinture a telle vertu , que tant qu'elle sera dans la tour , il n'y aura famine. Sire , dit le larron , laissez venir l'heure des vèpres , et avant que le soleil soit levé , je vous livrerai la ceinture. Et quand il fut vèpres , il entra secrètement dans les fossés qui étaient pleins d'eau , et passa outre. Et quand il fut au pied de la tour , par les adresses subtiles , il entra légèrement par les fenêtres , alluma la chandelle , puis vint à la chambre de Florippes et la trouva

fermée ; mais à fausses-enseignes diaboliques il l'ouvrit. Et quand il fut dedans , il vit les barons endormis ; il fit ses enchantemens que pour rien ne se pussent éveiller ; après vint à Florippes , et chercha tant , qu'il trouva la ceinture et la ceignit autour de lui ; alors il regarda la belle dame qui dormait ; il fut tenté de se mettre auprès d'elle ; mais elle s'éveilla subitement , et commença à crier à ses pucelles et aux barons ; elles y vinrent toutes épouvantées. Mais quand elles virent Marpin , le faux larron , aussi noir qu'un démon , la plus hardie de toutes se mit à fuir. Sur ce , Guy de Bourgogne , qui avait entendu la voix de Florippes , vint promptement à elle l'épée à la main , et lui cria qu'elle ne craignît rien. Il arriva bien à propos ; car le larron eût vergogné la Dame , s'il eût un peu tardé. Mais quand Marpin l'ouït , il sortit hors du lit ; Guy de Bourgogne le rencontra et lui donna un si grand coup , qu'il le fendit par le milieu , et ladite ceinture fut coupée , et la chandelle éteinte. Alors les barons accoururent , et quand ils virent la besogne , ils achevèrent de mettre ce larron à mort , et le jetèrent dans la mer ; tout le plus grand dommage fut que la ceinture était perdue , dont Florippes pleura amèrement , en disant : Messeigneurs , la perte de la ceinture sera cause de la nôtre ; néanmoins les barons s'efforcèrent de la consoler.

CHAPITRE XL.

Comme les douze Pairs de France , Florippes et ses pucelles souffrirent la faim , et furent assiégés en la tour , et comme les Dieux furent confondus.

Quand le jour apparut , l'amiral ne

vit point Marpin, dont il fut étonné. Il manda Brulant et Sortibrand, et tons ses meilleurs amis pour leur demander conseil, vu que Marpin n'était point de retour. Sire amiral, dit Sortibrand, sachez qu'il est mort, puisqu'il n'est point revenu. Je conseille que vous fassiez sonner trompette et assembler vos gens pour assaillir la tour avec vos adresses mortelles; et ainsi que Sortibrand avait dit fut fait. Alors vinrent Sarrasins de toutes parts pour détruire la tour et confondre les Français; ils leur jetaient des cailloux et dards envenimés; mais Dieu merci les Français ne craignaient rien. Après qu'ils eurent continué quelque tems, les vivres vinrent à manquer aux barons, et les belles pucelles étaient pleines de compassion, et entre les autres Florippes, laquelle était déplorant de la nécessité des Français, d'elle et de ses demoiselles, plusieurs fois se pâma. Lors vint Guy de Bourgogne, son bien-aimé, lequel la réconforta, et dit à ses compagnons: Mes bons Seigneurs, vous voyez la nécessité que nous souffrons, car il y a trois jours que nous n'avons mangé de pain, et plus mal-content suis pour ces demoiselles, que je ne suis pour moi-même. Parquoi je dis que nous fassions une sortie pour avoir des vivres; et mieux nous faut mourir en honneur, que de vivre en honte. Tous les chevaliers furent de l'opinion de Guy. Ce fut alors que Florippes dit: Ah! Messieurs, je connais que votre Dieu est de petite puissance, car il ne vous donne aucun secours. Si vous eussiez autant adoré les nôtres, ils vous eussent pourvu de manger et de boire. Avant qu'elle eût fini de parler, Roland répondit: Madame, je vous prie de nous montrer les Dieux dont vous nous parlez, et s'ils ont la puissance que vous nous dites; qu'ils nous pussent

donner à boire et à manger, et qu'ils fassent tant, que la puissance de France vienne ici, nous y croirons tons. Lors la Dame leur dit: Tout-à-l'heure vous les verrez: elle prit les clefs, et les mena par-dessous terre; puis leur montra les Dieux des Sarrasins qui étaient en noble lieu, précieux et bien riche, et là étaient en grande majesté Apollon, Tarvagant; le Dieu Magot, Jupiter et plusieurs autres, tons massifs de fin or d'Arabie, ornés de plusieurs autres joyaux, avec baume et encens odoriférans, et plusieurs autres trésors rassemblés. Quand Guy de Bourgogne vit ce trésor, il dit: Sire Dieu, qui eut pu croire que cet endroit renfermât tant de richesses? Plût à Dieu que Richard de Normandie tint maintenant Jupin en la cité de Rouen; car il accomplirait l'Eglise de la Trinité, et que Charlemagne tint les autres dieux, il accroîtrait l'Eglise de Rome qui est gâtée; et des autres il en ferait divertir son peuple. Quand Florippes l'entendit ainsi parler, elle lui dit: Sire Guy, vous parlez vilainement des dieux; criez-leur merci, et les adorez, afin qu'ils vous fassent plus de confort. Et Guy lui dit: Madame, je ne les saurais prier, je regarde qu'ils ont les yeux tons endormis, et vous verrez qu'ils ne pourront voir ni entendre ma voix, et en disant cela, de son épée il frappa Jupin; et Oger le Danois frappa sur Magot, les firent tomber et les mirent en pièces; puis Roland dit à la dame: Je vois que vous avez des Dieux qui ne valent rien; de tous ceux qui sont à terre, je n'en vois pas un remuer ni faire semblant de se relever. A cette heure Florippes conçut un grand mépris pour eux, et crut en Dieu, disant: Sire Roland, je vois que vous dites la vérité, et si j'y crois jamais, je veux qu'on me punisse; mais de bon cœur j'a-

dore le Dieu qui fut né de Mère-Vierge, duquel vous m'avez informé, et le prie qu'il vous donne secours de France, et que nous trouvions manière d'avoir à manger pour nous substantier.

CHAPITRE XLI.

Comme les Pairs de France saillirent de la tour, et firent grande bataille, en laquelle ils conquièrent vingt sommiers chargés de vivres.

Quand Florippes eut fini de parler, elle tomba pâmée de faiblesse, dont Guy se prit à pleurer. Olivier vint, qui leur dit: Chevaliers, je vous jure, par le Dieu qui souffrit mort pour tous les hommes, que j'aimerais mieux que mon corps soit écartelé et mis en pièces, que de souffrir encore en cette prison que je ne combatte les Payens; et Roland dit de même. Parquoi, sans autre délibération, furent ceindre leurs épées, et de grand courage baissèrent le pont, montèrent à cheval, et quand ils furent devant la tour de marbre, Roland dit: Sire Naimès, et vous Oger, il faut que vous demeuriez pour garder la place, afin qu'au retour nous puissions entrer sûrement. Le duc Naimès ne put prendre patience qu'il ne répondit: Sire Roland, ne pensez que je sois si lâche pour qu'on me reproche d'être votre portier: je n'en ferai rien; quoique je sois vieux, je fais encore bien tourner mon cheval; j'ai les nerfs endurcis, le cœur assuré et assez hardi. Sire, dit Roland, vous dites très-bien; vous viendrez avec nous; Thierry ou Geoffroy, l'un des deux demeurera: toutefois ils enissent bien voulu ne point demeurer; mais à la requête de Roland, Thierry et Geoffroy demeurèrent et fermèrent les portes. Après

que les barons furent dehors, lesquels ayant chacun son épée ceinte et l'épieu en main, se montrèrent hors du château, romme s'ébattant. L'Amiral, par une fenêtre, connut bien que c'étaient les Français; parquoi il appela Brulant, Sortibrand et plusieurs autres, et leur dit: Seigneurs, les Français sont hors du château et semblent offrir bataille. S'ils ne sont tons tués, je serai mal-content. Ainsi faites sonner vos cors pour assembler vos gens. Lorsqu'ils eurent sonné, grande multitude de Sarrasins vinrent en armes pour assaillir les Français; mais Roland, tenant durandal, vint avec ses compagnons sur les Payens par telle fureur, qu'en peu de tems plus de cent furent tués: malheur à ceux qui se mettaient devant eux pour secourir les Sarrasins.

Lors vint Clarion, neveu de l'Amiral, avec quinze mille combattans, et d'y avait Sarrasin en Espagne si redouté que lui. Quand les barons le virent venir, Roland s'écria: Girard, Oger et Guy, nobles chevaliers, en l'honneur de Dieu, que chacun se montre vaillant, afin que nous puissions porter à manger aux pucelles. Alors piqua son cheval, et frappa un Payen, nommé Rapin, si rudement, qu'il lui fendit la tête, donc ceux qui le virent furent étonnés. Pour lors les Sarrasins redoutèrent Roland, et nul n'osait se trouver devant lui; c'est pourquoi Girard de Montdidier dit: Seigneurs, qui veut avoir honneur, il est tems qu'il l'acquiesse, et n'est pas métier qu'entre nous soit un faillant; car souvent pour méchef un vaillant est en danger. Parquoi à cette parole tous les barons sentirent leur courage se ranimer plus que devant, et chacun se montra tel qu'il devait être. Et après que la bataille fut finie pour ce jour, par le vouloir de Dieu, les barons trouvèrent

près de la tour une grande aventure ; c'est qu'il vint à passer devant le château vingt sommiers chargés de toutes sortes de vivres que l'on conduisait à un Payen de Morogant ; mais incontinent les conducteurs furent tués par les barons ; le duc Naimés et Guillaume d'Estoc les conduisirent ; Roland et les autres vivrent devant pour faire baisser le pont et les faire entrer ; mais ce ne fut pas sans danger ni peine.

CHAPITRE XLII.

Comme Guy fut pris des Sarrasins et interrogé par l'amiral, et les plaintes que la belle Florippes fit pour lui, et autres matières.

Ainsi que les barons de France amenèrent lesdits sommiers, une grande multitude de gens d'armes vinrent de la part du Roi Clarion, qui les attaquèrent bien âprement, tellement que le duc Bazin et son fils Ambry furent tués ; car quand il vit son père mort, il courut pour le venger ; mais il ne fut pas le plus fort, car Guy de Bourgogne l'envoya avec son père ; mais mal advint qu'un Payen lui tua subitement son cheval sous lui, et fut environné de plus de cent chevaliers Sarrasins qui le prirent. D'abord lui ôtèrent son héaume de la tête, puis lui bandèrent les yeux de telle force, qu'il ne voyait rien ; lui lièrent les mains derrière le dos, et en cet état le promenèrent. Quand Guy se vit ainsi traité, il commença à crier à haute voix : O vrai Dieu ! Jésus-Christ, qui m'a fait et formé, où irai-je maintenant, mal fortuné que je suis ? Réconfortez-moi. O noble Charlemagne ! jamais vous ne me reverrez. Le Roi Clarion lui dit : Bel ami, rien ne te vaud de crier ni braire ; car au-

jourd'hui, mort ou vif, je te rendrai à l'amiral d'Espagne, qui te gardera bien. Tu seras pendu. Vous pouvez penser comme les autres Pairs de France, ses compagnons, furent dolens quand ils virent le duc Guy ainsi pris ; toutefois ils firent grande bataille avant qu'ils fussent contraints d'entrer en la tour. Sitôt qu'ils furent descendus et les portes barrées, chacun s'en alla manger. Et sur ce, Florippes alla vers Roland, et lui dit : Sire, je vous supplie de me dire où est Guy de Bourgogne. Je sais que quand vous allâtes dehors, il était avec vous ; ainsi outre les autres vous le devez rendre ; car jamais je n'aurai le cœur joyeux, que je ne sache où il est. Alors Roland dit : Ah ! Florippes, n'espérez plus en lui, car les Payens l'ont emmené malgré nous, et ne savons ce qu'ils en feront : peut-être que jamais ne le verrons. Quand Florippes entendit ces paroles, de chagrin tomba à terre comme morte ; mais Roland, qui pleurait de compassion, la releva. Et quand elle fut revenue à soi, en pleurant commença à dire : Oh ! barons de France, par le Dieu qui fit le ciel et la terre, si vous ne me retrouvez Guy de Bourgogne, que je devais épouser, je rendrai cette tour avant que demain soit passé. O Sainte Vierge Marie ! à lui je dois être unie, et pour son amour me faire Chrétienne. Hélas ! nos cœurs se trouvent, par un fâcheux contretemps, bientôt partagés. Ah ! malheureuse que je suis, je dois bien déplorer mon sort. Roland ne pouvait sans peine voir la douleur de la dame ; et pour la réjouir, lui promit que dans deux jours elle verrait Guy à son plaisir, et sachez que j'aimerais mieux être démembré, qu'il fut autrement que Guy de Bourgogne ne vous soit rendu, ou je vengerai sa mort. Nonobstant, Madame, le deuil que vous menez ne le

peut soulager. Il y a trois jours que vous n'avez mangé. J'ai conquis des vivres pour vous et pour vos pucelles ; ainsi prenons patience de ce peu, et soyons contents d'entretenir la vie. Après que Roland eut dit cela, les barons et demoiselles rendirent grâces à Dieu, et furent suffisamment repus.

Or parlons de Guy de Bourgogne qui fut mené devant l'amiral fort fatigué, tant pour la cause qu'il y avait trois jours qu'il n'avait mangé, et aussi du danger où il se trouvait d'être entre les mains de ses ennemis ; là devant fut dépouillé de ses armes. Lors apperçurent son beau corps bien membru ; l'amiral lui demanda son nom. Guy lui dit : Ne doutez point que je ne dise vérité. Je m'appelle Guy de Bourgogne, sujet de la couronne de France, et cousin germain de Roland, homme que l'on doit redouter. Je te connais assez, dit Baland ; il y a plus de sept ans que ma fille t'a en amour, dont il m'en déplaît, et je sais bien qu'elle t'aime plus qu'homme vivant ; et rapport à ses amours j'ai perdu plusieurs illustres de mes hommes et suis mis hors de ma tour, le chef de la force de mon pays ; mais si tout ne m'est rendu, tu seras démembré et écartelé ; et je t'ordonne de me dire qui sont ceux qui sont en la tour, desquels nous avons été assaillis avec toi si dangereusement. Très-volontiers, je te le dirai. Premièrement est Roland le valeureux, son compagnon Olivier le courageux, Thierry, Oger le Danois, Richard de Normandie, Girard de Montdidier, Naimés de Bavière, et Bazin le Genevois que vous avez tué, et je suis l'autre que vous tenez en prison ; mais au plaisir de Dieu, et à l'aide de Charles il vous sera cher vendu. L'amiral fut mal-content des menaces de Guy ; pourquoi un Sarrasin

haussa le poing et en donna sur le visage de Guy si rudement, que le sang en sortit abondamment. Guy se sentant ainsi frappé, par grande colère prit le Sarrasin d'une main par les cheveux, et de l'autre lui donna tel coup dessus le gros du cou par derrière, qu'il le lui rompit, de sorte qu'il tomba mort aux pieds de l'amiral, qui en fut si mal-content, qu'il pensa enrager, non tant pour la mort du Payen que pour le mépris fait de sa personne, et cria qu'on le prit. Les Payens se jetèrent sur lui et battirent tant, qu'ils l'eussent tué, si l'amiral ne les eût fait cesser.

CHAPITRE XLIII.

Comme les Payens proposèrent de pendre Guy, et comme les Français le secoururent.

Après que Guy de Bourgogne fut étroitement lié, l'amiral fit venir Brulant et Sortibrant, et leur dit : Je vous prie de me donner conseil de ce que je dois faire de ce prisonnier qui a fait tant de mépris de moi comme vous savez. Sire, dit Sortibrant, je vous conseillerai bien ; si vous voulez me croire, vous ferez dresser une fourche près des fossés de la tour, en laquelle sont les Français, et là le ferez pendre ; et faites en lieu secret et près des fourches embusquer dix mille hommes bien armés ; car les Français sont hardis ; et je suis sûr que quand ils verront pendre leur compagnon, ils viendront pour le secourir, et vos gens fondront sur eux, et par ce moyen vous les aurez tous pour en faire à votre plaisir. Ce conseil fut approuvé de l'amiral ; parquoi les fourches furent dressées audit lieu ; et auprès il y avait un petit bois où ils firent mettre en point vingt mille combattans, dont le

Roi Clarion eut le commandement. Puis l'amiral fit venir Guy de Bourgogne contre les fourches, conduit par trente Sarrasins qui ne cessaient de le frapper à coups de bâton, tellement que son corps était tout couvert de sang. Vous pouvez penser en quel état il était, ayant les yeux bandés, et les mains étroitement liées derrière le dos, ne sachant où il allait; mais quand il sentit une grosse corde autour de son cou, il commença à dire hautement : O mon Rédempteur et mon Dieu ! je vais mourir honteusement pour les mérites de ta passion ; prends mon âme en ta garde, le corps est à sa fin, et ainsi j'ai besoin de ton aide. Venillez-moi secourir, ô nobles barons Français ! ne me viendrez-vous pas secourir ? Si vous me laissez ainsi pendre, il vous sera long-temps reproché. O Roland ! mon cousin, souvenez-vous de moi ; jamais ne me verrez viif. Roland, qui était par une fenêtre, vit les fourches levées, tout ému courut à ses compagnons, et leur dit : Seigneurs, je m'émerveille de ces fourches qui sont sur les fossés ; je ne sais à quel propos ça été fait, ni pourquoi. Quand tous les autres les virent, le duc Naimes dit que c'était pour pendre Guy ; ce disant, ils le virent tout dépouillé vers les fourches ; ils commencèrent bien que s'il n'avait secours, il serait mis à mort. Quand Florippes ouït parler les barons, elle vint à eux pour savoir ce que c'était ; mais quand elle sut qu'on allait faire mourir son loyal ami, vous pouvez penser en quel état elle était, et s'écria : O nobles chevaliers ! laissez-vous pendre Guy, votre compagnon, devant vous ? car s'il meurt, je me laisserai tomber par les fenêtres et mourrai de désespoir ; puis vint vers Roland, se mit à genoux et lui baisa les pieds, en disant : sire Roland, je vous prie de vou-

loir bien donner secours à mon ami, autrement je suis femme perdue ; pensez de vous armer et de monter à cheval, car le tems presse, afin qu'au plaisir de Dieu, il ne puisse avoir nul mal. Avant que Florippes eût fini de parler, Roland et ses compagnons furent armés, puis sortirent et chevauchèrent droit au lieu. Roland dit : Seigneurs, à cette heure il s'agit de la vie ; que chacun de nous se signale, autrement jamais nous n'en reviendrons ; nous ne sommes que dix, et les Payens sont en grand nombre. En l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous prie que nous nous tenions toujours ensemble, le plus près que faire ce pourra ; car si nous sommes divisés, nous serons pris et pendus ; et si l'un de nous tombe à terre, qu'il soit par les autres promptement relevé. Je conduirai le tout dans cette affaire, au plaisir de Dieu, car je vous jure ma vie, que tant que je pourrai tenir durandal, mon épée, et que j'aurai du sang dans les veines, vous aurez de moi bon appui. Tous les autres dirent de même. Florippes dit : Messeigneurs, vous pourriez trop demeurer, et alla en sa chambre, ouvrit son coffre où était la couronne de Jésus-Christ, laquelle ils baisèrent et la portèrent sur leurs têtes ; parquoi ils ne redoutèrent rien de la puissance des Payens, et sortirent en diligence ; puis Florippes et les demoiselles levèrent le pont et fermèrent la tour.

Les nobles Pairs de France s'en allèrent en bonne ordonnance contre les fourches près les fossés, et les Payens étaient là qui montraient Guy de Bourgogne ayant les yeux bandés, les poings liés, et une grosse corde au cou pour l'étrangler. Roland voyant ce, piqua son cheval et les autres après, cria aux Payens : Ah ! traîtres malins, il ne sera pas comme vou-



Comme les Français délivrèrent Guy qui devait être pendu, page 57.

pensez ; vous avez entrepris chose dont je suis courroucé ; ce fut dit si impétueusement, que les trente qui tenaient Guy, furent si épouvantés, que vingt furent tués. Lors ceux qui étaient aux bois vinrent faisant grand bruit, premièrement Gornifer, merveilleux Payen, se présenta et dit tout haut : Ah ! Français démesurés, venez-vous pour secourir le pendu de l'amiral ? Vous avez fait folle entreprise, car vous serez tous pendus avec lui. Quand Roland l'ouït, il fut si courroucé, qu'il tira durandal, vint sur lui comme un loup enragé ; mais le Payen le prévint et le frappa durement sur son écu ; toutefois Roland l'atteignit de si grande force, qu'il lui fendit la tête. Quand il fut mort, Roland vint aux fourches, délia Guy de Bourgogne, et lui dit de se tenir près de lui jusqu'à ce qu'il fut armé ; après que Roland eut tué un autre Payen, Guy étant en assurance de Roland et des autres Pairs, il s'arma des armes dudit Payen, et avec l'aide de ses compagnons monta sur son cheval ; mais ce ne fut pas sans grande peine, car les Sarrasins qui étaient embusqués, vinrent sur les Français. Toutefois, à l'aide de Dieu, ils firent si belle défense, qu'ils mirent tant de Payens à mort, que la place en fut toute couverte ; entre lesquels Guy de Bourgogne fit grandes merveilles, en disant : Oh ! traîtres Payens, mâtins, je vous montrerai en ce jour que je suis échappé de vos mains, et ainsi combattant obligèrent les Sarrasins de fuir. Ceci faisant, ils furent assaillis par plus de mille Sarrasins qui étaient postés pour garder les passages, afin que les barons ne se pussent retirer. Alors Roland, tenant toujours durandal, appela ses compagnons, disant : Seigneurs, ici ne nous convient reculer, au contraire, nous faut donner dessus de toutes nos

forces ; car si nous pouvons gagner le pont nous serons sauvés. Sire Roland, dit Guy de Bourgogne, vous savez qu'en la tour il n'y a rien à manger, et si nous étions dedans, nous faudrait mourir de faim, batailler pour avoir des vivres ; je vous jure que j'aime mieux exposer mon corps au danger en combattant contre les Payens, que d'aller mourir de nécessité dans ce château. Les autres barons furent de son opinion. Florippes était par une fenêtre de la tour, qui vit Guy de Bourgogne, son ami, dont elle fut bien joyeuse, et lui cria fort haut qu'il lui plût de venir près d'elle, disant que si elle vivait par la vaillance des Français, un jour à venir son père serait en danger. Oger le Danois dit : Seigneurs chevaliers, avez-vous ouï comme la pucelle vient de noblement parler ? Elle me paraît digne qu'on l'asse beaucoup pour elle ; et sachez que je n'en serai content si nous n'y retournons incessamment sur ces Payens. Alors les Français, de commun accord, allèrent contre les Sarrasins, desquels Roland, qui était à la tête, faisait grand carnage, et fuyait comme l'oiseau devant l'épervier. Guy de Bourgogne vint contre un Payen, nommé Rampie, l'atteignit si rudement sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'au milieu du corps ; par quoi quand Roland vit ce coup, il lui dit : Guy, beau cousin, j'ai fait en telle manière que Florippes vous doit bien aimer.

CHAPITRE XLIV.

Comme les Pairs de France furent dépourvus de vivres, étant assiégés par les Sarrasins, et comme ils les combattirent.

ET quand la belle Florippes, qui était

en la tour avec ses demoiselles, vit les barons de France en sûreté devant le château, leur cria : Seigneurs, je vous prie de vous souvenir que les vivres nous manquent, et que nous sommes en grande nécessité. Olivier et Roland l'entendirent bien, et dirent entr'eux, Florippes dit bien ; car si nous entrons au château sans provisions, il ne nous sera pas facile d'en sortir pour en avoir. Sur ces paroles allèrent tous de grand courage sur les Sarrasins et les mirent tellement en déroute, qu'ils abandonnèrent la place et y laissèrent leur butin. Ainsi que les Pairs retournèrent vers la tour, une heureuse aventure leur arriva, car vingt sommiers passèrent par là, qui étaient chargés de blé ; vin, pain et chair ; tous les conducteurs furent mis à mort ; puis firent telle diligence, qu'en peu furent en la tour avec les sommiers ; et en passant ils trouvèrent Bazin qui était comme j'ai dit ci-devant, et l'apportèrent dans la tour avec eux, et là furent en sûreté, car incontinent levèrent le pont et fermèrent les portes. Ils avaient assez de provisions pour deux mois et plus.

Je vous laisse à penser si l'amiral Baland était bien joyeux, quand il vit que Guy, qui avait été en sa sujétion, était alors avec ses compagnons, et aussi quand il sut qu'ils étaient abondamment fournis de vivres ; par quoi très-mal content, il convoqua tout son conseil, manda Brulant de Mommière, Sortibrant de Conimbre, et ses familiers, puis leur dit : Mes barons, vous savez que les Français nous ont très-mal gouvernés, et ils ont la tour garnie de blé, vin et viandes ; si d'aventure le Roi Charlemagne vient à savoir qu'ils sont embarrassés, il les viendra secourir, et nous ne lui pourrions faire longue résistance pour sa grande puissance,

comme vous savez, dont je suis bien pensif comme nous pourrions faire à ceci. Sortibrant répondit : Sire amiral, je conseille que chacun soit armé et en bon point pour assaillir rudement la tour ; puis ferez sonner et trompeter mille cors à toute outrance, pour donner l'épouvante aux Français ; et par ainsi nous pourrions entrer dedans à notre aise. Brulant de Mommière lui dit : Sortibrant mon ami, nous ne la prendrons pas si facilement que vous pensez ; car les Français qui sont dedans ne sont pas de si faible condition pour s'épouvanter du bruit de vos cors ni de vos trompettes. Vous ne les aurez point par menaces ; je vous dirai la raison. La fleur des barons de France est en ce château ; le noble et puissant Roland, qui n'a jamais eu de cartel avec chevalier qu'il ne le mit à mort ; de même n'avez-vous pas ouï parler de la grande valeur et fierté d'Olivier, qui conquît Fierabras, le plus redoutable de tous les Payens ? Je vous jure Mahomet, qu'il est en leur compagnie, car je l'ai ouï dire ; après est Girard de Montdidier, lequel nous a fait grand dommage ; aussi y est Thierry, duc d'Ardenne ; et un vieillard qui nous a tué et étranglé plus de mille de nos gens, lequel se nomme Naimès de Bavière ; semblablement Guy de Bourgogne, qu'ils ont délivré lorsqu'on le menait pendre ; et d'autres qui y sont, que je ne puis nommer ; il y en a quinze, car il y en a eu un de tué, et vous savez qu'ils sont tous de grande résistance. Roland, neveu de Charlemagne, est si rempli de fierté, qu'il ne redoute homme vivant, et n'ignore point que si tous ceux qui sont dans ce château étaient comme lui, ils nous mettraient hors de ce royaume, ou nous feraient mourir. Je crois que leur Dieu veille pour eux : souvent il

les a préservé, et les nôtres nous ont oublié, car il y a long-tems qu'ils ne nous ont aidé. L'amiral ne fut pas content de ces paroles, il lui dit : Vous avez follement parlé, et le voulut frapper d'un bâton ; mais Sortibrant lui cria, disant : Sire amiral, laissez votre courroux, pensons de donner l'assaut à cette tour, et faisons que ces déloyaux soient vaincus, détranchés. Lors l'amiral fit sonner trompettes et clairons pour assembler ses gens, tellement que tant de Sarrasins furent rassemblés, qu'ils tenaient une lieue à la ronde. Après l'amiral fit venir un subtil enchanteur, nommé Choumach, lequel fit adroitement deux couvertures sûres, qui préservaient ceux qui étaient dessous du dommage des Français ; moyennant cette adresse, ils conquièrent les premières gardes du château ; parquoi les barons vinrent sur eux comme lions aux portes de la tour, et aussi les pucelles toutes armées, lesquelles, avec les chevaliers, firent leur devoir ; car elles étaient en haut et jetaient de grosses pierres, lesquelles firent résistance convenable.

CHAPITRE XLV.

Comme en la tour où étaient les Français fut écartelée par enchantement, dont ils furent en grand danger de mort, et comme ils furent rétablis par un assaut qu'ils donnèrent aux Payens.

LES Payens persévérant en l'assaut ci-devant dit, l'enchanteur vint au-devant de l'amiral, et lui dit : Très-cher Sire, j'ai fait mes adresses, et sont si bien apprêtées, que je vous promets sur ma vie de vous rendre les Français. Faites appareiller tous vos gens d'armes. Quand ils

furent préparés, l'ingénieux enchanteur les fit mettre autour de ladite tour ; et par son art fit flamber un feu si merveilleux, que les piliers de marbre et autres commencèrent à brûler violemment ; de quoi les Français furent tous troublés, et dirent qu'il serait force de rendre la tour sans pouvoir sauver leurs personnes. Alors Florippes leur dit : Seigneurs, ne vous étonnez pas encore si fort ; attendez jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'espérance ; et incontinent elle prit quelques herbes et les fit détremper dans du vin, car elle connaissait que ce feu ne brûlait qu'artificiellement les pierres ; aussi fit-elle ce breuvage, que quand il fut jeté sur le feu, il s'éteignit. L'amiral pensa enragé ; mais Sortibrant lui dit que tout se faisait par le moyen de sa fille ; parquoi l'amiral était décidé de la faire mourir cruellement. Le Roi Sortibrant lui dit qu'il fit sonner ses cors et trompettes pour recommencer de nouveau l'assaut, et qu'à cette fois il serait force aux Français de se rendre ; car je suis sûr qu'ils n'ont rien pour se défendre ; les traits et les pierres leur manquent. Et fut fait l'assaut comme il fut dit, et cela si impétueusement, qu'il semblait que ce fût ténèbre en ce lieu, car on ne voyait que flèches, dards, épieux, pierres, et autres choses semblables, par telle manière que de gros pans de mur de la tour tombaient à terre. Les barons de France étonnés de cela, se disaient l'un à l'autre, pour cette fois il faudra que nous soyons vaincus. Alors Florippes leur dit : Seigneurs, ne vous épouvantez de rien ; la tour est assez forte pour nous garder ; d'autre part le trésor de mon père est ici, qui consiste en billons et platines d'or ; allons les quérir ; aussi bien en pourrons-nous tuer les Payens comme avec d'autres pierres. Alors Guy de Bour-

gogne, son ami, vint à elle de grande joie, puis dit : Ouvrez l'endroit où est le trésor ; ils le prirent, le portèrent sur les créneaux de la tour, et en jetèrent aux Payens, tellement qu'ils faisaient grand meurtre. Quand les Sarrasins virent pleuvoir l'or sur eux en abondance, ils cessèrent l'assaut du château pour le ramasser ; mais leur avarice fut cause qu'ils se tuaient les uns les autres ; c'est pourquoi l'amiral en fut si déplaisant, qu'il pensa mourir ; puis se prit à pleurer, disant : Oh ! barons Sarrasins, laissez cet assaut qui me porte un dommage irréparable, car je vois mon trésor se perdre, moi qui ai tant pris de peine à l'assembler ; je l'avais tant bien recommandé au Dieu Mahomet ; mais si je le puis tenir, je le ferai pleurer. Lors Sortibrant lui dit : Sire amiral, ne vous chagrinez point pour votre trésor, et n'en sachez aucun mal à notre Dieu Mahomet ; je l'en avais fait gardien, mais il a failli : si l'on lui a enlevé, il était endormi ; j'en suis cependant étonné, car j'ai toujours veillé et gardé soigneusement jusqu'à présent. Les Français, comme larrons, l'ont subtilement trompé. Roland vint à son repaire avec ses compagnons, et se mis à une fenêtre de laquelle il vit l'amiral qui était assis à table aussi près d'une fenêtre ; il vint aux autres barons et leur dit : Seigneurs et amis, je vois que l'amiral est à souper avec ses principaux ; il pense de les bien régaler. Il me semble qu'il nous serait avantageux de trouver manière d'interrompre son repas. Les autres barons en furent d'accord ; incontinent ils furent armés, et secrètement sortirent de la tour, et vinrent contre la maison de l'amiral ; mais l'amiral, qui était près de son neveu, dit : Mon cher neveu Espoulard, je crois que par aventure les Français veu-

lent refroidir notre souper : dépêche-toi de les aller mettre à mort. Incontinent il fut armé et bien monté ; puis s'en vint vers les barons, tenant en sa main un grand dard d'acier mortel, et tout premièrement rencontra Roland et l'atteignit sur son écu, tellement qu'il en fut bien étourdi ; mais bien lui en prit, car il ne fut point endommagé au corps. Roland vint après le Payen, et lui donna tel coup, qu'il le fit chanceler dessus son cheval ; mais le Turc était valeureux et de grande force, car légèrement remonta à cheval ; et Roland le frappa de son épée tellement, que le Payen tomba, et Roland le chargea devant lui en travers du cou de son cheval, et l'emporta.

L'amiral voyant ceci, comme enragé, fit venir ses gens pour secourir son neveu ; mais ils ne surent que faire, car en le défendant plusieurs furent tués et beaucoup de blessés ; par ainsi fut force aux Payens de fuir, et Roland ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fut en la tour, où il ne craignait rien.

CHAPITRE XLVI.

Comme les Pairs de France firent savoir au Roi Charles la situation de leurs affaires, et comme Richard de Normandie s'ordonna pour y aller.

LES pairs, étant assaillis et détenus comme j'ai dit, avaient pris un Turc très-fier, et ami de l'amiral ; ils le donnèrent à Florippes pour en faire à sa volonté, et lui demandèrent si elle le connaissait. Elle leur répondit : Il est fils de ma tante, neveu de l'amiral, et est fort riche. Si vous voulez bien punir mon père, faites-le mourir. Lors le duc Nai-

mes dit : nous ne le ferons pas mourir puisqu'il est de distinction ; mais je vous dirai pourquoi. Si l'un de nous venait à être pris par nos ennemis , par sou échange serait rachetés. De cette conclusion tous les Pairs de France furent contents. Après ceci, Richard de Normandie parla ainsi : Vous savez comme nous sommes enclos en cette tour , et suis sûr qu'à la fin l'on nous fera mourir ; nous n'avons aucun moyen par lequel nous puissions échapper. Je conseille qu'on mande à l'Empereur pour qu'il nous envoie du secours. Le duc Naïmes répondit : Sire Richard , à mon avis vous ne parlez pas sensément ; car je ne crois pas qu'il y en ait un de nous qui soit assez hardi pour faire le message. Première raison , vous voyez que nous sommes investis de Sarrasins ; il serait hors de céans , et il serait impossible qu'il puisse passer sans qu'il ne fût mis à mort. Et si Dieu ne nous aide , jamais nous ne partirons d'ici. Alors Florippes dit : Pour le présent je ne saurais que dire , sinon que nous menions la plus joyeuse vie que nous pourrions. Lors Roland et quelques autres furent contents des paroles de Florippes , et la louèrent affectueusement. Thierry duc d'Ardenne , qui était courroucé , dit : Messeigneurs , je suis grandement pensif , car nous sommes enfermés céans , et connais qu'en bref serons déconfits ; nous en voyons la preuve devant nos yeux. Faisons en sorte que Charles soit instruit de notre situation , afin qu'il nous vienne secourir. Oger dit : Pour envoyer à Charles il faut être téméraire , et il n'y a si hardi entre nous pour se mettre en chemin. J'irai , dit Roland , je vais partir dès à présent , et ferai mon devoir. Le duc Naïmes répondit avant qu'il eût fini de parler : Sire Roland , ne vous déplaît , car d'entre nous vous êtes

le plus convenable pour y aller ; mais si les Payens le savaient , vous ne seriez plus redoutés d'eux comme nous sommes. Car quand vous êtes avec nous , nous sommes en sûreté , et ne craignons point nos ennemis. Guillaume se présenta pour y aller ; aussi fit Girard ; et pareillement Guy ; mais Florippes n'y voulut consentir. Toutefois après plusieurs disputes , Richard dit : Seigneurs , vous savez que je suis de noble famille , et j'ai un fils capable de porter les armes ; et s'il arrivait que je fusse pris ou tué par les Payens , après ma mort il pourra remplir ma place et faire service à Charles ; je lui dois bien faire ce plaisir , car quand il me donna ma terre et investi de mon pays , il ne voulut point accepter , sinon par un moyen qui est tel , que s'il venait un homme étrange et non sujet à mon pays , et qu'il fût serf et de serve condition , et demeurerait un an en ma terre , et qu'il fût après franc toute sa vie , et plusieurs autres choses. Ainsi fut conclu et arrêté que Richard y allât. Mais Roland lui fit promettre qu'il ne s'arrêterait jusqu'à ce qu'il fût à Charles , à moins qu'il ne fût pris ou mort. Richard le promit ainsi ; puis il dit : Pour le présent nous n'avons à penser , sinon comme je pourrai passer que les Payens ne me voient ; car si je suis connu par eux , il me sera impossible de leur résister. Roland dit : Je vous dirai ce que je pense à ce sujet. Je conseille que demain matin nous soyons tous armés , et irons faire une course sur les Payens. Pendant qu'ils seront occupés à se défendre , Richard passera outre et nous laissera ; puis nous nous tiendrons serrés pour nous en retourner en sûreté , et pendant cela Richard pourra être loin sans qu'ils en sachent rien ; et s'il plaît à Dieu , par ce moyen , nous aurons un bref secours. Lors

les barons , voyant que la chose n'était pas bien assurée , se prirent à pleurer pour la situation de leurs affaires ; et Richard , voyant les compagnons si tristes rapport à lui , leur dit : Seigneurs , ne doutez de rien. Si Dieu me fait la grâce de passer le pont de Mautrible , je vous amènerai tel secours , que vous serez tous délivrés. Les barons répondirent : Jésus te donne bon voyage et te fasse la grâce de bien retourner. Après cela ils ne dirent plus mot. La nuit vint , et chacun s'en alla jusqu'au lendemain pour accomplir leur projet.

CHAPITRE XLVII.

Comme , après que Richard de Normandie fut parti , le Roi Clarion courut après lui , lequel fut tué par ledit Richard.

Grand ennui vint aux Pairs de France , quand le duc devant que de partir pour aller au Roi Charlemagne , le matin quand ils vinrent à la porte de la tour , à laquelle ils trouvèrent quantité de Sarrasins qui les tenaient bloqués ; parquoi pendant l'espace de deux mois ils ne purent trouver moyen de sortir ; mais un jour que l'amiral était à la chasse , la garde du pont fut oubliée. Alors les barons s'armèrent et monterent à cheval , coururent jusqu'aux hôtelleries ; mais quand ils furent aperçus des cruels et mauvais Payens , les trompettes commencèrent à sonner si fort , qu'incontinent gens innombrables furent assemblés pour courir aux Pairs de France ; et quand les barons se virent enclos , chacun faisait son devoir pour se défendre. Le duc Richard pleurant , recommanda à Dieu ses compagnons , secrètement partit et se mit hors du chemin pour tirer à son aventure. Et avant que les nobles barons

de France fussent en leurs logis , plusieurs Payens furent tués , ainsi avec peine entrèrent en leur tour ; et quand ils y furent , ils virent Richard qui avait déjà passé l'eau , et en pleurant le recommandèrent à Dieu.

Richard de Normandie chevauchait hâtivement , et craignait d'être assailli. Quand il fut loin sur le haut d'une montagne , son cheval se prit à saigner de grande chaleur , dont il douta qu'il ne fût empêché , et dit : O Dieu , mon Père et Créateur , à qui j'ai mis toute ma confiance , aujourd'hui préservez-moi de mes ennemis en telle façon que je ne perde la vie ; fût sur lui le signe de la croix. Etant en ce lieu le jour apparut clair. Les Payens , qui étaient en leurs logis , le pouvaient bien voir. Les premiers qui l'aperçurent furent Brulant et Sortibrant , qui l'allèrent dire au Roi Clarion , neveu de l'amiral. Sire , lui dit Brulant , voyez-vous le messager des barons de France qui s'en va ; pensez d'y mettre ordre , car il va avertir le Roi Charles de leurs affaires , et cela pourrait nous causer grand dommage. Quand le Roi Clarion ouït cela , il monta promptement à cheval , prit son écu et un épéon de fin acier quarré , et courut après comme s'il eût été enragé. Richard , sans savoir qu'il fût poursuivi , monta à cheval , en disant : O mon Créateur , donnez-moi consolation que je puisse voir et parler à Charles , afin que je lui dise le triste état où se trouvent mes compagnons , afin qu'il leur donne secours ; lors se signala dévotement et se mit en chemin. Ainsi qu'il chevauchait , il regarda derrière lui , il aperçut les Sarrasins au nombre de plus de quatorze mille qui le poursuivaient , à la tête desquels était le Roi Clarion qui les précédait de beaucoup. Toutefois Richard se trouva sur une petite

montagne, qui les vit venir comme lions contre lui. Vous pouvez penser en quelle agitation son cœur était, et ce qu'il allait devenir, et quelles nouvelles il pourrait apprendre des Pairs de France ses compagnons, étant seul pour soutenir la fureur d'une si nombreuse compagnie. Enfin le Roi Clarion, qui était bien monté, piqua son cheval des éperons, tellement qu'il fit un saut de bien vingt pieds de loin et l'atteignit; puis s'écria, disant: Messager Richard, par mon Dieu Mahomet, vous ne le ferez de votre vie. Quand Richard l'entendit, tout le sang lui mua; néanmoins il lui dit: Sarrasin, pourquoi as-tu cette intention contre moi? que t'ai-je fait? Je ne crois pas t'avoir offensé. Je te prie seulement de te détourner de moi, et je te jure que quelque jour je t'en récompenserai. Le Payen répondit: François, tu parles de folie; car de Mahomet sois-je maudit si j'en fais rien; je ne te laisserai aller pour la moitié des richesses du monde. Et quand Richard sut son intention, il s'avança contre lui, et le Payen vint à Richard, qui de son épieu, le frappa très-fort sur son écu; mais il était si dur, qu'il ne le put percer. Aussitôt Richard, plein de courroux, vint contre le Payen avec son épée tranchante; et ainsi que le cheval dudit Payen allait outre, Richard lui déchargea un si rude coup sur le cou, qu'il lui partagea la tête d'avec le corps, qu'il tomba par terre; puis descendit de dessus son cheval et monta sur celui du Payen, qui était merveilleux, dont Richard pouvait dire n'avoir jamais été si bien monté, car il était si puissant, qu'il pouvait porter sept chevaliers sans être gêné. Pour nager et traverser une rivière profonde, il dit à son premier cheval par bonne affection: O grand cheval Doustin! pour toi je suis mélancolique de ne pouvoir

le mettre en bon lieu. Alors il se mit en chemin, et les Payens qui venaient après lui, trouvèrent leur Roi mort; ce qui les surprit très-fort; et ne sachant que faire, coururent au cheval de Richard pour le prendre; mais il n'y eut si hardi qui osât l'approcher, tant il faisait défense, et se mit à courir pour s'en retourner d'où il était parti.

CHAPITRE XLVIII.

Comme le cheval de Richard de Normandie fut vu des Pairs de France, qui pensaient qu'il fut mort, et de la grande mise au pont de Mantrible.

Richard de Normandie chevaucha en diligence l'épée au poing; et les Sarrasins, qui courraient après lui, trouvèrent leur Roi dans un état fâcheux; sa tête était d'un côté, et son corps de l'autre. Il ne faut pas demander quelle fut la mélancolie des Payens, quand ils virent ainsi leur chef mort. Ils voulurent prendre le cheval de Richard; mais nul n'osait l'approcher. L'amiral le voyant courir seul, appela Guérant, fils du Roi Grelier, et Sortibrant de Conimbre, et leur dit: Par mon Dieu Apollon, je dois bien aimer mon neveu, le Roi Clarion; car je vois qu'il a mis à mort le messager des Français, n'en soyez en doute. Voyez son cheval qui revient, et commanda qu'on le prit; mais quand le cheval vit qu'on le voulait prendre, il se mit à courir, et ne cessa jusqu'à ce qu'il fût à la porte du palais où étaient les barons enclos. Quand les Français virent le cheval de Richard, ils furent effrayés; ils vinrent lui ouvrir la porte, et il entra dedans. Quand la porte fut close, ils s'arrangèrent autour du che-

val de Richard, par compassion de deuil, en pleurant piteusement: Premièrement le duc Naimes dit: Ah! Richard, je prie Dieu qu'il ait pitié de ton âme. Je connais bien que ta mort sera cause que nous n'aurons jamais de secours. Ces paroles étaient ouïes par Roland et Olivier, et les autres pleuraient amèrement. Lors Florippes vint, laquelle, en menant grand deuil, dit: Seigneurs, en l'honneur de Dieu, cessez votre deuil; nous ne savons pas encore la vérité du fait. Ainsi qu'ils étaient sur cette matière, les Sarrasins vinrent, qui avaient laissé aller Richard, lesquels, en grand tourment, apportaient mort leur Roi Clarion. Quand l'amiral les vit venir, tout désespéré, il s'écria: comment, mon neveu n'est-il sain et en bon point. Les Sarrasins lui dirent: Sire amiral, nous ne saurions mentir. Clarion est mort, et plus n'en convient parler. L'amiral entendant ces paroles, tomba à terre comme mort, ce qui causa grand bruit et deuil parmi les Sarrasins. Les barons de France les ouïrent, particulièrement Florippes qui entendait le langage. Quand elle sut la cause de leur deuil, elle vint aux barons, et leur dit, en parlant à Roland: Sire, sachez pourquoi les Sarrasins mènent si grand deuil. C'est, chose vraie, que le duc Richard a tué le Roi Clarion et a gagné son cheval, lequel n'a pas son pareil en tout le monde; et tant de la mort de Clarion que pour la perte du cheval, ils se tourmentent comme vous voyez. Pourquoi je vous prie de vous réjouir. Olivier dit à Roland: Vous ne sauriez croire comme je suis joyeux de ces nouvelles; je suis aussi sûr de passer ce danger, que si j'étais au plus fort château de France. Béni soit Richard qui a fait une si belle action, ainsi dirent ses compagnons.

Pendant que Richard chevauchait, l'a-

miral fit venir un homme, nommé Orange, et le fit monter sur un dromadaire pour porter ses lettres à Galaffre, qui était gardien du pont de Mantrible, et lui dit: Garde bien que tu ne cesses de courir jusqu'à ce que tu sois à Mantrible, et dis à Galaffre, pourquoi il a laissé passer les messagers de Charles outre le pont, lesquels m'ont fait tant de mal; tu sauras bien lui dire: Je jure Mahomet, mon Dieu, qu'il fit grande folie; puis d'autre part le messager des Français y va; s'il arrive que Charles le sache, il viendra à nous et nous mettra en sa sujétion. Pour cette raison dis à Galaffre qu'il garde bien le pont; que pas un des Français, ni autres étrangers, n'y passent. Dis-lui plus, que s'il fait autrement, je lui ferai crever les yeux et mourir honteusement. Sire, dit Orange, je ferai votre commandement. Sachez que je ferai autant de chemin en un jour comme un autre en quatre; car pour chevaucher cent lieues de suite, jamais n'en fut lassé. Ainsi prit congé de l'amiral, et n'arrêta jusqu'à ce qu'il fût à Mantrible, où il trouva Galaffre, à qui il dit: Sire, je viens pour te dire que l'amiral est malcontent de ce que tu as laissé passer les Français outre le pont. Ils ont porté grand dommage; car ils sont maîtres de la principale tour, et là ils tiennent Florippes sa fille. Ils ont tués plusieurs des plus valeureux de la cour de l'amiral; c'est la cause pourquoi je suis venu en grande diligence, car il doit y passer un messager des barons de France, qui va quérir aide vers Charlemagne leur Roi, et a fait mourir Clarion; prends garde qu'il ne passe, car si tu fais autrement, rien ne te pourrait garantir de mort hontense. Galaffre fut effrayé de ces paroles, et par violente colère commença à écumer comme un sanglier échauffé; il prit un bâton pour frapper

le messenger, mais ceux qui étaient présents l'en empêchèrent. Toutefois il sonna une trompette, et il sortit du fond d'une tournelle bien quinze mille hommes, lesquels furent aussitôt montés à cheval, et passèrent le pont, puis commencèrent à courir çà et là pour rencontrer ledit messenger.

CHAPITRE XLIX.

Comme le duc Richard passa la rivière du Flagot, moyennant un cerf blanc qui se trouva devant lui.

OR le duc Richard, qui était messenger des barons prisonniers, chevauchait en grande crainte : en chevauchant il regarda devant lui, et vit toute la terre couverte de Sarrasins, ce qui l'étonna beaucoup, et dit : O Jésus ! soyez-moi en aide, et ayez pitié de mon ame ; car je vois bien le déclin de ma vie. Si j'entreprends de combattre, c'est fait de moi ; si je m'expose en cette mauvaise et rapide rivière, jamais je ne pourrai passer outre : ainsi il me convient donc de mourir. S'il m'est forcé de retourner à mes compagnons, je commettrai une grande faute envers Roland, auquel j'ai promis de faire mon message ; parquoi, mon Dieu, je ne puis dire autre chose ; vous savez mon intention ; je mets tout entre vos mains. Etant près de la rivière, les Payens firent grand bruit en venant à lui, entre lesquels le neveu de l'amiral s'avisa de courir contre lui, criant : O messenger ! tel que tu sois, pense à mourir ; car tu as déjà trop chevauché ; il est tems que la mort du Roi Clarion soit vengée. Ces paroles, dites de colère, ne plurent point à Richard, qui subitement piqua son cheval contre lui, et tenant un gros épieu

quarré et aigu ; lequel avait conquis de Clarion, vint à lui, le frappa en la poitrine, et tomba mort ; puis prit le cheval par la bride, et alla au bord de l'inaccessible rivière ; et par grande contrition de cœur se recommanda à Dieu, le priant de le préserver de mort jusqu'à ce que Charles eût eu de ses nouvelles. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne laisse jamais au besoin ses amis, montra un grand signe d'amour pour Richard ; car comme il méditait pour passer outre, Dieu envoya un cerf qui passa par-devant Richard ; mais le bord de cette rivière était si haut, que c'était tant qu'un homme pouvait faire de jeter une pierre du bas au haut ; mais par le vouloir de Dieu, la rivière s'enfla de telle sorte, que l'eau passait par-dessus la rive, si bien qu'on pouvait nager sans rien craindre ; puis le cerf se mit devant en l'eau, et Richard regarda derrière lui, il vit venir les Sarrasins pour le mettre à mort. Lors se recommanda à Dieu, et fit le signe de la croix, ayant toujours en son cœur le nom de Jésus, le priant de le préserver de ses ennemis. Dans ce moment il se trouva à l'autre bord de la rivière. Alors les Payens voyant ce, furent étonnés, et n'y eut personne qui osât faire comme lui, car incontinent la rivière se remit en son lit. Les Payens furent bien marries de ne pouvoir prendre le messenger. Galafre, qui était mal-content, vint au pont, abaissa les chaînes, et commanda aux Payens, sur peine de mort, qu'ils ne cessassent de courir que Richard ne fût pris, lequel était outre la rivière en bon point ; dévotement remerciait Dieu de la grâce qu'il lui avait faite ; puis se mit à chevaucher tranquillement à la vue des Payens, dans l'espérance de bientôt voir Charlemagne, ne craignant plus les

Sarrasins, qui s'en retournèrent bien honteusement.

CHAPITRE L.

Comme Charles fut détourné par le traître Ganelon et ses compagnons de n'aller plus avant.

PENDANT le tems que le duc Richard chevauchait, l'Empereur Charles était pensif de ses barons qui étaient détenus par l'amiral ; et voyant qu'il n'en pouvait avoir aucune nouvelle, manda Ganelon, Geoffroy de Haute-feuille, Aubry, Nicaire et plusieurs autres, entre lesquels Regnier de Gênes, père d'Olivier, y était, auxquels dit : Seigneurs, je suis en grande inquiétude pour mes barons que j'ai envoyés faire message à Baland l'amiral, dont je n'ai pas de nouvelles ; parquoi, me croyant méprisé, je veux tout abandonner et ne plus régner : voilà la couronne de Majesté ; prenez-la, car je l'abdique. Ganelon, qui était là, en fut bien joyeux ; et il lui dit : Sire Empereur, si vous me voulez croire, je vous donnerai bon conseil. Faites ôter ces tentes et pavillons ; et pensez de vous en retourner ; car si vous allez plus avant, jamais vous ne retournerez. Le pays d'Aigremoire est très-fort ; et Baland est de grande fierté, avec ce, il a tous les Payens à son aide ; d'ailleurs nous avons Fierabras son fils qui s'est fait chrétien ; d'autre part vos barons n'y sont point ; je vous l'assure ; aussi retournons en France ; nous avons plusieurs enfans qui deviendront grands, et avant qu'il soit vingt ans ils seront en état de porter les armes, et alors nous irons avec eux en Espagne pour conquérir les terres et seigneuries que nous avons entrepris, et trouverons les

saintes reliques que nous désirons tant ; de plus, vous vengerez la mort du noble Roland, pour lequel vous avez tant de mélancolie ; car je crois que jamais vous ne le reverrez. Quand l'Empereur Charles ouït le discours de Ganelon, fut si dolent, qu'il tomba pâmé. Etant un peu revenu à lui, il dit en pleurant : Pauvre malheureux que je suis, que ferai-je ! si je m'en retourne, je serai déshonoré ; il vaut mieux perdre la vie que d'être blâmé. Puis dit aux barons : Le conseil que Ganelon vient de me donner ne me plaît pas ; car si je m'en retourne sans prendre vengeance de mes nobles barons qui sont détenus, jamais ne serai prisé ni estimé. Lors Aubry, Geoffroy et plus de cent autres traîtres et parens de Ganelon, dirent tous d'un même accord : Sire Empereur, ne proposez de faire autrement que Ganelon a dit, car il a bien parlé. Pensez de retourner en France sans aller plus avant : nous sommes vingt mille hommes qui avons fait serment que, pour chose que vous puissiez dire ou faire, nous n'irons plus loin : car puisque Roland est mort, les autres pairs ont perdu leur appui. Charles tristement dit : O Dieu ! comme je suis accablé. Si je m'en retourne sans venger mes barons, que dira-t-on, eux qui étaient le soutien de la couronne impériale ? Celui qui me conseille de m'en retourner sans les venger, ne m'aime guère, je le vois bien. Regnier, père d'Olivier, se leva et dit : O Empereur ! si vous croyez aux paroles qu'on vous a dites, votre gouvernement ira mal ; car par eux la France sera détruite, dont serait grand dommage. Alors Alory, qui était un des traîtres, parla ainsi à Regnier : Vous avez menti en ce que vous avez dit ; et si ce n'était par respect pour le Roi qui est présent, vous auriez le chef cou-

pé. Nous savons bien qui vous êtes; votre père Guérin ne fut jamais que de très-basse condition, et tout votre lignage n'est que gens de néant. Regnier ne put supporter cette injure; il vint à lui et le frappa du poing tellement qu'il le jeta à terre; là furent plusieurs reproches, et il y eut tel débat, que si le Roi n'y eût été, qui les sépara, ils se fussent tués l'un ou l'autre, car plus de mille se trouvèrent du lignage de Ganelon: mais Fierabras, qui était présent, les blâma fort. D'autre part le Roi jura que s'il y avait homme qui commençât la mêlée, il le ferait pendre impitoyablement. Alors ils se calmèrent, et il n'en fût plus parlé. Nonobstant, le conseil fut pris entr'eux qu'ils mettraient à mort Regnier. Charles les fit venir devant lui, et leur dit: Seigneurs, vous avez manqué de respect en ma présence; mais s'il n'est réparé, j'en ferai justice. Toutefois il fut forcé d'obéir au Roi. Aussitôt Alory se mit à genoux, et demanda excuse à Regnier pour apaiser la colère du Roi. Après cela, l'Empereur dit son opinion, que s'il retournait en arrière ce serait grand deshonneur. Là était Geoffroy de Haute-feuille, père de Ganelon, qui dit, Sire Empereur, je suis ancien et ai beaucoup de pratique, c'est pourquoi je vous prie de m'écouter. Vous savez que moi et mon fils Ganelon nous vous avons toujours aimé; et celui qui vous conseille de retourner est sage; j'ai déjà le corps fatigué de porter les armes; et soyez sûr qu'avant qu'il soit vingt ans, les enfans qui sont en France seront capables de porter les armes; il s'en trouvera un si grand nombre, que vous pourrez mettre l'Espagne sous votre obéissance et venger la mort des Pairs de France. Quand l'Empereur entendit cela, il pleura amèrement, et contre sa volonté

fit sonner la retraite pour s'en retourner, dont la compagnie des traîtres fut fort joyeuse. Regnier, qui retournait sans son fils Olivier, avait le cœur fort triste, car il pensait que jamais il ne le reverrait.

CHAPITRE LI.

Comme, après les plaintes de Charlemagne, le duc Richard arriva, qui conta la situation des Pairs de France, et de ce qu'il en fut.

QUand Charles fut en chemin pour retourner, il lui prit remord de l'abandon qu'il faisait de Roland et des autres barons. Il s'arrêta en disant: Je puis bien mener grand deuil; je laisse la fleur de la France, et je devrais les venger; j'en serai blâmé d'un chacun. O Roland! mon cher neveu, je ne prouve guère que je vous aime, quand je ne venge votre mort: à Dieu ne plaise que jamais je porte la couronne, si je n'ai de vos nouvelles. et quand son deuil fut un peu apaisé, il dit: Hélas! je fus bien mal avisé, quand je vous envoyais à Baland l'amiral; bien fut cause de votre perdition; et en faisant ces réflexions, la compagnie faisait si grand bruit de leurs attirails dans leur retraite, que c'était merveille. Ainsi qu'ils chevauchaient, Charlemagne regarda de loin, vit venir Richard à cheval, tenant son épée nue; parquoi l'Empereur manda les principaux de sa compagnie, et fit arrêter l'ost. Je vois, dit-il, venir un chevalier qui fait grand bruit; il me semble que c'est Richard de Normandie, dont je prie Dieu qu'en ce jour il me donne bonnes nouvelles de Roland et des autres barons, s'ils sont en vie. Alors Richard arriva, qui fit caracoler son cheval devant le roi, en le saluant. Le Roi lui dit: Ri-

chard, comment vous portez-vous? Qu'est devenu mon neveu Roland et les autres barons? êtes-vous seul? sont-ils morts ou vifs? dites-le-moi, je vous prie. Richard répondit: Sire Empereur, Roland et les autres, quand je partis d'eux, étaient en Aigremoire, et une tour assiégée par l'amiral, et sont environnés de cent mille Sarrasins. Sachez que l'amiral est très-fier, et a juré son Dieu Mahomet, que jamais il ne partirait qu'ils ne fussent tous pendus et étranglés; de plus, ils ont Florippes, fille de l'amiral, la plus belle qu'on puisse voir, laquelle a en sa garde les reliques tant désirées. Ils vous mandent par moi que vous les secouriez, et se recommandent à vous. Charlemagne fut d'une joie inexprimable, et jura par S. Denis, que Ganelon était traître et plein de méchanceté, et que jamais il ne serait admis en son conseil; car je vois bien qu'il ne tient pas à loi que Roland ne soit mort. Or, gentil Richard, dites-moi, la tour où ils sont est-elle garnie de vivres pour se défendre un peu de tems? S'ils peuvent tenir six jours, je ferai mourir l'amiral et tous ses adhérens. Sire, dit Richard, je vous dirai la vérité. L'amiral est orgueilleux, et a une armée nombreuse qui tient l'espace de deux lieues. La ville où il habite est forte et remplie de tous biens; et de ça est le pont de Mantriblé, dont le passage est bien dangereux. Les murs de cette cité sont faits de marbre cimenté, et fortifiés de grosses tours, et y passe une rivière fort hideuse, qui s'appelle Flagot; elle est par sa rapidité, impraticable pour la navigation; le pont a une demi-lieue de longueur, et au milieu il y a une tour de marbre si forte, qu'on ne pourrait l'abattre. La porte est garnie par-dedans de barres de fer bien sûres. Le portier de la garde de ce lieu est un Pa-

ren, grand, hideux, de sorte qu'il ressemble mieux à un diable qu'à un homme. Ce monstre Payen a dix mille chevaliers avec lui; parquoi nous ne passerons pas facilement, car pour assaut que l'on pourrait donner, ils ne craignent rien; et pour ce, il faut passer par subtilité, car autrement nous ne le pourrions. Pour cet effet, il convient que quelques-uns de nous soient dessous leurs vêtements bien armés, et par-dessus une grande chape de drap, et nos sommiers de marchandises viendront après nous, et vous avec la cavalerie vous demeurerez en ce petit bois; que chacun soit bien en point; et quand nous aurons gagné la première porte, je donnerai du cor, et alors vous viendrez, et par ainsi nous aurons passage, au plaisir de Dieu, et viendrons à notre intention. Ce conseil fut approuvé de Charles, qui donna sa bénédiction à Richard, pour ce qu'il avait bien parlé. Il fit donc assembler ses gens, et leur commanda de s'armer promptement; les étendards furent levés, et l'oriflamme déconverte. Richard donna le cheval de Clarion qu'il avait conquis, au duc Regnier. Chacun fut bien armé dessous la chape, l'épée ceinte et bien couverte pour que personne ne s'en aperçût. Ils étaient bien cinq cents chevaliers qui montèrent à cheval en bon ordre, et firent marcher les sommiers devant eux. Richard allait devant en grand honneur, ensuite le duc Hoël de Nantes et la Vallée Royale du Mans, qui étaient chevaliers, et aussi le duc Regnier, père d'Olivier, ainsi se mirent en chemin sans s'arrêter; et l'Empereur Charlemagne, avec toute sa baronnerie, demeura dans le bois, comme j'en ferai mention.

CHAPITRE III.

Comme le duc Richard, avec quatre autres chevaliers, prirent le fort de Mantrible sans grande peine, et quel homme était Galaffre.

L'Empereur Charlemagne, avec cent mille hommes, demeura au bois susdit, et le duc Richard avec Hoël de Nantes, Regnier et deux autres vaillans chevaliers, se mirent en chemin pour aller au pont, et menaient leurs sommiers tous chargés. Quand les compagnons de Richard entendirent ainsi bruiie la rivière de Flagot, et virent l'entrée de Mantrible si forte, le pont si dangereux à passer, et les portes de fer si bien enchainées, ils en furent étonnés; car pour y parvenir par assaut, toute la puissance des chrétiens n'y eût pu entrer par aucun endroit.

Sachez que c'est la plus forte cité qui soit d'ici à Arce. Il y a plus de mille hommes armés dedans. Hoël de Nantes en fut effrayé; il pria Dieu de les vouloir garder. Seigneurs, dit Richard, j'irai devant et parlerai le premier. Gardez-vous d'ôter vos chapes pour frapper sur les Payens; et telle chose qui arrive, que l'un n'abandonne pas l'autre. Riolf du Mans répondit: Ne doutez que quand je serai avec les Sarrasins je ne fasse mon devoir, ou je perdrai plutôt la vie. Après ces paroles ils mirent leurs sommiers contre le pont. Galaffre les vit venir de loin, tenant dans sa main une hache d'acier d'un tranchant mortel. Ce Payen était monstrueux; il avait les yeux flamboyans, le cou long d'une coudée, le nez plus d'un demi-pied, les oreilles étaient si grandes, qu'elles pouvaient bien tenir un demi-septier de blé, les bras extrême-

ment longs et courbés, les pieds tortus, le reste du corps tout contre-fait. L'amiral Baland l'aimait fort; il était son neveu; et pour la confiance qu'il avait en lui, il lui donna le pont de mantrible à garder, comme étant le passage le plus fort de tout le pays. Ce Payen était connétable de toute la terre de l'amiral, et grand ennemi des Français, car nul ne tombait entre ses mains qu'il ne fût tué.

Quand ils furent à Mantrible, Richard passa par-devant; et lorsqu'il fut à l'entrée du pont, Galaffre vint à lui, et dit: Vassal, qui êtes-vous? Pourquoi venez-vous ici? Richard, comme sage, changea son langage, et dit en aragonais, Sire, je suis un marchand qui viens de Tarascon avec d'autres marchands, et mène draperie, et voudrions aller aux marchés, moyennant le Dieu Mahomet, auquel nous allons présenter nos marchandises; et si nous étions en Aigremoire, nous donnerions à l'amiral des dons précieux que nous portons. Ces autres marchands-ci sont esclaves, et ne savent pas le langage; pourquoi, beau Sire, montrez-nous, s'il vous plaît, comme nous devons faire, et par quel lieu nous devons aller. Galaffre répondit: Je suis garde de ce pont et des passages d'ici à l'entour; mais n'aguère que sept gloutons Français, messenger de Charles, passèrent par ici, qui ne m'ont encore payé le tribut; toutefois l'amiral les tient, desquels en est échappé un comme un larron, et était monté sur un bon cheval, car il passa à la nage cette rapide rivière, après avoir tué mon cousin le Roi Clarion, dont j'ai grande mélancolie. Oh! plutôt à Dieu Mahomet qu'il fût sur ce pont, je le fendrai jusqu'au milieu du ventre sans avoir aucune pitié de lui. L'amiral s'est douté depuis de sa trahison pour son fils Fierabras qui



Comme le duc Richard et quatre autres chevaliers prirent le fort de Mantrible, page 71.

a renié Mahomet pour se faire chrétien, et m'a mandé par trois fois que je ne laisse passer personne que je ne sache bien leur condition; ainsi je veux savoir quels gens vous êtes. Richard, entendant cela, baissa la tête. Riolf du Mans, Hoël de Nantes, et Regnier de Gênes, entrèrent avant sur le pont. Quand Galafre les vit, il commença à douter, et leur dit qu'ils n'entrassent plus avant, et s'avança sur le pont, lequel, quand il fut près d'eux, leur dit: Vous êtes bien hardis d'avoir entré si avant sans ma permission; et pour ce vous irez tous en prison, et demain j'en ferai avertir l'amiral pour faire de vous à sa volonté. Otez ces chapes de dessus vos épaules, pour voir ce que vous portez, car vous me paraissez suspects. Ce disant, il prit Hoël par le chaperon, et le fit tourner quatre fois autour de lui. Je ne saurais endurer qu'on fasse telle injure à mon cousin; alors il mit bas sa chape et frappa le Payen; mais il était si fort armé qu'il ne le put dommagier, sinon qu'il lui coupa un peu de l'oreille. Richard et Regnier mirent aussi l'épée à la main et frappèrent tous ensemble sur Galafre; mais ils ne purent lui entamer la tête, car elle était toute couverte d'une peau de vieux serpent. Ce Payen fut fort courroucé et pensa tuer Riolf de sa hache tranchante; mais Riolf, voyant venir le coup, fit un pas de côté et laissa tomber la hache qui, de la force dont elle était lancée, fut fendre une pierre de marbre qui était près de là. Eh! ciel, dit Regnier, comme il frappe courageusement; jamais nous ne le pourrions vaincre. Lors prit une grosse pièce de bois, et à deux mains en donna tel coup au Payen, qu'il fit un cri épouvantable. A cette voix les Payens de Mantrible, au nombre de mille bien armés, y accoururent;

grand tumulte fut à cette heure. Pendant ce tems Richard alla abaisser le pont, et les cinq cents chevaliers qu'ils avaient amenés entrèrent avec eux; mais à l'entrée furent rencontrés: alors fut grande mêlée, et plusieurs de part et d'autre furent tués. Richard donna fortement par trois fois de son cor. Charles, qui était au bois, l'entendit bien. Chacun monta promptement à cheval, et ne cessa de courir jusqu'au pont; Ganelon le traître, par politique, s'y porta vaillamment, car il fut le premier qui se trouva dessus, ayant son étendard déployé; mais cette marque de zèle ne dura guère, comme nous verrons dans la suite.

CHAPITRE LIII.

Comme, par force et sanglante bataille, en laquelle Galafre fut tué, Charles entra dans Mantrible, malgré qu'Alory, l'un des traitres, s'y opposa.

A L'entrée de Mantrible plusieurs furent tués et blessés, tant des Français que des Sarrasins, et dans cette action l'Empereur s'y employa vaillamment, car ceux qu'il atteignait de son épée l'allaient qu'ils mourussent, tant il frappait rudement; et Ganelon était auprès de lui qui faisait merveilles. Les fossés qui étaient profonds, furent remplis de corps morts. Quand Charles passa devant ses gens, il vit Galafre qui n'était point mort; ressemblant mieux à un diable qu'à un homme, et tenait sa hache en main, dont il avait mis à mort plus de trente Français, dont l'Empereur était courroucé; et le voyant un peu écarté des autres, à force supérieure le tuèrent. Le bruit fut si grand, que de cinq lieues des Payens ouïrent

crier que le pont de Mantrible était conquis; parquoi vinrent plus de cinquante mille Sarrasins armés pour aider à détruire les Français, et se rendre maîtres dudit pont. A cette mêlée vint un géant fier, qui se disait Amphion, et avait sa femme, nommée Amiotte, issue de géans, étant nouvellement accouchée de deux fils qui n'avaient que quatre mois, et chacun d'eux avait de long environ six pieds. Ce géant ouvrit la porte, et tenait en sa main un gros pal de fer massif. Quand il fut outre la porte, d'une voix ténébreuse et diabolique se mit à crier: Où est le Roi de France? veut-il maintenant porter la relique à Saint-Denis? Par Mahomet, il vaudrait mieux au vieillard qu'il eut resté à Paris car si jamais l'amiral le tient, il le fera pendre et écorcher sans miséricorde. Après qu'il eut parlé, il mit à mort beaucoup de Français avec son pal de fer. Charles, voyant sa façon, descendit de cheval bien courroucé, et par colère s'avança, ayant son écu devant lui, l'épée à la main, s'en vint droit au géant; et quand le Roi l'eut joint, avec joie le frappa si courageusement, qu'il le fendit jusqu'aux dents, tomba à la renverse et mourut. Les Sarrasins furent épouvantés; néanmoins, comme enragés, frappèrent sur les Français à force de dards et autres armes envenimées. Alors Charles cria secours. Aussitôt vinrent Regnier de Gênes, Hoël de Nantes, Riolf du Mans, et Richard de Normandie, qui tous avaient courage de lions. Ces quatre barons, avec Charles, firent reculer les Payens et entrèrent dans la ville de Mantrible. Les Payens, qui étaient plus de vingt mille, vinrent à la porte pour la fermer, en faisant grande défense; mais ils ne purent trouver la manière d'abaisser le pont, car il était bien gardé par les Français. Grand

Charlemag.

bruit se fit alors en cette rencontre, et si Charles se douta ce ne fut pas sans cause, car il savait bien que les Sarrasins avaient levé le pont comme la porte de la ville, qu'il n'était possible à lui de passer outre; et le cœur dolent il commença à regretter Roland son neveu et les autres, comme ne pensant jamais les revoir. Richard, considérant ceci, dit: Sire, en l'honneur de Dieu, ne vous chagrinez pas; mais défendons-nous contre ces Turcs, et Dieu nous aidera, Vous savez que Roland est valeureux, et qu'il aimerait mieux perdre la vie que de retourner; ainsi dépêchons-nous d'avancer, car il en est besoin. A cette parole, Charles, Regnier, Hoël et Richard, l'épée à la main, entrèrent par force dans la ville; vous devez bien penser que ce ne fut pas sans mettre beaucoup de Payens à mort; car Charles, voyant venir si grand nombre de Sarrasins, cria alarme. Ganelon l'entendit, et lui en prit pitié; nonobstant que sa fin n'en fut pas bonne, il s'en vint à Geoffroy, et s'écria tôt: Alerte. Son père et ses autres parens, qui étaient armés au nombre de dix mille, vinrent assaillir la porte. Les Turcs firent grande défense. Pour lors furent plusieurs morts et navrés des gens de Ganelon. Lors vint le traître Alory qui dit: nous sommes bien fous de nous faire mourir; puis se tourna vers Ganelon: disant: Bel ami, allons nous-en. Charles est dedans bien embarrassé; ne plaise à Dieu que jamais il n'en sorte; nous pouvons, de lui et de Regnier, prendre vengeance des contradictions qu'ils nous ont faites; de mille morts puissent-ils mourir, car nous pourrions avoir la France à notre plaisir, et la gouverner à notre volonté, vu que nul ne pourra s'y opposer. Ganelon répondit: Ne plaise à Dieu que je fasse telle trahison à mon Sei-

CHAPITRE LIV.

Comme Amiotte la géante, avec une faulx, fit grand exploit contre les Chrétiens, comme ses fils furent baptisés; et de l'amiral quand il sut les nouvelles de la prise de Mantrible par les Français.

gneur; nous tenons nos terres et Seigneuries de lui; je serais bien misérable si je consentais à sa mort. Quand Alory l'entendit, il enragea, et lui dit: Il faut être fou pour parler ainsi. Qu'attendez-vous pour vous venger? Si l'empereur Charles était tué, les autres barons auraient la tête coupée; ainsi de tous vos ennemis seriez vengé: laissez tout là et vous en venez. Ganelon répondit: Je ne voudrais pas pour tout l'or, faire telle chose à mon Seigneur; j'aimerais mieux être démembré pièce par pièce. Alory et Geoffroy furent mal contents de ces paroles, tellement qu'il y eut grand débat entre eux. Alors Fierabras, qui était en bon point, cria promptement, Charles; mais le traître répondit: Sire, jamais ne le verrez, car il est enclos dans la ville, et je crois qu'il est mort. Fierabras répondit: Et vous autres, qu'attendez-vous? que ne le secourez-vous; de ce fait vous pourrez être accusé de trahison; et dans ce moment commença à crier secours. Aussitôt les barons vinrent jusqu'au beffroy, et Fierabras trouva Ganelon au bas du pont qui avait laissé les traîtres.

Fierabras fut joyeux, quand il vit que le pont n'était pas levé; lui et Ganelon entrèrent en la cité, et firent leur devoir; et quand ils y furent, les traîtres entrèrent après et frappèrent avec les autres par tel accord, que le sang coulait par la ville en grande abondance. Les Payens criaient comme loups, et quand ils virent qu'ils ne pouvaient plus résister, ils mandèrent à l'amiral pour avoir du secours, et réclamaient Mahomet et Tervagant, qu'ils les voulassent aider; car ils étaient fort déconcertés, voyant leurs maisons au pillage.

Quand Mantrible fut prise, plusieurs coups ils surent donnés; mais quand Amiotte la géante ouït les citoyens, elle fut étonnée. Elle était noire comme un démon, ayant les yeux rouges comme l'en ardent, les lèvres grosses, et le visage; elle était de grandeur d'une lance; et encore toute effrayée de la mort de son mari et de la peur pour ses deux fils, comme toute égarée, sortit de sa maison avec une faulx tranchante en main, et vint sur les Français, desquels en fit grande tuerie, tellement qu'ils n'osaient se trouver devant elle. L'empereur Charles voyant ce, fut bien courroucé de la destruction de ses gens. Il demanda une arbalète, et quand il la tint, il tira à elle si droit, qu'il l'atteignit entre les sourcils et tomba à terre comme morte, et commença à jeter par la gorge une flamme de feu horrible; toutefois elle fut tant frappée de pierres et autres choses, que jamais n'en releva; parquoi, après cela, Charlemagne s'empara des portes de la ville et fit à sa volonté. Ils trouvèrent beaucoup de richesses dans Mantrible, dont ils furent très-contents; car l'amiral Baland, à cause que le lieu était fort, y avait mis grands trésors, qui furent pillés par les gens de Charles. Ils demeurèrent trois ou quatre jours en cet endroit, distribuant les richesses à chacun, selon sa qualité. Ainsi qu'ils s'en allaient, passant près le

Flagot, trouvèrent en une caverne les deux fils d'Amiotte la géante, dont Charles fut bien joyeux, et les fit baptiser; l'un fut nommé Roland, et l'autre Olivier; il les fit nourrir doucement; avant deux mois ils furent trouvés morts dans leur lit, dont l'empereur fut fâché. Ce fut au mois de Mai que la forte cité de Mantrible fut prise. Charles fit venir près de lui Richard de Normandie, Regnier de Gênes, Hoël de Nantes, et Riol du Mans, et prirent conseil pour garder le passage de Mantrible, pendant qu'ils iraient détruire Baland et mettre hors de prison les autres Pairs de France. Richard répondit: Sire Empereur, il serait bon que Hoël et Riol demeurassent pour garde, accompagnés de cinq mille hommes. Et ainsi qu'il fut dit, fut fait; et puis, à son de trompettes, l'ost de l'empereur se mit en marche pour aller en Aigremoire, et étaient en si bon ordre, que c'était merveille. Quand ils furent un peu loin, Charles monta sur une montagne pour regarder tous ses gens; voyant la multitude, il leva les yeux vers le ciel, et dit: Sire Dieu, qui par votre grâce m'avez fait Seigneur de ce peuple, de bon cœur je vous en rends louanges. Après qu'il eut dit cela, il se mit en chemin, et avait en sa compagnie cent mille hommes qui lui furent très-utiles; car l'amiral avait fait venir grand nombre de Sarrasins de toutes parts. Les Français chevauchèrent; Richard fit l'avant-garde, et Regnier fit l'autre, et passèrent le pays de Surie. L'amiral sut que Galafre avait été tué, que Mantrible était pris, il se pâma de deuil, et cria hautement: Ah Mahomet! mauvais Dieu, que tu as peu de pouvoir; tu as laissé mourir mes hommes; bien fou qui se fie en toi: en disant cela, il prit une massue, courut à Mahomet, et lui en

donna un si grand coup sur la tête, qu'il le mit en pièces. Alors Sortibrant voyant la désolation de l'amiral, tâcha de le consoler; qui l'ayant écouté, lui dit: Je ne pourrai jamais recouvrer ma cité ni la forte tour de Mantrible, qui étaient tout mon reconfort. Sortibrant répondit: Sire amiral, envoyez un exprès pour savoir si l'ost de Charles vient contre vous, et peut être pris et ses gens, faites-les pendre, et puis vous pourrez jeter hors de votre tour ces gloutons qui la gardent, et ferez couper la tête à votre fils Fierabras; criez merci à Mahomet, que vous avez offensé, et le priez qu'il vous soit en aide. Quand l'amiral eut entendu Sortibrant, il se tourna devant Mahomet pour faire ainsi qu'il lui avait dit.

CHAPITRE LV.

Comme les Pairs de France furent assaillis plus fort que jamais en la tour qui fut presque mise par terre; et comme ils furent reconfortés par le moyen des prières qu'ils firent aux saintes reliques.

Sortibrant pria tant l'amiral avec les Rois Cordaire, Tempêtes, et Brulant, que pour l'injure qu'il avait faite à Mahomet, ils lui firent faire réparation. L'Amiral fut content pour leur affection, et promit qu'il augmenterait Mahomet d'un mille pesant de fin or. Puis fit sonner ses trompettes, au son desquelles furent tous les Sarrasins assemblés et bien armés; alors l'amiral fit porter toutes ses machines pour la force de grosses pierres jeter contre la tour, la démolir, afin de détruire les Français; et en ce jour, ils furent plus vaillans que jamais n'avaient été, car ils vinrent assaillir cette tour avec tant

de violence, que cinq coups firent cinq brèches, dont la moindre était capable de passer un chariot. Pendant que ceci se faisait, Roland et Olivier étaient aux fenêtres, l'écu au cou, et l'épée à la main, et n'y avait si hardi d'entr'eux qui n'eût de la terreur, quoiqu'ils avaient bonne volonté de se défendre; et continuellement celui qui leur voulait adresser des pierres, ne les pouvait endommager personnellement. Ce que voyant l'amiral, leur cria: O mes amis! faites que cette tour puisse être renversée par terre, et vous aurez mon estime: et si je peux tenir Florippes, je la ferai brûler toute vive. Après ces paroles, les Payens furent encore plus courageux qu'auparavant; et par force dressèrent des échelles contre la tour, et montèrent aux brèches, tellement que les barons ne tenaient sinon le meilleur étage qui y fut. Roland voyant ceci, dit: Seigneurs, en l'honneur de Dieu le créateur, défendons-nous vaillamment, car autrement nous ne passerons pas cette journée que nous ne soyons pris et défaits. Compagnons, dit Olivier, nous sommes ici pour tant qu'il plaira à Dieu, et tous bon combattans pour sa gloire; je conseille que nous sortions pour repousser nos ennemis; j'aime mieux mourir en bataille, que d'être pris échaus comme poltron. Oger et les autres dirent tous de même. Florippes voyant la délibération des barons, et qu'ils se préparaient pour aller attaquer les Payens, leur dit: Francs chevaliers, je prie Dieu qu'il vous donne victoire; et je vous promets que si vous sortez sains de cet assaut, je vous montrerai choses dont vous serez bien joyeux. A ces paroles, les barons frappèrent si courageusement sur les Tores qui étaient en la tour, qu'ils les culbutèrent dans les fossés, et incontinent les trous

des brèches furent rebouchés et bien clos. Lors Florippes demanda premièrement le duc Naimès et Thierry, duc d'Ardenne, et dit: Seigneurs, vous m'avez déjà une fois promis que vous ne feriez rien contre ma volonté, je veux vous montrer la couronne de Jésus-Christ et deux clous dont il fut cloué, que je garde depuis long-tems. Les barons voyant ceci, pleurèrent de joie, et lui promirent loyauté. Florippes alla chercher le petit coffre, et en fit l'ouverture devant eux; et après que ces reliques furent découvertes, le duc Naimès fut le premier qui, en grande dévotion, les baisa, et les autres ensuite; puis vinrent aux fenêtres, car il y était encore resté au-dedans quelques Payens, qui, aussitôt qu'ils les virent, tombèrent morts. Quand le duc Naimès vit cela, il dit: O puissant Dieu de gloire! je te rends grâces et louanges, car je vois et connais que ce sont les véritables reliques dont nous avons si souvent parlé. Incontinent prit courage, et dit à ses compagnons: Frères, maintenant nous sommes fortifiés, et je vous assure que jamais nous ne redouterons les Payens. Florippes plaça proprement les saintes reliques et les resserra. L'amiral vit les barons aux fenêtres, et sa fille avec eux; et cria si fort, qu'il fut entendu, disant: O Florippes, belle fille, vous avez su me séduire par votre faux langage, pour sauver l'armée des Français que je tenais prisonniers: on a bien raison de dire que celui qui se fie aux femmes est insensé, mais votre entreprise ne durera guère, car je vous jure que je départirai les intrigues amoureuses que vous avez avec ces gloutons de Français, et je vous ferai tous pendre l'un après l'autre sans pitié. Florippes ouït ces paroles, et fit signe à son père; ce que voyant l'amiral, il ordonna aux trompettes de son-

ner, afin de convoquer tous ses gens pour aller contre la tour. Alors les Français redoutèrent fort ceux qui y montaient: Roland, Olivier et Oger vinrent en une chambre où étaient les dieux de Mahom, Tarvagant et Apollon. Roland prit Apollon et le jeta sur les Payens; Olivier, Tarvagant; et Oger prit Magot. desquels frappèrent tellement les Sacrasius, que ceux qui furent atteints, ne furent jamais dans le cas de leur faire dommage. Quand l'amiral vit jeter ses dieux, il fut si courroucé, qu'il pensa enrager. Sortibrant et plusieurs autres voyant cela, se désolaient; et l'amiral leur dit: Seigneurs, celui qui me vengera du mépris que ces gloutons de Français ont fait de mes dieux, sera mon spécial ami. Sortibrant fit ce qu'il put pour le consoler, lui disant qu'avant peu il en serait vengé, vu que la tour était rompue en différens endroits. O Mahomet! dit l'amiral vous m'avez bien oublié au besoin: vous êtes si vieil que vous ne pensez plus à rien. Sire, dit Sortibrant, vous me parlez mal, car jamais ne fut dieu si bon que lui; il nous l'a assez de fois prouvé, en nous envoyant ce qui nous était nécessaire; mais à présent il est courroucé de ce que vous l'avez aggravé; attendez qu'il soit un peu apaisé, et les Français se rendront bientôt à vous. Lors Mahomet fut apporté devant lui, et un diable entra dedans, qui dit à l'amiral, après qu'il fut adoré de tous: Sire, dit Baland, ne vous déconfortez pas; faites sonner vos trompettes et assemblez vos gens pour assaillir la tour, car je vous dis qu'à cette fois vous prendrez les Français. Après ces paroles, l'amiral fut réjoui, et fit derechef crier l'assaut: alors toutes les machines militaires furent employées pour tirer contre la tour qui était rompue; les pierres y tombaient comme

grêle, si bien que peu s'en fallut que ladite tour ne fut totalement démolie et par terre. Toutefois Oger dit à ses compagnons: Seigneurs, qu'entre nous ne s'y trouve traîtres infidèles, ni poltrons; plutôt mourir que de nous rendre; vous voyez que la tour est presque par terre, et que les payens sont mêlés parmi nous, ainsi pensons de nous bien défendre; car tant que je pourrai tenir mon épée en ma main, je ferai grande tuerie des Payens. Ceci dit, Roland regarda durandal son épée, et les autres les leurs, et furent de nouveau encouragés; mais tous d'un même accord frappèrent sur les Payens à toute outrance, et firent tant de vaillance, qu'ils restèrent toujours maîtres et Seigneurs de la tour. Florippes considérant que les barons avaient fait si bel exploit, fut bien contente; néanmoins elle était bien pensive de ce qu'il ne leur venait aucun secours; ce qui la rendait toute mélancolique.

CHAPITRE LVI.

Comme les Français eurent des nouvelles de l'ost du Roi Charlemagne, et l'amiral aussi; et comme Ganelon se porta vaillamment quand il fut envoyé audit amiral.

Il y avaient long-tems que les Français étaient en la peine de batailler. Le duc Naimès monta sur une fenêtre; et vit en la vallée une enseigne de Saint-Denis qu'on portait bien hautement et en grande compagnie; alors il pensa qu'on les venait secourir. Il appela les barons pour les venir voir. Florippes, entendant ces paroles, tressaillit de joie: elle vint à eux, en disant: Glorieuse vierge Marie, sayez honnée à tout jamais pour les paroles que j'ai ouïes. Guy,

mon ami, approchez-vous de moi; et les seigneurs furent bien contents de la joie qu'avait la Dame; ils furent consolés quand ils virent l'étendard de France, où était le dragon figuré. Lors un Payen vint à l'amiral pour lui dire que Charles venait avec cent mille hommes bien armés, et faisaient grand bruit. Le Roi Cal-dore conseilla que chacun fût armé, et qu'on allât au-devant de lui pour le confondre sans hésiter. Son conseil fut approuvé de l'amiral ainsi que des autres. Pour cet effet, il fit assembler cinquante mille Turcs pour garder le val de Josué, afin qu'il ne pût parvenir en Aigremoire. Roland vit venir Richard, et l'étendard qui allait devant eux. Ils s'arrêtèrent pour faire halte, car la nuit s'approchait.

Le matin Charles fit mettre ses gens en ordre, et dit à Fierabras: Cher ami, tu sais que je t'ai fait baptiser; si tu veux tu pourras aller vers Baland ton père. Lui dire que s'il veut renoncer à ses faux dieux et se faire baptiser, nous serons amis; et s'il ne le fait, je serai forcé de batailler contre lui. Sire, dit Fierabras, prenez un autre messenger, et lui mandez ce qu'il vous plaira; j'y consens, dit le roi, car s'il contredit, jamais de lui n'aurai nulle pitié, telle chose qui lui arrive. Alors il manda Regnier et Richard, et leur dit: Seigneurs, lequel vous semble le plus convenable entre vous, barons pour faire un message à l'amiral? sauf meilleur avis, je crois que Ganelon s'acquittera bien de la commission; car vous savez qu'il s'est bien signalé à l'entrée de Mantriblé; et si vous êtes de mon consentement, il fera le message. Les barons dirent qu'oui. Le Roi appela Ganelon, et lui dit: Mon ami, nous vous avons élu pour aller dire à l'amiral Baland, de ma part, qu'il se fit baptiser, et par conséquent renoncer à

Mahomet, et qu'il croie en Jésus-Christ; en outre, qu'il me rende mes barons, ainsi que les reliques que je lui demandais depuis long-tems; et s'il le fait nous le laisserons en paix et évacuerons son pays; et s'il va au contraire, que nous lui ferois guerre mortelle, détruirons toutes ses terres, et le prendrons comme esclaves. Ganelon fut content d'y aller. Il mit son heaume, et monta sur un cheval nommé gascon; à son col pendit son écu, auquel était peint un lion; puis s'en alla en la vallée de Josué, où il fut pris par les Turcs qui gardaient le passage. Et quand ils surent qu'il était envoyé pour parler à l'amiral, ils le laissèrent aller, et il continua son chemin jusqu'à ce qu'il fut devant le palais de l'amiral; puis s'appuya sur sa lance comme un baron de grande valeur, prêt à faire son message. Quand l'amiral en fut averti, il vint; et Ganelon lui parla en cette manière: Sarrasin, entends à moi, je suis messenger du Roi de France, lequel te mande par moi que tu renies Mahomet et tous tes autres dieux diaboliques, pour croire en Jésus-Christ le vrai Dieu; et si tu le fais, tu es assuré de ne point mourir; il ne prendra rien de ta terre, et tu seras toujours aimé de lui et de Fierabras ton fils; et si tu vas contre, sache que de Charles tu es déshé et tous tes gens; si tu es pris, tu seras livré à mort ignominieuse, et tous tes sujets démembrés; puis distribuera tes états à tes serviteurs: pour ce, fais bien tes réflexions sur ce message. Quand l'amiral l'eut ouï ainsi parler, il entra dans une étrange colère, et prit un bâton pour la frapper, en lui disant: Gloton, paillard démesuré, tu es bien hardi de me tenir pareil langage, bien peu t'aime Charles, quand il t'envoie faire un tel message; car je jure par Mahomet, que jamais il

CHAPITRE LVII.

Comme l'Empereur Charles ordonna dix armées pour aller combattre l'amiral, et des merveilles qui se firent à leur rencontre.

AU retour de Ganelon, Charlemagne ordonna dix armées, après qu'il lui eut conté le résultat de son message, dont voici le contenu: Sire Empereur, il ne vous prise ni vous redoute, ni vos faits et dits, ni Dieu, ni les Saints; et grâce à ma suite qu'ils ne m'ont tué, car j'ai été poursuivi par plus de mille Turcs, après avoir fait mon message et tué un de leurs Rois. Quand Charles eut ouï son rapport, il fit sonner les trompettes pour assembler ses troupes, et, comme nous avons dit, ordonna dix batailles de la manière suivante, savoir: La première fut donnée à Richard; la seconde à Regnier; la troisième à Ganelon; la quatrième à Alory; la cinquième à Geoffroy; la sixième à Har; la septième à Macaire; la huitième à Murgis; la neuvième à Samson; et la dixième fut commandée par le Roi Charles, et le nombre de chacune était de dix mille hommes. Quand l'amiral les vit venir, il dit à Sortibrant qu'il voulait entrer le premier en bataille, et que s'il prenait Charles et Fierabras, qu'on se gardât bien de les tuer, car il leur voulait faire couper la tête. Alors Baland se mit à la tête des Payens, criant: Haro larron; où est Charles avec fierté? je viens lui faire raison: tu as fait grande folie de passer la mer; mais trop tard t'en repentiras, car aujourd'hui sera la fin de ta vie. L'Empereur ouï bien ces paroles; il vint contre un Payen et l'atteignit tellement,

que les harnois furent faussés, puis tira son épée, et ne le quitta qu'il ne fût mort. Après vint un Turc, roi de Pièrrelée, que Charles frappa si rudement, qu'il l'abattit mort : il faisait grandes merveilles de son épée, car tous ceux qu'il rencontrait ne lui faisaient point peur. Alors les deux ostes se mêlèrent et firent si grand portement, que jamais guerres ne furent si sanglantes entre les Payens, il s'en trouva un nommé Ténèbres, qui vint contre les Français, faisant grand bruit, et le premier coup qu'il porta fut sur Richard de Pontoise, qu'il renversa mort par terre; puis tira son épée et mit à mort Huon de Guernier l'ancien; et dit aux Français que Charles et ses sujets avaient perdus leurs forces. Richard de Normandie eut dépit de ces paroles; il vint contre lui et le frappa tellement, qu'il lui faussa son haubert, mit en pièces son écu, et tomba mort, en lui reprochant les paroles qu'il avait dites; et par force gagnèrent le mont Josué, puis ils vinrent trouver Baland l'amiral, qui, avec sa puissance, était accompagné de quatre Rois et de cent mille combattans. Alors l'amiral dit à ses barons : Mes amis, si vous m'aimez et que vous ayez intention de me faire plaisir, faites ensorte de trouver Charles, car je veux me combattre avec lui. Tous ses barons connaissant la valeur de Charles, pleurèrent de pitié pour la personne de l'amiral.

CHAPITRE LVIII.

Comme en cette seconde bataille Sortibrant fut tué par le duc Regnier, père d'Olivier, et des grandes merveilles que fit l'amiral.

Baland l'amiral monta à cheval bien

armé, et se mit à cavalcade par la plaine; il était gros et membru, et avait une longue barbe qui lui pendait jusques sur l'arçon de la selle, néanmoins blanche comme neige : il fit sonner corps, et fit aller devant une compagnie d'archers qui savaient bien tirer à l'arc, et tous avec grande furie, l'un sur l'autre, firent guerre mortelle, car tant de gens moururent là, que la place était couverte de corps morts. Le duc Regnier passa outre, et le premier qu'il rencontra fut le Roi Sortibrant à qui il donna un si grand coup, que son haubert fut tout brisé, et la lance lui entra si avant dans le corps, qu'il en mourut; il fit si grand meurtre de ces Turcs, que c'était merveille à le voir. L'amiral sut bientôt la mort de Sortibrant, dont il pensa crever de rage, et dit : O Sortibrant ! mon principal ami, je mourrai de dépit, si je ne venge votre mort. Lors par colère piqua son cheval et courut sur les Français si intrépidement, qu'il abattit mort le premier qui se trouva sous sa main; puis vint à Huon de Milan, et le tua, dont ce fut grand dommage; et batta si fort à cette heure, qu'il mit à mort sept Français des plus valeureux, en disant : O malheureux Français ! aujourd'hui vous connaîtrez que l'amiral d'Espagne est ici; l'ost de Charles sera détruit, et lui pris et emmené comme un larron, puis le ferai pendre et brûler, ainsi que Roland, Olivier et leurs compagnons. Alors les Payens par grand courage, vinrent sur les Français et en firent grande destruction. Ganelon et tout son lignage firent grand portement, car en peu d'heures ils mirent plus de mille Payens à mort. L'amiral atteignit Milon et le renversa mort, puis le prit et le mit devant lui pour l'emporter; ce que voyant Ganelon, se sauva. Toutefois les Fran-

çais auraient été vaincus, sans Fierabras, qui, pour l'amour de Charles, se mit en bataille et fit grand abat des Payens; il mit à mort Tempêtes, le vieil Rubion, et plus de quarante autres, tellement se comportait que nul ne pouvait résister devant lui.

CHAPITRE LIX.

Comme les barons sortirent de la tour, quand ils virent l'armée de Charlemagne, et comme l'amiral fut pris et mis en prison.

LES Français et les Payens persévèrent en cruelle bataille; n'y pouvant mettre fin de part et d'autre, car les Payens étaient si nombreux, qu'on ne pouvait les détruire. Quand les barons, qui étaient en la tour, virent le fait, et que les gardes de ladite tour étaient allés au secours de l'amiral, ils sortirent et prirent chacun un cheval des Payens qui étaient morts, et l'épée à la main vinrent aux Sarrasins, les forcèrent et passèrent outre jusqu'aux Français. Roland allant devant, celui à qui il faisait sentir darandal, ne s'opposait plus à son passage. Toutefois quand ils furent assemblés avec tous les autres, sans se faire connaître, allèrent aux Payens, et les tirent de si près, qu'ils ne surent que faire : car jamais lièvre ne fuya si fort devant le chasseur, comme les Sarrasins faisaient devant Roland. L'amiral vit clairement sa perte par la réunion des Pairs qui étaient sortis de la tour. Alors il s'écria : ô Mahomet ! que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi ? Souviens-toi maintenant de moi ; mais si tu es sourd à ma voix, et que tu ne m'aides, je te battraï tant que tu n'auras pas envie de dormir, et te creverai les yeux. Ce di-
Charlemag.

sant, fut tellement poursuivi et frappé, qu'il tomba sous son cheval, et fut pris, mais épargné de mort à la requête de son fils Fierabras, afin qu'il pût se décider à croire en Jésus-Christ, et se faire baptiser, lui et tous ses sujets. Alors la bataille prit fin; et celui qui ne voulait embrasser la Foi chrétienne, était mis à mort. Après cela, les Français se désarmèrent, et Charles vit les barons qu'il aimait tant distinctement, Roland son neveu et Olivier, lesquels furent tous d'une joie parfaite. Alors lui firent récit de toutes les aventures depuis leur départ, et les différents dangers où ils s'étaient trouvés, dont l'Empereur Charles et plusieurs autres pleurèrent de compassion.

CHAPITRE LX.

Comme pour telle exhortation qu'on put faire à l'amiral Baland, il ne voulut pas se faire baptiser, et fut tué; puis Florippes fut baptisée et épousée du duc Guy, qui fut couronné Roi d'Aigremoire.

QUand tout fut appaisé, Charles fit venir l'amiral devant sa noblesse, et lui dit : Baland, toutes créatures raisonnables doivent honneur et révérence à celui qui a donné l'être, connaissance et vie, et non à ces dieux diaboliques qui n'ont aucun pouvoir; parquoi je t'exhorte, pour le salut de ton âme et la préservation de ton corps, de renoncer à Mahomet, et de croire en la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en une seule union, et crois que le Fils de Dieu, pour réparer l'offense d'Adam notre premier père, descendit en terre, et prit chair humaine au sein de la Vierge Marie qui était sans macule, et observe les com-

mandemens qu'il nous a donnés pour notre salut ; aussi comme il fut pris par les Juifs , qui par envie le crucifièrent , et voulut bien mourir pour nous racheter des peines de l'enfer ; crois la résurrection et ascension de son précieux Corps , ainsi que le saint baptême qu'il a établi ; et si tu me crois , tu seras mon ami , et tu ne perdras ni ton âme , ni tes biens. En disant cela , l'Empereur tenait son épée nue pour lui passer au travers du corps , s'il refusait de se faire baptiser.

Fierabras , qui était présent , se mit à genoux , priant son père de faire ce que le roi lui disait. L'amiral , qui redoutait la mort , dit qu'il le voulait bien , et que les Fonts fussent près. Charles fut bien joyeux , et fit préparer un beau bassin. Alors l'évêque et les gens d'église sacrèrent les Fonts pour faire cette cérémonie. Et quand l'amiral fut devant , l'évêque lui demanda : Sire Baland , reniez-vous Mahomet ? croyez-vous en Jésus-Christ , Fils de la glorieuse Vierge Marie ? Quand l'amiral entendit cela ; tout le corps commença à lui frémir ; et en dépit de Jésus , il cracha aux Fonts , puis prit l'évêque et le voulait noyer dedans , si Oger ne l'en eût empêché , et donna à l'amiral du poing sur le visage , en telle sorte que le sang lui sortit par la bouche abondamment. De ce , furent étonnés ceux qui étaient présents ; et le Roi dit à Fierabras ; vous êtes mon ami ; mais l'outrage qui vient d'être fait aux Fonts , ne peut être réparé que par la mort de celui qui l'a fait. Fierabras lui dit de rechef : Ayez encore un peu de patience , et s'il ne se veut amender , faites-en à votre volonté. Il ajouta : Je vous jure , par le dieu qui m'a fait et formé , que je voudrais avoir deux de mes membres coupés , qu'il fut chrétien , et qu'il crût en Jésus-Christ : vous savez

qu'il est mon père , et pour cette raison je le dois aimer ; vous seriez bien téméraire , si vous n'en aviez pitié ; puis en pleurant , il dit à son père : je vous prie , croyez en Dieu le souverain , qui nous a formés à son image , comme l'Empereur l'a dit , et laissez Mahomet , auquel il n'y a que l'or et la pierre dont il est fait , et nous aurons grande joie , car nos ennemis deviendront nos amis. Baland répondit : Glouton que tu es , jamais je ne croirai en lui ; il y a cinq cents ans qu'il est mort , maudit soit celui qui croira en sa résurrection : Mais par Mahomet , si j'étais monté sur un bon cheval , devant que je fusse pris , je ferais ce vieil fou de Charles mal content. Quand Fierabras l'entendit , il dit à l'Empereur : faites de lui à votre volonté ; car à bon droit il doit mourir. Et le Roi demanda qui est-ce qui voulait tuer ce faux et démesuré Baland ? Oger était là présent , qui l'avait à cœur. Après cela , Florippes dit à Roland d'accomplir ses promesses envers elle et Guy de Bourgogne. Roland répondit : vous dites vérité ; et dit à Guy : Sire , vous savez la foi en fait d'amour que vous avez promise à Florippes , ainsi tenez fermement votre parole. Guy répondit : Il ne tient pas à moi ; je serai ce que Charles voudra. L'Empereur en fut content. Parquoi , en présence de tout le monde , elle se dépouilla pour être baptisée ; et là fit voir la beauté de son corps , car elle était bien formée , blanche comme cygne , les cheveux longs et reluisans comme fin or , le front bien proportionné , les yeux étincelans , le nez aquilin , les joues couleur de rose , la bouche bien fendue , les dents blanches comme de l'ivoire et bien rangées , les lèvres vermeilles comme le corail , le menton bien taillé , la gorge d'une blancheur éblouis-

sante et capable d'exciter les cœurs les plus refroidis à la concupiscence , ainsi du reste. Charles était aux Fonts qui avaient été préparés pour l'amiral son père , lequel avec Thierry d'Ardenne , tinrent sans lui changer son nom , et fut baptisée ; puis quand elle fut honorablement vêtue , l'évêque les maria : ensuite Charles fit apporter la couronne de Baland et la mit sur la tête de Guy de Bourgogne et de Florippes ; l'évêque les sacra et les bénit ; puis fut proclamé roi de cette contrée. Guy en donna une partie à Fierabras , sous telle condition qu'il la tiendrait de lui , et lui de Charles. Après ceci furent faites noces plénières qui durèrent huit jours , et Charles y demeura deux mois , tant que les payens furent en paix.

CHAPITRE LXI.

Comme Florippes donna les reliques à l'Empereur , et des miracles qu'elles firent au retour de Charles.

L'Empereur Charles fit telle diligence en Aigremoire et aux pays voisins , que ceux qui ne se voulaient faire baptiser , il les faisait tous mourir. Un jour de dimanche , il dit à Florippes : Belle Dame , vous savez que je vous ai couronnée reine de cette contrée ; j'ai accompli votre désir envers Guy votre loyal époux ; de plus , vous êtes baptisée en voie de salut , et avez un des vaillans corps qui soit en Amérique ; vous et votre frère Fierabras tiendrez cette région , et vous laisserai dix mille hommes de mes sujets , afin que vous soyez toujours en état de soumettre les payens. Mais vous ne m'avez point encore montré les saintes reliques que vous gardez. La dame répondit : Sire

Empereur , à votre plaisir soit fait , et lui apporta l'écrit où elles étaient posées honorablement. L'Empereur se mit à genoux , puis dit à l'évêque qu'il les découvrit , ce qu'il fit. Premièrement il montra la couronne de Jésus-Christ , la même qu'il lui fut mise pendant sa passion , dont plusieurs pleurèrent pour la mort de Jésus-Christ : l'évêque homme sage et dévot , voulant l'éprouver devant tous les assistans , il la leva en l'air , puis retira ses mains , et la couronne resta d'elle seule en l'air , ce qui donna grande surprise. Alors l'évêque certifia au peuple qui était présent , que c'était la vraie couronne de Jésus-Christ , laquelle il avait sur sa tête quand il fut crucifié , et chacun dévotement l'adora ; puis l'évêque prit les clous avec lesquels il fut attaché sur la croix , et en fit aussi épreuve , et se tinrent en l'air miraculeusement. Charles voyant ceci , remercia Dieu humblement , en disant : Sire Dieu éternel , qui m'avez fait la grâce de surmonter mes ennemis , et avez bien voulu conduire mes pas pour trouver les saintes reliques que je désire humblement depuis long-tems , je vous en rends grâces ; car maintenant mon pays pourra bien dire qu'il sera honoré perpétuellement de ce trésor. Il les bénit tous en faisant le signe de la croix , puis il les remit en leur place : et quand ce fut fait , l'Empereur les fit remettre sous un tapis d'or fort riche ; et quand elles furent dessous , ce qui demeura sur le premier drapeau dans lequel elles étaient , et comme il n'y avait personne là , il les prit et les mit dans son gant ; puis étant en chemin pour s'en retourner en son pays , il le jeta à un chevalier , mais il disparut à ses yeux et ne put le retrouver. Quand Charles fut un peu loin , il lui souvint de son gant , et retournant , il trouva le gant où étaient

les saintes reliques, qui était soutenu en l'air sans que rien ne le soutint. Il fit voir ceci à son peuple, qui dit, après plus d'une heure d'observation, que c'était un miracle évident; et pour ce, crurent fermement, et dirent que ce n'était point abus de croire et d'adorer les susdites saintes reliques. Ces choses ci-dessus dites soient entendues en meilleure signification que je n'ai pu dire, et n'ai dit chose dont je sois bien informé par les écritures. Toutefois les chapitres suivans font mention de quelques armées et de la fin des nobles Barons de France, desquels je parlerai amplement.

CHAPITRE LXII.

Ici commencent les guerres d'Espagne, et comme saint Jacques s'apparut à Charlemagne, et comment, par le moyen des étoiles, il alla en Galice.

Après que l'Empereur eût pris beaucoup de peines et fatigues pour maintenir le nom de Dieu, et établir la foi chrétienne, et mettre les peuples en ferme créance, et avoir conquis plusieurs pays, il proposa de ne jamais batailler, mais se voulait reposer en prenant une ferme résolution de mener une vie heureuse et salubre; il remercia Dieu de la grâce qu'il lui avait faite d'avoir vaincu ses ennemis. Toutefois il arriva qu'étant à vêpres, il regarda vers le ciel, et vit une quantité d'étoiles en ordre, tenant toutes les nuits un chemin, commençant depuis la mer de Frise en traversant entre l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Acquitaine, et passait droitement par la Gascogne, la Basque, la Navarre et l'Espagne, lesquels il avait conquis et fait

Chrétiens, et puis la fin des étoiles allait ainsi en ordre jusqu'en Galice, où est le corps du bienheureux S. Jacques; et sans savoir le lieu propre, toutes les nuits Charles regardait le chemin des étoiles, et pensait ce que ce pouvait être, et que cela n'était pas sans cause. Une nuit que Charlemagne pensait à ce chemin, un homme lui apparut en vision, qui était fort reluisant, et lui dit: A quoi penses-tu, mon beau fils? Charles, tout ravi, répondit: Qui êtes-vous? je suis un Apôtre de Jésus-Christ, fils de Zébédée, et frère de saint Jean l'Evangéliste, et je suis celui que Dieu a envoyé pour prêcher la Foi et la Doctrine Chrétienne sur les côtes de la mer de Galice, et par sa sainte grâce ai souffert par son saint nom, par le commandement du Roi Hérode, et mon corps demeura entre les mains des Sarrasins, qui vilainement l'ont navré, et gît en ce lieu qui n'est point su; mais je suis étonné que tu n'as pas conquis tout le pays, les régions et les cités du monde entier: pourquoi je te fais savoir que Dieu t'a élu et fait supérieur en puissance mondaine sur les autres temporels; ainsi tu as été choisi entre les vivans pour aller, à la conduite des étoiles, délivrer de la terre des mains des Payens; afin que tu n'ignores quel lieu que tu dois aller, tu as vu le chemin tracé au ciel par magnificence divine; ainsi, pour obtenir plus grande gloire en paradis, et victoire de tes ennemis, tu iras en ce lieu et édifieras une église en mon nom; car de toutes régions les Chrétiens y viendront pour avoir pardon. Après que te auras trouvé ma sépulture, fais le chemin ordonné, il te fera mémoire perpétuelle. Et ainsi s'apparut saint Jacques trois fois à Charles. Après ces visions, il manda ses sujets, et en fit mettre en point une multitude,



Comme Saint Jacques apparut à Charlemagne, page 85.

pûs se mît en chemin, et vint premièrement vers l'Espagne. Pampelune fut la première cité qu'il ataquâ et qui fit rebellion, parce qu'elle était très-forte de murailles et de tours, et bien garnie de Sarrasins, et là demeura trois mois avant qu'il eût trouvé moyen de la confondre. Alors Charlemagne ne sachant que faire, sinon de prier humblement Dieu et saint Jacques, pour lequel il s'était mis en chemin, qu'en vertu de son nom il put prendre cette cité, et dit : Mon Dieu, mon créateur, moi qui suis venu en cette contrée pour accroître la foi chrétienne et établir votre saint Nom ; et aussi vous, sire saint Jacques, pour la vénération de qui je me suis mis en chemin, je vous requiers que je puisse subjuguier cette cité, et entrer dedans pour montrer au peuple la cause de son erreur, que son commencement puisse mieux terminer la fin de mon intention. Aussitôt que Charlemagne eut fait son oraison, les murs de la cité qui étaient de marbre, tombèrent par terre, puis Charles et son ost entrèrent dedans, et qui voulait croire en Dieu, était exempt de mort. Quand tout le peuple de cette contrée eut les merveilleuses nouvelles de la ruine de cette cité, sans faire la moindre résistance, se rendirent à Charles et se firent baptiser, et on édifia plusieurs églises, et tous les habitants du pays promirent fidélité à l'Empereur Charles, et lui apportèrent les tributs seigneuriaux.

CHAPITRE LXIII.

Des cités d'Espagne conquises par Charles, et comme quelques-unes furent maudites par lui.

Après que Charles eut la domination

de toute l'Espagne, il vint au sépulcre de saint Jacques, où il fit sa dévotion, et vint en un lieu près de la mer qui était si avant, qu'on ne pouvait passer outre ; là, il ficha sa lance, et ce lieu se nommait *Perrosium* ; puis il remercia Dieu et St. Jacques, quand par leur bonne et franche volonté, ils étaient venus si avant avec grande sûreté, et sans contradiction comme Seigneur et Empereur de tout le pays ; et ceux qui voulaient croire en Jésus-Christ, l'archevêque Turpin les baptisait, et qui ne voulait pas croire était mis à mort. Puis Charles s'en alla depuis l'une des mers jusqu'à l'autre. Alors il conquêta en Galice trente cités, entre lesquelles était Compostelle, qui pour lors était fort petite. En ce pays d'Espagne, il y avait quinze grosses villes, entre lesquelles était Oncta, où il y avait dix fortes tours, et la ville de Petresse où l'on faisait le fin argent. En une ville nommée Attentive, où était le corps de saint Torquestre, disciple de saint Jacques ; et là, sur la sépulture, on voyait un olivier fleuri et qui portait fruit tous les ans un certain jour de Mai. Toute la terre d'Espagne fut assujettie à Charles ; c'est à savoir, la terre de Danulstra ; celle des Pardonnés ; celle des Palestins ; celle des Mores ; celle de Portugal ; celle des Sarrasins ; celle de Navarre ; celle des Allemands ; celle des Biscois ; celle des Basques, et aussi celle des Pélagiens : partie de ces cités prises par force, les autres se rendaient sans coup férir. La grande ville d'Icerne ne fut prise qu'après un siège de quatre mois, tant elle était forte ; mais quand Charles vit qu'ils ne se voulaient pas rendre, il fit sa prière à Dieu qu'il en fût victorieux, n'ayant plus à soumettre que cette cité et sa contrée seulement. Son oraison fut exaucée. Les

murs tombèrent par terre, et la détruisit totalement, de sorte qu'elle fut inhabitable ; puis s'y éleva un abîme d'eau, dans lequel on y trouva des poissons tout noirs. Des différentes cités qu'il prit, il y en eut quatre qui lui firent beaucoup de peine, et pour cela il leur donna la malédiction de Dieu, et furent maudites, tellement qu'aujourd'hui il n'y a plus d'habitation.

CHAPITRE LXIV.

De la grande Idole qui était en une cité qu'on ne pouvait abattre, de ses figures et conditions.

Quand Charles eut fait de l'Espagne et de plusieurs autres lieux des environs à sa volonté, toutes les idoles qu'il trouva, il les fit détruire et mettre à confusion en la terre de Dalandulut ; et la cité, nommée Salancodis en Arabique et en Jepté, était le lieu du grand dieu, comme disaient les Sarrasins. Cette Idole fut faite de la main de Mahomet et en l'honneur de lui ; et par art magique et diabolique, envoya une légion de diables pour la garder, et aussi pour faire des signes, afin de corrompre le peuple ; et tellement que cette idole fut gardée des diables, que personne vivante ne l'eût pu détruire pour telle science qu'il eût ; et que si quelque chrétien y venait pour la conjurer et détruire, tout aussitôt qu'il la conjurait ou prêchait, il tombait en abîme : les Sarrasins y venaient pour l'adorer et lui faire des sacrifices. Et si d'aventure un oiseau se reposait en volant sur cette idole, incontinent il était mort. La pierre, sur laquelle l'idole était mise, était merveilleusement faite, c'était une pierre de mer, travaillée par les Sarrasins, et voûtée de

façon ingénieuse, et sur ladite pierre était posée la grande idole faite d'ivoire, et à la semblance d'un homme droit sur ses pieds ; elle avait la face tournée vers le midi, tenant en sa main droite une clef où était certifié aux Sarrasins que quand un Roi de France serait né et en puissance, il devait subjuguier tout le pays d'Espagne, et le mettre en la Foi chrétienne ; ce qui arriverait lorsqu'il laisserait tomber la clef. Ceci arriva au tems que Charles très-Chrétien entra en Espagne pour la mettre en catholicité ; car l'idole laissa tomber la clef. Et quand les Payens virent cela, ils mirent leurs trésors en terre, et allèrent en une autre région sans attendre la venue du Roi de France.

CHAPITRE LXV.

De l'Eglise de saint Jacques en Galice, et d'autres.

Or Charles étant en Galice, trouva grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses des Rois, princes, barons et autres seigneurs, comme des tributs et cités qu'on lui donnait pour seigneuries ; comme aussi les trésors qu'il conquerrait quand il prenait des villes et châteaux aux pays d'Espagne ; et voyant son trésor en Galice, où avait été trouvé le corps de saint Jacques, il fit bâtir une église qui fut dédiée à son nom, et y demeura quatre ans. En ce lieu il ordonna un évêque, des chanoines très-richement fondés sous la règle de saint Isidore, confesseurs auxquels il donna de beaux privilèges et une seigneurie singulière, fournit l'église de cloches, de vaisselles d'or et d'argent, draps précieux et tout ce qui était nécessaire au culte divin, comme livres et autres

roses, et puis du restant de l'or et de l'argent qu'il emporta d'Espagne, il en fit édifier les églises suivantes. Premièrement, à Aix en Allemagne, où il fut enterré, l'église de Notre-Dame, quoique petite, est très-richement faite, l'église de saint Jacques à Viterbe; l'église de saint Jacques à Toulouse; l'église de saint Jacques en Gascogne; l'église de saint Jacques de Paris, entre la Seine et le mont des martyrs; et outre lesdites églises, il en fonda plusieurs autres, comme abbayes, monastères, en divers endroits.

CHAPITRE LXVI.

Comme après qu'Argoland le géant eut pris l'Espagne et mis à mort les Chrétiens, Charlemagne la recouvra, et autres matières.

Après que Charles fut retourné en France, un Roi Sarrasin d'Afrique, nommé Argoland, vint en Espagne avec grande puissance, et la mit en sa sujétion, ainsi que les chrétiens qu'il y avait laissés; et ceux qu'il put tenir, il les mit à mort, et les autres se mirent à fuir, et en peu de tems les nouvelles vinrent à Charles, dont il fut courroucé quand on lui annonça l'affaire. Pour ce, il fit assembler grand nombre de combattans, qui, sans séjourner, se mirent en chemin, et fut le conducteur de tout; Milon d'Angler, père de Roland, y fut aussi, et ne cessèrent tant qu'ils ne surent où était Argoland.

Quand Charles sut où il était logé, et semblablement Argoland où Charles se tenait, le géant lui manda s'il voulait se battre, qu'il lui transmittait vingt de ses hommes pour combattre contre vingt Sarrasins, ou quarante contre quarante, ou cent contre cent, ou mille contre mille,

ou deux mille contre deux mille, ou un seulement. Le Roi Charles voyant l'intention d'Argoland, pour l'honneur de la noblesse, il ne voulut faillir; mais lui envoya cent chevaliers, et le géant en proposa cent autres contre les chrétiens; mais les Payens furent tués; puis Argoland voyant tout cela, envoya de rechef trente Sarrasins qui furent vaincus: Argoland envoya encore deux cents contre deux cents, lesquels, sans faire grande résistance, furent tués. Argoland ne voulut tenir à tant, mais il envoya deux mille Sarrasins contre deux mille chrétiens, et lorsqu'ils furent en bataille et qu'il y en eut plusieurs de tués, les autres prirent la fuite. Le troisième jour qu'Argoland eut fait cette expérience, il connut que Charles faisait la guerre à bon droit, et lui manda s'il voulait faire guerres plénières. Charles en fut content; et sur cette proposition, firent assembler leurs gens, particulièrement Charles, dont ses sujets avaient grande affection de combattre, et aussi chacun des chrétiens, la veille du jour que se devait donner la bataille, prirent peine pour préparer leurs armes: près d'une rivière, nommée Ciel, y plantèrent leurs lances toutes droites, auquel lieu les corps de saint Faconde et de saint Primitif, martyrs, furent posés près de l'église dévotement fondée, et une cité sainte grandement forte, moyennant lequel Charles; et en ce lieu où les lances étaient plantées, grand miracle montra notre Seigneur sur ceux qui devaient mourir martyrs de Dieu, et couronnés en Paradis. Les lances furent le lendemain toutes vertes de feuillages et de fleurs: Chacun prit la sienne, et en ôta toute la racine et les feuilles, lesquelles racines desdites lances, en fort peu de tems, poussèrent des tiges aussi hautes que les autres bois. Alors, armés de leurs lances,

pour faire guerre, et comme Charles, en habit dissimulé, lui parla.

Comme j'ai dit ci-devant qu'Argoland l'envoyait en son pays, grand secours vint à Charles de quatre marquis, Argoland ne dormait point sur son affaire; mais il fit grande diligence pour assembler ses gens, tant Sarrasins que Maures, Moabites, Ethiopiens et Persiens en grand nombre; il amena avec lui les Rois d'Arabie, d'Alexandrie, d'Agabie, de Barbarie, de Molost, de Myorice, de Sibire et de Corsuble, lesquels vinrent avec leurs gens devant une cité de Gascogne, nommée Agen, où il y avait très-peu de monde, et la prirent; puis manda à Charles qu'il vint à lui avec peu de gens, en lui promettant qu'il lui donnerait neuf chevaux chargés d'or et d'argent, s'il voulait aller à son commandement: il lui fit encore dire qu'il voulait connaître sa personne; que pour sa force et sa puissance il n'en doutait pas, afin que quand il le connaîtrait, qu'il le put tuer en bataille, quoiqu'il en fût. Quand Charles sut ce commandement, il ne fit pas grand amas de gens; mais il y alla avec deux mille chevaliers de grande force. Et quand il fut à quatre lieues près de la cité où étaient Argoland et les Rois ci-devant nommés, il laissa ses gens secrètement, puis vint sur une petite montagne accompagné de quarante chevaliers, et de-là voyait la cité et grand nombre de gens qui étaient renfermés dedans; alors il laissa ses gens sur ladite montagne, mit bas ses habits et se vêtit en guise de messager; il mena un chevalier simplement avec lui, sinon qu'il avait son épée et son bouclier sur le dos. Il vint en la cité, et fut mené devant Argoland, et quand il y fut, il lui dit: Sache que le noble Roi Charles nous envoie

CHAPITRE LXVII.

Comme Argoland manda à Charlemagne, qu'il vint avec force égale Charlemagne.

devers toi, et te mande qu'il est venu, comme tu lui as annoncé, accompagné de quarante chevaliers, et vient en ce lieu pour faire ce que tu lui as dit: oi viens donc à lui avec quarante chevaliers, comme tu lui as promis. Argoland leur dit qu'ils retournassent à Charlemagne, et qu'ils lui disent de l'attendre, qu'il l'irait voir. Après que Charles eut connu le géant, il visita la ville pour connaître la partie la plus faible, pour la prendre quand il viendrait, et vit aussi les Rois dessus nommés; puis retourna à ses gens qu'il avait laissés sur la montagne, et les fit mettre en ordre. Aussitôt Argoland, accompagné de sept mille chevaliers, vint après eux; mais chacun s'en méfia, car ils s'aperçurent qu'il y avait plus de Payens qu'ils n'étaient de Chrétiens. Parquoi Charles et ses gens retournèrent en France sans aucune délibération.

CHAPITRE LXVIII.

Comme Charles, accompagné de plusieurs chevaliers, retourna au lieu ci-devant dit, et prit Agen.

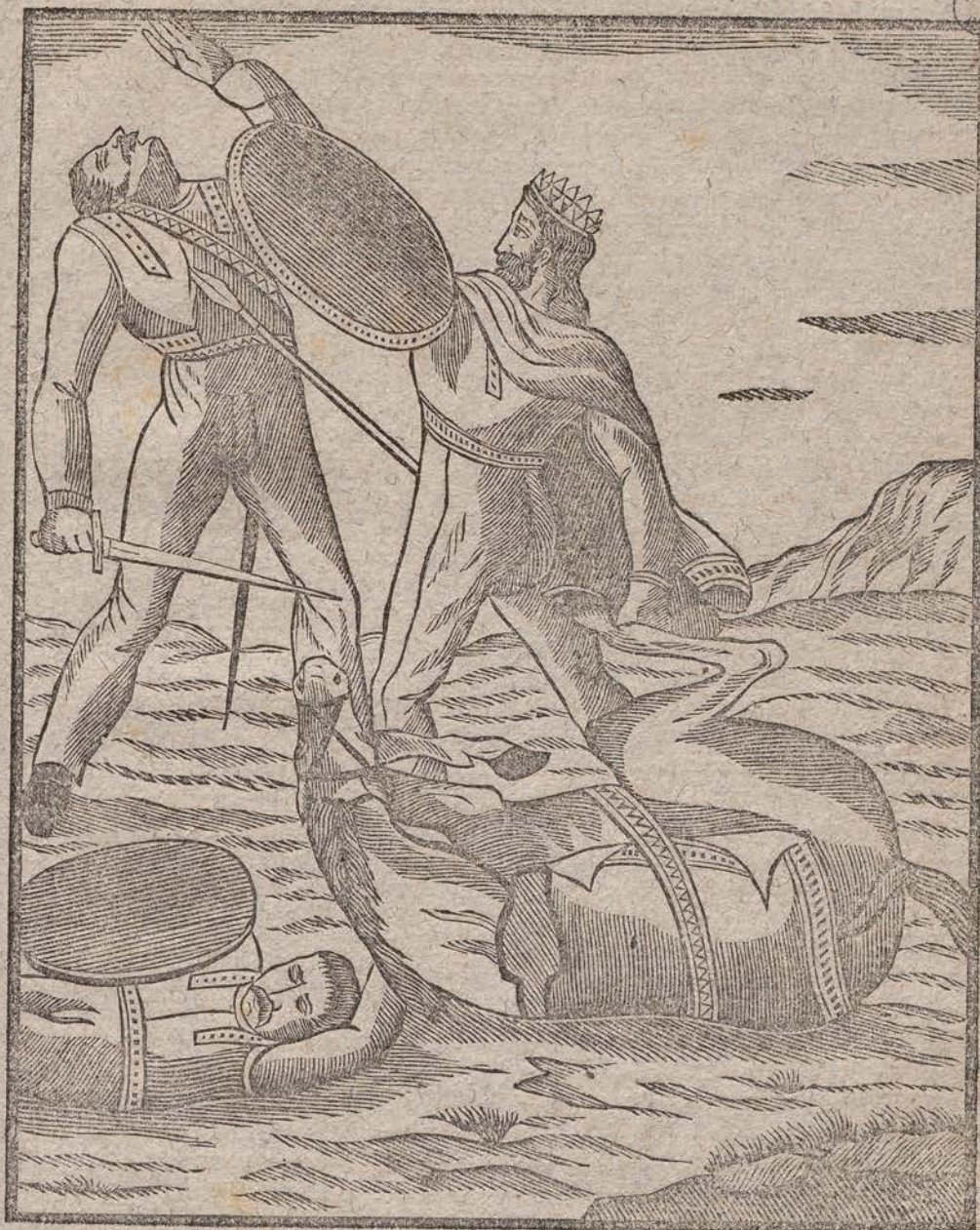
Après que Charles fut retourné en France, il convoqua plusieurs gens, et s'en vint devant la ville d'Agen, et en fit le siège qui dura environ sept mois. Argoland était dedans avec plusieurs Sarrasins; et les Chrétiens avaient construit des forteresses devant la cité, tellement qu'on ne pouvait leur nuire. Quand Argoland et les Rois les plus grands de sa compagnie virent qu'ils ne pouvaient plus résister, ils firent faire des pertuis et des cavernes dessous terre pour sortir de-là, et ainsi vinrent hors de la cité, passèrent le fleuve Canonna qui en était près, et se sauvè-

rent ainsi. Le jour suivant on ne fit pas grand triomphe en entrant en la cité; les mirent à mort dix Sarrasins qu'ils y trouvèrent. Les autres voyant le fait par la rivière, se mirent en fuite. Argoland était en une autre ville forte; et quand Charles le sut, il lui manda qu'il lui rendit la cité, ou qu'il allait l'assaillir. Argoland dit qu'il n'en ferait rien, sinon par la voie de bataille, et que celui qui aurait victoire serait seigneur de la cité. Alors ils assignèrent le jour et le lieu de la bataille, et auprès de cet endroit était le château Taillebourg, un fleuve nommé Charante. Plusieurs Chrétiens plantèrent leurs lances en terre, et ceux qui devaient mourir le lendemain et être couronnés de gloire pour l'amour de Dieu, trouvèrent leurs lances toutes vertes et fleuries, dont les Chrétiens furent bien joyeux de ce miracle, et ne répugnèrent nullement de mourir pour la Foi, et bénirent le nom de Dieu; après que leurs lances furent coupées ils entrèrent en bataille et mirent plusieurs Sarrasins à mort; mais enfin ils furent tués, et plus de quatre mille Chrétiens furent martyrisés et sauvés en Paradis. Et alors le cheval de Charles fut tué dessous lui; puis par ledit Charles furent mis à mort le Roi de Gabie et celui de Burgie, puissans Sarrasins.

CHAPITRE LXIX.

Les opérations vertueuses que Charles fit quand il fut retourné en France, et comme les barons l'avaient accompagné, et de leurs grandes puissances.

LA bataille faite, Argoland s'enfuit, et vint à Pampelune, d'où il manda à Charles qu'il l'attendit pour batailler. Quand



Comme le cheval de Charlemagne fut tué et comme il combattit à pied, page 91.

Charles sut le fait, il retourna en France pour avoir des gens qui étaient en mauvaise coutume, et sous condition de servitude, que ceux qui étaient présents, les successeurs fussent francs à leur droit, comme qu'ils fussent conditionnés.

Pour cet effet, les prisonniers qui étaient en France furent délivrés des prisons. Tous ceux qui étaient détenus pour mal-faits, et qui avaient mérité la mort, il leur donnait la vie. Tous les pauvres qui n'avaient pas de quoi vivre, il leur donna des biens largement; tous ceux qu'il trouva mal-vêtus, il les fit habiller selon leur état: tous ceux qui avaient querelle l'un contre l'autre, il les accorda; tous ceux qui avaient été déshérités de leurs biens et honneurs, il leur restituait tout; tous les gens qui pouvaient porter les armes, il les armait. Les écuyers vaillans de leurs personnes, il les fit chevaliers; et tous ceux qui avaient été bannis et privés de son amour, par le vouloir de Dieu, furent pardonnés; et fit la paix avec chacun. Alors il se trouva avec une armée de cent mille bons combattans, sans y comprendre ceux qui allaient à pied, qui étaient sans nombre.

Et sur les noms des Princes du Roi Charlemagne, Turpin, archevêque de Reims, qui, par la volonté de Dieu, dit: Si le courage manque aux Chrétiens, je mettrai à mort les infernaux Sarrasins. Charles de Cégonie son neveu, fils de la sœur dame Perte, femme du duc Millon, avec quarante mille combattans; Olivier de Gênes, fils du duc Regnier, avec trois mille combattans; Arrestanius, Roi de Bretagne, avec sept mille combattans, nonobstant qu'en ce pays il y avait un autre Roi, nommé Angelius, qui était Roi d'Aquitaine, auquel César Angelius donna les Bituriens, Poidevins, sans

Onas et Algimas, cités avec leurs provinces, dessous Aquitaine, et après tout vint à néant; car à Roncevaux tous les citoyens furent tués; et y vint ledit Angelius avec trois mille hommes; Serus, Roi des Bourdelois, avec quarante mille hommes; Godefroy de Frise, avec sept mille hommes; Salomon, compagnon d'Estoc; Baudouin, frère de Roland; Naïmes, duc de Bavière, avec dix mille combattans; Oger le Danois, avec dix mille, Noël de Nantes, et Lambert de Bourges, avec deux mille; Samson, duc de Bourgogne, avec dix mille; Guérin, duc de Lorraine, et plusieurs autres comtes et barons en avaient plus de cinquante mille. L'armée de Charlemagne était si nombreuse, qu'elle tenait deux journées de longueur, et moitié de largeur, tellement que le bruit qu'ils menaient se faisait entendre à plus de douze lieues à la ronde.

CHAPITRE LXX.

Des faits de Charles et d'Argoland, et de la mort de ses gens, et pourquoi Argoland se fit baptiser.

DU tems que Charles était jeune enfant, il apprit à parler le langage des Sarrasins. Lors Argoland manda à Charles qu'il vint lui parler à Pampelune, parce qu'Argoland avait considéré la multitude de ses gens, car par le cours de nature, il devait vaincre les Chrétiens. Cependant il pensa que le Dieu des Chrétiens avait plus de puissance que celui des Payens; mais devant qu'il renonçât à ses dieux, il voulut essayer encore une fois à nombre égal de Payens contre les Chrétiens. Il fit l'accord avec Charlemagne, que celui qui serait vaincu, adore-

rait le Dieu de l'autre. Ces conditions ainsi faites entr'eux, ils envoyèrent trente chevaliers chrétiens contre un pareil nombre de Payens. Quand ils furent mêlés ensemble, les Sarrasins furent tués; puis furent envoyés quarante contre quarante, et aussitôt furent vaincus; puis mirent cent contre cent, à cette heure les Sarrasins furent mis à mort. Argoland pensa mieux faire, et envoya deux cents contre deux cents, qui subirent le même sort des précédens. Le géant fut mal-content de la destruction de ses gens; et, pour faire grand carnage de l'une des deux parties, il mit mille Sarrasins contre mille Chrétiens qui, dans le moment détruisirent les susdits Sarrasins. Après cette expérience faite, Argoland dit devant toute l'assemblée, que la foi des Chrétiens était meilleure que celle des Payens; et alors il se disposa pour recevoir le baptême dès le lendemain. Il demanda trêve et sûreté pour aller et venir à Charles; et on le lui octroya. A l'heure de Tierce, que Charles était à dîner, Argoland eut intention de le voir pour connaître son état, et s'il était si valeureux et si grand en personne, comme il était en bataille, et aussi pour se faire baptiser. Il vit Charles qui était assis à table bien magnifiquement, et puis il remarqua l'ordre de ses gens et vit qu'il y en avait un certain nombre avec lui en habits de chevaliers et de grands princes, d'autres en habits de chanoines et de moines; puis fit tant d'informations, qu'il fut instruit de chaque ordre, et de la cause de leur état; ensuite il vit plus bas treize pauvres qui dinaient ainsi que les autres; car Charles ne prenait jamais de repas qu'il n'y eût lesdits treize pauvres, en l'honneur des treize Apôtres de Notre-Seigneur. Il vit que ces pauvres étaient près de la terre

sans nappes et mal vêtus. Il demanda quels gens c'étaient. Charles lui dit: Ils sont gens de Dieu, messagers de Notre Seigneur Jésus-Christ, lesquels je soutiens en l'honneur des treize Apôtres qu'il menait avec lui, en leur donnant réfection corporelle. Argoland dit: comment est-il possible que l'on reçoive de cette manière les messagers de Dieu? Je regarde que ceux qui sont assis auprès de toi sont bien vêtus et bien traités, et les serviteurs de ton Dieu vivent pauvrement et sont éloignés de toi; c'est une grande injustice que tu fais à ton Dieu, de recevoir ainsi ses messagers. Je vois que la loi que tu m'as dite bonne, tu en fais peu de cas.

De ceci Argoland fut troublé et mis hors de son repos. Il prit congé du Roi, et retourna vers ses gens, et ne pensa plus à se faire baptiser; puis il demanda à Charles bataille plus forte que jamais, à commencer le lendemain.

CHAPITRE LXXI.

De la mort d'Argoland et de ses gens, et comme plusieurs Chrétiens moururent par concupiscence d'argent, et des Chrétiens morts par miracle.

QUAND Charles vit qu'Argoland se voulait faire baptiser, il fut joyeux; mais quand il s'en retourna scandalisé, il fut mal-content; prit avis de ces paroles sur les pauvres qui sont les messagers de Dieu: car selon la pauvreté d'eux, selon ce qu'ils étaient reçus, ne faisaient pas honneur à leur maître, et pensa bien Charlemagne que les gens de Dieu devaient être plus honorablement reçus; parquoi les pauvres qu'il trouva

en exercice, il les faisait venir honnêtement manger, et prit cette coutume qu'il voulait que les pauvres de Notre-Seigneur fussent admis en sa compagnie et honorablement servis.

Le jour suivant, les Chrétiens se mirent en bataille contre les Payens, et fut faite si grande tuerie des Sarrasins, que les Français ne savaient par où passer. Parquoi Argoland, voyant la défaite de son peuple, comme celui qui ne craignait rien, au hasard de sa vie, s'avança tellement sur les Chrétiens, qu'il fut mis à mort; puis entrèrent à Pampelune, et tous les Sarrasins qui y étaient furent envoyés au tombeau. Alors les Rois de Sibiles et de Corsaire se sauvèrent, et quelques-uns de leurs gens. Lors les Chrétiens pleins de courage, pour avoir l'or et l'argent des Sarrasins morts, retournèrent, et quand ils furent chargés de leurs richesses, sans qu'ils s'en méfiasse, lesdits Rois avec leurs gens vinrent secrètement frapper sur les Chrétiens et les mirent à mort. L'avarice déplait à Dieu.

Le lendemain les nouvelles de la défaite des Sarrasins et de la mort d'Argoland furent sues; alors vint le prince de Navarre, nommé Sutre, homme puissant, qui demanda à Charlemagne bataille ordinaire. Charles était si puissant pour la confiance qu'il avait en l'aide de Dieu, que quand il combattait pour la foi chrétienne, la voulant maintenir, être telle que par elle on peut gagner le paradis, qu'il ne refusa la proposition de ce prince; et après que le jour fut assigné de part et d'autre, Charles se mit en oraison, pria Dieu dévotement qu'il lui plût de lui faire connaître les Chrétiens qui devaient mourir en cette bataille. Le jour marqué pour la bataille, chacun fut armé; et par la volonté de Dieu,

Charles vit tous ceux qui devaient mourir ce jour-là; car le signe de la croix paraissait sur eux. Quand Charles vit cela, il remercia Notre-Seigneur Jésus-Christ, cependant il lui prit compassion de leur mort. Alors il manda tous ceux qui portaient enseignes, et les fit venir à son oratoire, puis les enferma dedans, afin qu'ils ne fussent morts ledit jour, et puis après il mit son ost en chemin pour aller contre celui du Prince, qui, lui et ses gens, ne durèrent guère. Quand cela fut fait, l'Empereur vint en son oratoire, victorieux de ses ennemis, et trouva morts ceux qu'il y avait enfermés; alors il connut la volonté de Dieu être telle, que ceux à qui il ordonna le signe de la croix, étaient entrés en ce jour en son paradis pour recevoir la couronne du martyre, et qu'il ne lui appartenait point de prolonger leur salut: parquoi celui qui est simple, qui veut mettre peine d'obtenir le passage dont il n'est pas le maître.

CHAPITRE LXXII.

Comme le merveilleux géant Ferragus emportait les Barons de France sans danger, et comme Roland combattit contre lui.

Après qu'Argoland fut tué et plusieurs autres Rois Sarrasins, comme nous avons dit ci-devant, les nouvelles vinrent à l'amiral de Babylone, lequel était un géant terrible, et était de la génération de Goliath, qui, accompagné de mille Turcs, vint batailler contre Charles; car sa puissance était si renommée par tout le monde, qu'il se faisait nommer Ferragus. Il vint en la cité de Vergère, près Saint-Jacques, et manda à Charles qu'il vint

à lui pour batailler. Ce géant était merveilleux, et ne redoutait aucun fer de lances: il avait la force de cinquante hommes puissans. Quand Charles sut les nouvelles de sa venue, il alla vers lui. Lors le géant sortit de la ville, et lui demanda bataille de personne à personne. Charles qui n'avait jamais refusé telle proposition, lui envoya Oger le Danois. Quand le géant le vit venir tout seul au camp, sans faire nul semblant de guerre, il vint à lui, et le prit d'une main, le mit sous son bras sans lui faire nul mal, l'emporta en son logis, et le fit mettre en prison; car il ne faisait non plus de cas de l'Empereur, que fait le loup d'emporter une brebis, ou un chat une souris. La hauteur de ce géant était de dix coudées, la face large d'un pied et demi, le nez long de neuf pouces, les bras et les cuisses d'une toise, les doigts de la main de dix pouces cinq lignes de long. Après qu'Oger fut emporté, Charles y envoya Régnaud d'Abespine. Quand Ferragus le tint, il le chargea, et l'emporta avec l'autre. Charles fut bien étonné: il en envoya deux autres, savoir: Constantin de Rome, et Hoël. Le géant prit l'un de la main droite, et l'autre de la gauche, et les emporta tous deux en prison, en son logis. De rechef deux autres furent envoyés, et semblablement furent emportés. Quand Charles vit le fait de cet homme, il fut fort surpris, et n'y osa plus envoyer personne, car nul ne pouvait résister contre lui. Roland le valeureux, neveu de Charles, se vint présenter à son oncle pour y aller; mais il ne lui voulut pas octroyer; toutefois fut force qu'il lui donnât congé. Alors Roland se mit devant Ferragus; mais il fut bientôt pris; il le mit devant lui sur son cheval, et le mena auprès des autres. Quand Roland vit qu'on

l'emportait, il prit courage en lui; invoqua le nom de Jésus à son aide; puis se retourna contre Ferragus, et le prit par le menton, le fit tomber de son cheval à terre et lui aussi, puis se levèrent et montèrent chacun sur leur cheval. Roland, qui était courageux, tira durandal son épée, et vint contre le géant, et donna un tel coup à son cheval, qu'il le trancha par le milieu, et le géant tomba à terre: lui, mal-content de son cheval qui était mort, prit son épée pour frapper Roland, et l'eût tué, si le coup eût porté; mais ainsi qu'il levait le bras pour frapper, Roland habile, s'avança et donna au géant un tel coup sur le bras duquel il tenait son épée, qu'elle tomba à terre: car Ferragus le croyant frapper du poing, attrapa le cheval de Roland, tellement qu'il le tua. Par ainsi tous deux se trouvèrent à pied, lesquels, sans armes, commencèrent à batailler avec les poings jusqu'à l'heure de None: parquoi tous deux étaient fort fatigués. Ils firent trêve pour jusqu'au lendemain qu'ils devaient se combattre à pied et sans lances, puis se séparèrent.

CHAPITRE LXXIII.

Comme le lendemain Roland et Ferragus bataillèrent et disputèrent en matière de religion, et par quel moyen Ferragus fut tué par Roland.

Le jour suivant, dès le matin, Roland et Ferragus virent au champ de bataille. Le géant y porta une épée bien grosse et large; mais elle ne lui valut rien: car Roland fit provision d'un gros bâton tortu, bien long et émaillé, duquel il ne fit que frapper le géant; mais il ne put aucunement le navrer pour le

présent. Il le frappa de cailloux et de pierres, et ne le pouvait attraper; et en cette manière ne cessèrent de batailler. Le géant se trouva fatigué, et demanda trêve à Roland pour se reposer. Roland y consentit. Quand le géant fut couché, il alla chercher une pierre et la lui mit dessous la tête, pour qu'il pût dormir mieux à son aise. Après qu'il eut un peu sommeillé, il se leva, et Roland se vint seoir auprès de lui, et dit: Je suis étonné de ton fait; il faut que tu sois fort; puisqu'on ne peut te navrer au corps, ni par épée, bâton, pierres, ni autrement. Le géant, qui parlait espagnol, dit: Je ne puis être tué, sinon par le nombril. Quand Roland l'eut dit, il ne fit pas semblant de l'entendre. Alors Ferragus lui demanda comme il avait nom. Je me nomme Roland, neveu de Charles, Empereur. Ferragus lui demanda quelle foi il tenait? Roland répondit: Je tiens la foi chrétienne, par le vouloir de Dieu. Ferragus dit: Quelle est cette foi, et qui l'a donnée? Roland répondit: Après que Dieu tout-puissant eut fait le ciel et la terre, il créa notre premier père Adam, qui fut désobéissant à ses saints commandemens. Le monde était jugé en terre sans avoir béatitude et félicité: et après un long-tems, le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, descendit du ciel, et prit humanité dans le sein d'une Vierge; puis par ses instructions mit le peuple dans la voie du salut; et après plusieurs années souffrit très-griève passion pour nous sauver. C'est pourquoi celui qui croira en lui, sera baptisé, et après cette mortelle vie, sera sauvé. Voilà la foi que je tiens, et en laquelle je veux mourir. Après que Ferragus lui eut fait plusieurs questions, et que Roland y eut répondu, Ferragus dit encore: Tu es chrétien, et je suis

payen, il faut, par cette condition, faire entre toi et moi, que celui qui sera vaincu accepte la foi que tient le vainqueur, et soit tenue et approuvée bonne. Roland accepta avec joie la proposition. Alors chacun fut appareillé pour batailler. Roland vint à lui; Ferragus baissa le bras pour le frapper; mais Roland vit venir le coup, et pour l'éviter, il jeta son bâton contre l'épée du Payen; du coup le bâton fut cassé. Le géant vint à Roland, et le mit dessous lui. Roland, voyant qu'il ne pouvait échapper, en son cœur invoqua le nom de Jésus et celui de la Vierge Marie, et prit telle résolution, qu'il s'échappa, et l'empoigna de si grand courage, qu'il le mit sous lui; puis tira son épée, de laquelle il pointa le Payen; il se leva incontinent et se mit à fuir contre l'ost de Charles. Et quand Ferragus se sentit blessé en ce lieu, il fit un cri si épouvantable, que ceux qui l'entendirent en furent effrayés. Et dit: O Mahomet! mon Dieu, viens-moi secourir; car tu vois bien que je me meurs; ne tarde plus. A cette voix hideuse, les Sarrasins vinrent et l'emportèrent en son logis. Mais Roland était venu sain du camp de Charles. Puis les Chrétiens vinrent sur les Payens qui emportaient Ferragus en la cité, et l'achèverent: après furent à la prison, et mirent dehors Oger, Regnaut, Constantin, Hoël et tous ceux qui s'y trouvèrent.

CHAPITRE LXXIV.

Comme Charles alla à Corsuble, et comme le Roi dudit endroit et celui de Cyble l'y attendait, et de leur destruction.

Après tout ceci fait, le Roi de Corsuble et celui de Cyble mandèrent au Roi Char-

les s'il voulait venir à Corsuble pour batailler. Quand Charles le sut, il vint, et amena avec lui toute sa puissance. Et quand ils furent tous prêts pour combattre, les Sarrasins firent une chose étrange, car devant les hommes qui étaient tous à cheval et en bon équipage, ils mirent et ordonnèrent beaucoup de gens à pied, qui portaient des figures toutes contrefaites, noires, rouges, cornues, barbues, et hideuses comme diables; car ils ne pouvaient autrement faire contre les chrétiens. Ils s'avisèrent de ce stratagème; et chacun des piétons Sarrasins ainsi déguisés, portait en sa main une clochette ou campane: et à l'entrée de cette bataille ils commencèrent à sonner fortement, et faire grand bruit, tellement que quand les chevaux des Chrétiens les virent aussi effroyables et contrefaits qu'ils étaient, l'épouvante les prit, et commencèrent à fuir impétueusement, tellement que les hommes ne pouvant les retenir, se mirent aussi à fuir. Charles s'avisa d'un moyen. Le lendemain il fit boucher les yeux et étouper les oreilles des chevaux, afin qu'ils ne pussent voir ni entendre le bruit ni la figure contrefaite des Sarrasins, en telle manière, que quand ils vinrent pour donner bataille, ils ne firent que mettre à mort jusqu'à midi. Cependant ils ne purent détruire entièrement les Payens; car ils avaient un gros char fait exprès pour empêcher aux ennemis de résister. Cette machine était conduite par huit gros bœufs qui la menaient en guerre, et dessus était leur étendard, et était enjoint sous peine de la mort, que personne ne reculât pour telle chose qui arrivât, tant que l'étendard serait droit. Charles fut informé de ceci; parquoi il se mit parmi les Sarrasins; il vint à l'étendard et le coupa. Ce que voyant les Sarrasins,

Charlemagne.

s'enfuirent, et plusieurs furent tués, et le lendemain la ville fut prise. Après, Charles fut content de lui rendre la ville, s'il se voulait faire baptiser; mais qu'il la tint de lui, et alors Charles ordonna en Espagne de ses barons, tellement que nul n'osa l'attaquer, car toujours se trouvait victorieux de ses ennemis, par la grâce de Dieu, lequel ne manqua pas de secourir ses amis.

CHAPITRE LXXV.

Comme l'Eglise de saint Jacques fut sacrée par l'archevêque Turpin, et les églises d'Espagne sujettes à elle, et des églises principales.

ET quand l'Empereur eut mis le bon ordre et bonne garde en Espagne, il alla à saint Jacques avec fort peu de gens. Quand il y fut, il augmenta le nombre des Chrétiens, et leur fit beaucoup de bien. Il chassa les apostats et autres gens qu'il trouva désobéissans à notre sainte mère église catholique; il en fit mourir et en exila en France. Alors par toutes les cités d'Espagne il ordonna des évêques, des religieux, et autres gens d'église; fit constitutions et ordonnances en l'honneur de saint Jacques; il constitua beaucoup d'évêques, de rois, de princes et d'habitans en Espagne, qui furent sujets à l'évêque de saint Jacques, et aussi les gens de la terre de Galice, et Turpin, l'archevêque de Reims: ce fut en ce lieu où lesdites ordonnances furent faites; et moi, accompagné de neuf évêques de sainte vie, à la requête de Charles, au mois de Juillet, l'église de saint Jacques et l'autel d'icelui dédié, ai bénis et consacrés. Alors l'Empereur donna toutes les terres d'Espagne et de Galice à cette

église; et puis ordonna que chaque habitant des maisons donnerait annuellement à l'église de saint Jacques, quatre deniers, nonnoie courante, et moyennant ce, il serait franc et libre de servitude, pour l'honneur de saint Jacques. Il fut établi que l'Eglise du lieu, et autres que les évêques et dignités spéciales de toute l'Espagne et de Galice, aussi les couronnes des Rois de cette contrée fussent nommés pour l'honneur par l'évêque de saint Jacques; ainsi comme devant avoir été fait en Asie, au lieu dit Ephèse, pour l'honneur de saint Jean l'évangéliste, frère de saint Jacques, et fils de Zébédée, de saint Jean, en la partie d'extre, et de saint Jacques en la partie senestre. Et alors fut accomplie la prédiction de la mère de ces deux enfans glorieux et amis de Dieu, quand elle disait à N. S. J. C., quand il prêchait son royaume, que l'un fut assis à sa droite, et l'autre à sa gauche. Et pour ce, sont ainsi siégés es églises principales, et les Chrétiens par droit le devaient exalter, défendre et maintenir de toutes leurs puissances; c'est à savoir, l'église de S. Jean l'évangéliste, et l'église de S. Jacques en Galice. Et si on demandait la cause de ces trois lieux et sièges principaux de toute la chrétienté, elle est assez apparente: ces trois lieux sont grandement exaltés et honorés de Dieu et des bons Chrétiens, auxquels les pécheurs principalement doivent avoir recours pour obtenir pardon de leurs péchés.

Premièrement ces trois apôtres, comme S. Pierre, S. Jean et S. Jacques, ont précédé tous les apôtres en la compagnie de Jésus, quand il était au monde, et furent appelés à ses secrets, et qui ont continué avec lui. Ainsi à bon droit, les Rois auxquels ils ont conversé et conti-

nué leurs vies, et leurs corps y reposent, doivent être honorés principalement. Saint Pierre fut le premier qui prêcha à Rome, et y fut martyrisé et enseveli; ainsi l'église Romaine est exaltée sur toutes les autres églises, et après S. Jean qui vit les secrets de Dieu en la Cène et en Ephèse, où il fit *In principio erat Verbum*, etc. Et par sa prédiction a converti les infernaux à la chrétienté; et puis il dit à S. Jacques qu'il prit tant de peine, en Espagne et en Galice, pour l'amour de Dieu: pourquoi pour sa sainte vie, comme pour les miracles et pour ses martyrs, sa sépulture est en mémoire partout le monde.

CHAPITRE LXXVI.

Comme la trahison fut comprise par Ganelon, et de la mort des Chrétiens, et comme Ganelon est repris par l'Auteur.

EN Césarée il y avait deux Rois fort puissans, nommés Marsarius et Bellegrandus, frères, qui furent envoyés, par l'amiral de Babylone, en Espagne, lesquels étaient sous le Roi Charles, et lui faisaient grand signe d'amour, allaient pour obéir à ses commandemens. Charles, voyant qu'ils n'étaient pas capables de tenir seigneuries sous lui, à cause qu'ils n'étaient pas chrétiens, leur manda par Ganelon, auquel il se fiait, qu'ils se fissent baptiser, et envoyassent tribut en signe de fidélité de leur pays. Ganelon y alla et leur fit le message. Et après qu'il eut beaucoup dit de paroles déceptoires avec eux, ils envoyèrent au Roi Charles trente chevaux chargés d'or, d'argent, et autres richesses, et quatre cents chevaux chargés de vin doux, pour donner

à boire aux gens de guerre, et aussi mille Sarrasins en bon point, le tout en signe d'amour et obéissance, et donnèrent à Ganelon vingt chevaux chargés d'or, de draps de soie, et autres choses précieuses, moyennant qu'il trahirait Charles et sa compagnie, si l'aire se pouvait. Alors Ganelon, épris d'avarice, qui consommait toute la douceur, trahit son prince pour avoir or et argent; il fit pacte avec les Sarrasins de trahir son seigneur et les Chrétiens, et jura de ne faillir à leur entreprise. Mais je suis étonné de Ganelon qui fit trahison sans avoir cause ni sujet. O mauvais traître Ganelon! tu oublies ta naissance en faisant œuvre vilaine: tu étais riche et grand Seigneur, et pour avoir argent, tu as trahi ton maître: tu fus élu entre les autres pour aller aux Sarrasins, pour la confiance qu'on avait en toi, et tu commets infidélité et noire trahison. D'où vient ton iniquité? sinon d'une fausse volonté plongée en l'abîme d'avarice pour ton Seigneur. Que l'avoit fait Roland, Olivier et les autres? Si tu avais haine contre quelqu'un, pourquoi consentais-tu aux plaisirs innocens? N'y avait-il personne que tu eusses en amour, quand à tous les chrétiens, tu as été traître? raison était-elle en toi, quand Capitaine a été contre la foi? Que vaut la promesse que tu as faite? O fausse avarice! ardeur de concupiscence, celui-ci n'est pas le premier qui, par toi, est devenu rebelle: pourquoi Adam fut à Dieu désobéissant, et la cité de Troie, cette grande ville, fut mise en sujétion.

Toutefois Ganelon emmena l'or, l'argent, le vin, les femmes et autres richesses. Quand Charles les vit, il pensait que tout était fait en bonne équité. Les grands Seigneurs bataillèrent, et prirent le vin pour eux; l'empereur, l'or et

l'argent; et les menus gens prirent les femmes des Sarrasins. L'Empereur donna consentement aux paroles de Ganelon, car il parlait si précipitamment, et avec tant de persuasion, que Charles et tout son ost passèrent les portes de Césarée; car Ganelon lui fit entendre que les Rois susdits se voulaient faire Chrétiens et jurer fidélité à l'Empereur. Et alors Charles transmit ses gens, et fit la dernière campagne. Il avait mis Roland, Olivier et les plus spécieux de ses sujets avec mille combattans, et furent à Roncevaux. Alors Malfarius et Bellegrandus, selon le mauvais conseil de Ganelon, avec cinquante mille Sarrasins, furent se cacher dans un bois en attendant les Français, et y demeurèrent bien deux jours et deux nuits. Ils divisèrent leurs gens en deux parties, et en la première mirent vingt mille Sarrasins, et l'avant-garde de Charles était de deux mille Chrétiens, qui furent contraints de reculer; car depuis le matin jusqu'à Tierce, ils ne cessèrent de frapper dessus; pourquoi les chrétiens furent lasses, et eurent besoin de repos, néanmoins ils burent de ce bon vin doux des Sarrasins, après plusieurs qu'ils avaient amenés de France. Pourquoi c'était la volonté de Dieu qu'ils dussent mourir, afin que le martyr et passion fussent utiles à leur salut, et pour effacer leurs péchés; car aussitôt les 30000 Sarrasins vinrent, qui firent la seconde bataille sur les Français qui furent tous tués, excepté Roland, Baudouin et Trierry. Les uns furent tués de lances, les autres écorchés tous vifs, les autres rôtis, les autres écartelés, et plusieurs autres empalés et tourmentés. Et quand la bataille fut finie, Ganelon était avec Charles et l'archevêque Turpin, qui ne savait rien de la trahison, sinon le traître qui les entretenait tant que tout

fut mort. De l'angoisse qu'en eut l'Empereur, il ne faut par demander, car il manqua d'en mourir de chagrin.

CHAPITRE LXXVII.

De la mort du Roi Marsarius, et comme Roland fut martyrisé de quatre coups de lances, et après tous ses gens furent tués.

Après la bataille faite, comme j'ai dit ci-devant, forte et cruelle, Roland, qui était fort fatigué, rencontra en son chemin un Sarrasin fier et orgueilleux, à l'entrée d'un bois. Il le prit et l'attacha de quatre cordes bien étroitement, cependant sans lui faire nul mal; puis monta sur un arbre des plus hauts pour voir plus à son aise l'ost des Sarrasins, et aussi des Chrétiens qui s'en étaient enfuis, et vit une grande quantité de Payens; par quoi il sonna fortement de son cor d'ivoire; alors vinrent à lui cent Chrétiens bien montés et armés. Quand ils furent venus, il retourna au Sarrasin qu'il avait lié à un arbre: et Roland tenait son épée nue devant lui, en disant: Je te ferai mourir, si tu ne me montres où est le Roi Marsarius; et que s'il lui montrait, il lui sauverait la vie. Le Sarrasin fut bien content, et jura qu'il le ferait volontiers pour sauver sa vie; et ainsi le mena avec lui jusqu'à ce qu'ils virent les Payens, et lui montra le Roi qui était monté sur un gros cheval roux, et autres enseignes certai-

nes pour lui faire connaître. Et en ce point, Roland avec confiance en Dieu au nom de Jésus, entra en bataille, entre les autres il rencontra un Sarrasin d'une grandeur prodigieuse, auquel donna un si grand coup de durandal sur la tête, qu'il le fendit lui et son cheval tellement que l'une des parties tomba dextre et l'autre à senestre. Parquoi les Sarrasins furent si étonnés de la force de Roland, que tous se mirent à fuir. Alors le Roi Marsarius se trouva avec très-peu de monde. Roland le vit, et aussitôt vint à lui et le mit à mort. Mais les chevaliers chrétiens qui étaient avec Roland, furent malheureusement tués en cette rencontre excepté Baudouin et Thierry, qui purent s'enfuir au bois; mais après que Roland eut tué le Roi Marsarius, il fut tellement oppressé, qu'il fut navré mortellement de quatre lances, frappé de pierres, cassé et blessé de faux dards de traits mortels; nonobstant ses blessures et contre la volonté des Sarrasins, s'échappa de la bataille, et se sauva mieux qu'il pût. Bellegrandus, frère de Marsarius, redoutant fort qu'aucun adversaire ne lui vînt de la part des Chrétiens, s'en retourna hâtivement en d'autres pays avec ses gens: et l'Empereur Charlemagne avait passé la montagne de Roncevaux, ignorant comme tout s'était passé, et ce qu'on avait fait.

FIN.



Sainte Clotilde donne une pièce d'or à Aurélien, page 2.